



المعهد الملكي للثقافة الأمازيغية
ⵏⵓⵎⴰⵎⴰⵣⵉⵖⵉ | ⵏⵓⵎⴰⵎⴰⵣⵉⵖⵉ ⵏⵓⵎⴰⵎⴰⵣⵉⵖⵉ
INSTITUT ROYAL DE LA CULTURE AMAZIGHE

ⵏⵓⵎⴰⵎⴰⵣⵉⵖⵉ **Asinag**

Dossier

L'écriture en et autour de l'amazighe

Coordonné par Ahmed Elmounadi & El Ouafi Nouhi

ⵝⵓⵍⵓⵎⵓⵙⵉⵏⵓⵙ – *Asinag*

Revue de l'Institut royal de la culture amazighe

Numéro 16 – 2021

ⴰⴳⴷⴰⴳ-Asinag est une revue scientifique et culturelle marocaine dédiée à l'amazighe avec ses composantes linguistique et civilisationnelle. Elle est plurilingue et multidisciplinaire et comprend des dossiers thématiques, des articles, des entretiens, des comptes rendus, des résumés de thèses, des créations littéraires et des chroniques bibliographiques. La revue ⴰⴳⴷⴰⴳ-Asinag est une revue indexée, dotée d'un comité scientifique et ouverte à la communauté scientifique nationale et internationale.

© IRCAM
Dépôt légal : 2008 MO 0062
ISSN : 2028-5663
..... – Rabat 2021

Sommaire

Présentation 7

Dossier : L'écriture en et autour de l'amazighe

Valeria Argiolas

La Sardaigne libyco-berbère dans les sources gréco-latines et arabes..... 15

El Khatir Aboukacem -Afulay

Tamegrout et le développement de la tradition de *lmazghi* 31

Entretien avec Ramdane Achab

Réalisé par le Comité de rédaction..... 47

Varia

Karim Bensoukas

Schwa as a Non-moraic Vowel in Amazigh:

An Optimality-theoretic Account..... 61

Comptes rendus

Mohamed Aghali-Zakara : *L'histoire du Niger* t.1 et t.2, *Berber Studies Rüdiger*

Köppe Verlag. Köln by Karl-G. Prasse & Ghabdouane Mohamed 93

Présentation

Dédier le dossier du seizième numéro de la revue *Asinag* à la thématique de *l'écriture en langue amazighe et autour de l'amazighe* est plus qu'un choix académique inscrit dans la ligne scientifique de la publication ; c'est cela certes, mais c'est aussi, et surtout, une invite à la réflexion autant sur l'historicité de cette question que sur son actualité et son devenir. Ainsi, à l'aune de l'histoire de la langue amazighe, il est établi que l'aire géographique et culturelle amazighe a connu la succession de plusieurs cultures et civilisations ; et à ce titre, elle a toujours été le creuset de multiples relations d'ordres culturel, religieux, commercial et politique, tissées avec pays et peuples du voisinage : ceux du Nord, du Sud et de l'Est. Ces atouts n'ont pas été sans contribuer à l'enrichissement et à la diversification de son tissu ethnique et culturel, que traduisent les spécificités qui transparaissent dans les éléments de la production du savoir, notamment par le truchement des différentes langues en usage à travers les époques. Au plan socioculturel, le statut des langues en usage et les fonctions qui leur sont dévolues (communicative, liturgique, politique...) tenaient un rôle décisif dans l'orientation de cette action scripturaire. De même, diverses institutions sociales, religieuses (mosquées, zaouïas, médersas...), politiques et juridiques (justice, prescription *Fetya*, droit coutumier *'urf*...) ont eu un impact considérable sur l'édification de systèmes de transcription et sur la diversification de la production de la connaissance, au gré des contextes des écrits et des attentes de leurs récepteurs.

C'est en fait de la diversité de ces éléments qu'a été généré un immense cumul de compositions et d'écritures. En témoignent les écrits en amazighe et en d'autres langues, dans plusieurs domaines, à travers l'histoire. Ainsi, durant l'ère antique, et en dépit de la rareté des données afférentes à l'écriture à cette époque, certaines sources font état de l'existence, dans l'espace méditerranéen, d'écrits dus à des Amazighes, sur divers sujets, notamment la rhétorique, la politique, la théologie, les lettres.

À l'ère médiévale, des sources historiographiques signalent qu'un dénommé Sâlih ibn Tarif al- Burgwâṭî (IIe. S. H./ VIIIe ap. JC.) aurait composé pour sa communauté, en langue amazighe, un Livre à caractère religieux, dont il n'est parvenu à la postérité que quelques fragments traduits en langue arabe. Ledit opuscule serait, sans conteste, le plus ancien livre rédigé au Maroc. L'expansion de l'Islam dans l'espace amazighe y a favorisé le développement d'une tradition d'écriture. Les Amazighes se sont alors intéressés à l'arabe et aux savoirs qu'il véhicule, dans l'optique de la dissémination des préceptes de la nouvelle confession. Aussi avaient-ils entrepris, simultanément, transcription d'ouvrages de devanciers et dissertation en arabe et en amazighe, dans divers champs de connaissance (grammaire, exégèse, sciences du *ḥadîth*, sciences de base *uṣûl*, médecine, mathématiques, astronomie...).

À l'époque moderne, la pratique de l'écriture s'est poursuivie, et de nouvelles préoccupations ont ainsi émergé, telles que la confection de glossaires bilingues, pour rendre aisée la rédaction de documents par les magistrats, les 'adouls, les notaires et les *foqahaâ*', ou encore pour asseoir une nomenclature de noms propres, humains et géographiques, ainsi que pour désigner les organes du corps humain et son environnement. Cette dynamique scripturale a été consolidée par le développement d'un genre particulier de dissertation visant à simplifier et à vulgariser la connaissance théologique et la rendre intelligible pour les masses ; tradition communément dénommée *l-mâzġî*. Elle consiste tantôt en la rédaction directement en amazighe, tantôt en la réécriture en amazighe d'œuvres en langue arabe. Les œuvres concernées relèvent essentiellement du registre religieux, dont les sciences du Coran, le *fiqh*, le *hadîth*, la tradition du prophète (*sîra*), la théologie, le soufisme, les psalmodies (*adkâr*), mais également d'autres thèmes variés, tels que la médecine, la pharmacopée, l'astronomie, l'astrologie, l'agronomie, le calcul...

L'ère contemporaine a connu une nette mutation qualitative, que l'on doit à l'émergence d'élites animées par l'ouverture sur de nouvelles sciences et nouveaux savoirs et par leur assimilation (lettres, arts, langues, linguistique, histoire, sciences sociales et pédagogiques...). Elles se sont ainsi attelées à la dissertation et à l'écriture en langue amazighe comme en d'autres idiomes ; activité qui a eu une incidence salutaire sur le paysage amazighophone en matière littéraire et scientifique.

Si, à travers leur longue histoire, les Amazighes ont pu manifestement apporter une contribution conséquente sur l'étendue du savoir humain, comme en témoignent des indices cités par les sources et les textes manuscrits et édités, ils ont également été, tout au long de l'histoire, l'objet de recherche et d'écriture, notamment durant les siècles derniers. En effet, la langue amazighe, sa culture, ses expressions artistiques et littéraires et son espace civilisationnel ont toujours suscité l'intérêt des chercheurs et des scientifiques de diverses langues et nationalités. Nonobstant les visées et inclinaisons sous-tendant certains de ces écrits sur l'amazighe et sa culture, dans différents contextes, il n'en demeure pas moins que le cumul disponible de ces écrits constitue par sa richesse une réelle plus-value tant quantitative que qualificative, qui apporte au champ des sciences humaines de nouvelles connaissances et approches dignes d'exploration, de lecture et surtout d'évaluation.

Ainsi donc, c'est dans la perspective d'une mise au point sur la dynamique de l'écriture dans le domaine amazighe à travers les différentes époques de son histoire, et pour être au fait des écrits de l'Autre sur la langue et la culture amazighes, que le dossier thématique du présent numéro d'*Asinag* est consacré à cette question. La teneur de la livraison soulève et traite des questions afférentes audit dossier, selon différentes approches et sous divers angles de vue. Elle se décline en deux entretiens, l'un en arabe et l'autre en français, et douze articles, dont dix en arabe et deux en français, outre deux articles dans la rubrique Varia. L'agencement de ces matières suit une logique chronologique susceptible de refléter une image approximative de la genèse et de l'évolution de la pratique scripturale chez les Amazighes.

L'article de Mohammed Yaālā porte sur trois manuscrits de l'époque médiévale, à savoir « al-Ansab » de Saleh bin Abdu el-Halim al-Aylani, « Mafākhi al-barbar » (auteur anonyme) et « Chawahid al-Jilla » d'Ibn al-Arabi. Traitant principalement de l'histoire sociale de l'Occident musulman, ces manuscrits s'intéressent à la problématique du peuplement du nord de l'Afrique par les Amazighes (Brbères) et à la recherche sur leurs origines, leurs tribus et leurs déplacements. Aussi cet article s'articule-t-il autour de trois axes principaux : 1) Sources d'information relatives aux habitants et à la structure humaine des Amazighes, 2) Origine ethnique et géographique des Amazighes, 3) Mouvement et expansion de certaines de leurs tribus.

La contribution d'El Ouafi Nouhi consiste en une revisite de certaines sources arabes écrites en amazighe durant le Moyen Âge, eu égard à la présence de l'amazighe, bien qu'à d'inégales proportions, dans de nombreux ouvrages du patrimoine arabe, notamment d'histoire, de géographie, d'hagiographie, de jurisprudence (*fiqh*), de biographies et strates sociales, entre autres. L'auteur met l'accent sur deux questions essentielles : d'une part, le statut de la langue amazighe sous le règne de certaines familles (les émirats des Burġwaṭa et des Ġomara, puis les dynasties almoravide, almoḥade et Mérinide) ; d'autre part, la place de cette langue parmi les préoccupations de l'élite savante, et ce à partir de cinq modèles au courant du Moyen Âge.

La question des lois et systèmes coutumiers, transcrits chez la communauté de la vallée du M'zab, dans le désert algérien, est abordée dans l'article de Belhaj Nasser. L'auteur considère que les matériaux du droit coutumier sont des sources inestimables et d'une extrême importance. Ils sont ainsi, du point de vue historique, l'une des principales sources d'information sur la vie sociale, économique et politique de cette région. Au niveau culturel, les textes analysés révèlent le niveau intellectuel des « élites » de la région, tout au long de la période allant du XVe au XIXe siècle. L'étude tente d'apporter des réponses à une série de questions connexes telles que : les Mozabites ont-ils transcrit toutes leurs coutumes ? Quand ont-ils écrit ? Et pourquoi ? Et qu'ont-ils écrit ? Et pour quelle raison ? Et bien d'autres questions.

Dans sa contribution, Khadija Gmaissine s'interroge sur l'émergence et la motivation de la production écrite religieuse chez les Amazighes. Aussi a-t-elle exposé l'expérience de cette tradition dans le Souss, à partir de trois cas de figure : la composition, en vers ou en prose, en arabe littéraire ; la traduction de l'arabe vers l'amazighe, puis l'écriture et la création en amazighe. L'auteure a ensuite procédé à l'analyse des différents aspects de chacune des trois formes d'écriture.

Les discours à portée cognitive dans les relations de voyages sont traités dans l'article d'Ahmed Elmounadi, à partir d'un récit du XIXe siècle, écrit par l'illustre voyageur Mohammad al-Ġigâṭ al-Waríkî. Il y est relaté son expérience de voyage à la Mecque pour l'accomplissement du *Hajj*, assortie de ses témoignages et observations à propos de la situation dans les contrées parcourues, ainsi que les

inventions qu'il y a pu observer. Outre la présentation de l'œuvre, l'article soumet à une analyse critique la vision déclinée dans le texte d'al-Ġigâi, sur sa propre personne et sur les autres. Ce faisant, il procède à une reconstruction des mécanismes et procédés qui ont rendu aisée la saisie et la maîtrise d'une somme de connaissances diversifiées croisant plusieurs disciplines, notamment la théologie, l'histoire, la société et l'ethnographie.

Dans leur article conjoint, M'barak Ait Addi et Al-Hassan Salou ont mis à contribution des données de leurs recherches de terrain, pour analyser des exemples de manuscrits arabes relatifs aux Amazighes au Niger. Ces documents, qui reflètent l'histoire et la civilisation des Amazighes, sont conservés au Département des manuscrits arabes et étrangers relevant de l'Institut des recherches en sciences humaines, à l'Université Abdou Moumouni, à Niamey.

Dans le champ littéraire, Jamal Abarnous traite dans son article, de la poésie rurale traditionnelle d'expression tarifite, au prisme de la vision de berbérissants de la France coloniale. Il met en évidence un certain nombre d'équivoques qui caractérisent l'évaluation et l'interprétation portant sur les quelques textes disponibles de cette littérature dans les corpus écrits en langue française. Ainsi, sont soulevés et analysés les écueils qui ont occasionné des jugements de valeur portés par ces auteurs sur les aspects esthétiques de la poésie des rifains. Ce faisant, l'article évoque également les arrière-fonds méthodologiques et les circonstances historiques [coloniales] qui sous-tendent l'action des institutions françaises de recherche établies alors au Maroc.

Dans le même domaine littéraire, Fouad Azaroual entreprend dans sa contribution une analyse thématique de la problématique de l'identité et des défis et enjeux qu'elle implique, à partir de la lecture critique du roman d'expression arabe intitulé *Numidia*, de son auteur Tariq Bekkari. Dans cette œuvre, la question de l'identité amazighe est abordée avec une prouesse créative qui lui a valu une réception critique apologique et une large audience littéraire auprès des cercles de création littéraire arabes. L'article développe les thèmes et les questions qui tourmentent le héros, à partir de ses souvenirs d'enfance, en milieu amazighe. Aussi se remémore-t-il moult faits et évènements de sa culture maternelle, dont traditions, légendes, symboles historiques et culturels. Ces éléments salutaires sont autant de bouées qui prémunirent le héros des aléas de son sort chargé de douleur, d'anxiété et de déchirement, suite à la perte de ses origines et de ses racines.

La composition poétique marocaine d'expression amazighe a fait l'objet de la contribution de Mohamed Afakir qui retrace l'essentiel des productions écrites par des créateurs marocains, dans cette langue et ses variantes. À partir d'une lecture qualitative des textes, il retrace le processus de l'évolution de cette production depuis son avènement à nos jours.

Dans le domaine de la traduction vers l'amazighe, l'article de Mohammed Laadimat traite des traductions des « sens » du Coran en amazighe, en exposant les différentes expériences en la matière. Ce faisant, il met l'accent sur l'importance du texte

religieux dans l'historiographie de la traduction car il fut et demeure parmi les premiers textes traduits aux époques antique et contemporaine. C'est par la suite que la traduction s'étendit à l'ensemble des champs de connaissance ; elle devint alors une pratique incontournable dans un monde multilingue et multiculturel.

Dans le volet en langue française du dossier thématique, le premier article est dû à Valeria Argiolas ; il a pour thème : la Sardaigne libyco-berbère dans les sources gréco-latines et arabes. L'auteure y traite de l'image non conventionnelle véhiculée par les sources gréco-latines sur la Méditerranée antique relativement à l'occupation de l'île de Sardaigne. Ainsi, il semblerait que les données linguistiques et anthropologiques qui ressortent de l'île concordent avec les réalités rapportées par les sources classiques. Qui plus est, des sources arabes, pour la plupart d'origine byzantine, iront confirmer l'existence d'une langue libyco-berbère dans l'île. Par ailleurs, l'article discute de la relation entre le nom *Barbar* et le nom byzantin *Barbarikinoi* en Sardaigne.

Le second article, d'Aboukacem El Khaïr, intitulé « Tamegrout et le développement de la tradition de *lmazghi* », aborde des aspects de la littérature religieuse écrite en tachelhit, dite *l-mazghi*, et de son rapport aux zaouïas. A cet effet, il prend pour exemple le cas du lettré M'hammed ou 'Alî Aouzâl, originaire de l'Anti-Atlas central, dans le contexte de son exil forcé à la zaouïa de Tamegrout, au début du XVIII^e siècle. L'auteur procède ainsi à un essai de reconstitution des circonstances historiques et sociales de l'émergence et du développement de la littérature écrite en amazighe. En présentant les principales caractéristiques de cette littérature, il informe sur la manière dont les zaouïas ont utilisé cette tradition dans leurs efforts de sensibilisation et de mobilisation. L'expérience de la zaouïa de Tamegrout, en relation avec la production d'Awazl, est en soi un argument majeur pour comprendre les conditions de la continuité historique de l'écriture en amazighe avant l'instauration du protectorat français au Maroc.

Outre les articles, le dossier thématique comprend un entretien, en langue française, établi Ramadan Achab, chercheur et éditeur. Il porte essentiellement sur des questions relatives au domaine de l'édition des études et travaux sur des aspects de la culture amazighe. Il rapporte sa propre expérience, aux « Éditions Achab », à Tizi-Ouzou, en Algérie, en évoquant les motivations du lancement du projet, depuis 2009. Il rappelle également la ligne éditoriale de la maison et les options de la politique de publication et de distribution du livre amazighe. Il conclut par une évaluation globale du bilan de la diffusion du livre amazighe, en mentionnant la valeur ajoutée des Editions - Achab.

Un autre entretien, en arabe, est effectué auprès de Mohamed Akounad. Ce dernier y rappelle les premières circonstances de l'avènement de l'écriture chez les Amazighes, de manière générale, ainsi que les traits saillants de sa propre expérience d'auteur en langue amazighe à l'ère contemporaine, et notamment dans le Souss. Il a également évoqué les soubassements cognitifs de l'émergence de l'Alliance des

écrivains en amazighe, *Tirra*, dont il est cofondateur, ainsi que ses perspectives d'avenir, au regard des acquis réalisés et des défis à relever.

La rubrique *Varia* contient deux articles, l'un en arabe et l'autre en anglais. Le premier article, de Moneim Bouâmlat, présente les principaux fondements de la « Politique berbère » au Maroc pendant le protectorat français. Cette politique, avait notamment comme finalité principale la pénétration culturelle, les velléités ethniques et le façonnement de la désunion des composantes de la société marocaine. L'article met en évidence le statut de ladite politique dans la pensée française, à partir de la discussion de certains écrits coloniaux sur le sujet. En outre, il y est développé une approche du dispositif conceptuel structurant la « Politique berbère », et qui permet la mise en œuvre de cette politique dans la société tribale notamment.

Dans le domaine de la linguistique amazighe, l'article de Karim Bensoukas, intitulé «Schwa as a Non-moraic Vowel in Amazigh : An Optimality-theoretic Account », aborde le phénomène de l'éviction de l'occurrence du schwa en syllabe ouverte, dans les variantes tamazight et tarifit. L'auteur propose comme explication l'intervention d'une contrainte qui interdit l'association du schwa à une more ; de même, l'omniprésence de ladite contrainte dans la grammaire des parlers concernés n'est pas sans générer d'autres phénomènes phonologiques et morpho-phonologiques apparemment non reliés. Il souligne en outre que le schwa ne participe jamais à un phénomène d'augmentation par épenthèse vocalique ; il ne contribue pas au poids des syllabes fermées pour des raisons d'accentuation, et ne remplit pas non plus une more vacante en cas d'allongement compensatoire.

Dans la rubrique des comptes rendus, M. Aghali Zakara présente l'ouvrage intitulé *L'histoire du Niger* de Karl Prasse et Ghabdouane Mohame. Quant au volet des résumés de thèses, une note de lecture porte sur la thèse de M'barek Abaâzi intitulée *Les aspects poétiques dans la poésie de Ali Sidqî Azaykou (intertextualité, écarts et harmonie)*, soutenue en juillet 2021, à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Ibn Zohr à Agadir.

Enfin, la Direction et le Comité de rédaction de la revue *Asinag* tiennent à exprimer leurs vifs remerciements à tou(te)s les chercheur(e)s qui ont bien voulu apporter leur précieuse contribution à la réalisation du présent numéro : El Houssaïn El Moujahid, Jamal Abarnous, Mohammed Adiouan, Mohammed Akoudad, Hassan Alaoui Hafidi, Ibrahim Al-Qadirî Bochîch, Khalid Ansar, Hassan At-Taleb, Fouad Azaroual, Brahim Bahaz, Ali Bentaleb, Mohamed Bokbot, Abdelaziz Boudlal, Faïza Boukili, Abdelaziz Ettahiri, Malika Ezzahidi, Abdellah Faddah, Mohamed Maghraoui, Ahmed Moslah, Mohammadou Meyine, Carles Murcia, Mostafa Nachat, Yahya Ould Elbara, Intisar Sfaxi, Al-Bachir Tahali, Mbark Wanaim.

Dossier

L'écriture en et autour de l'amazighe

La Sardaigne libyco-berbère dans les sources gréco-latines et arabes

Valeria Argiolas
Université Aix Marseille
CNRS, IREMAM, Aix-en-Provence

A non-conventional image of the Ancient Mediterranean emerges from the Greek and Latin sources about the settlement of Sardinia. Next to the Greek, The Phoenicians and the Punic, the Etruscans and the Roman as major actors, some peoples, identifiable as autochthones from the North of Africa, appear on scene. They are called Libyans, Mores, Moroses, et, by Cicero, Afri. Some Sardinian anthropological and linguistic data seem to witness the echo of the facts related. The Arabic sources, for the most part considered of byzantine origin, confirm a Libyco-berber presence in the island. A connection between the Arabic ethnonym Barbar and the Byzantine ethnonym Barbarikinoi in Sardinia is proposed.

Key-words : Historiography, Classical philology, Sardinia, Libyans

Les sources grecques et latines sur le peuplement de la Sardaigne évoquent une image non-conventionnelle de la Méditerranée antique. A côté des Grecs, des Phéniciens et des Puniens, des Étrusques et des Romains en tant qu'acteurs historiques majeurs, des peuples identifiables comme autochtones du nord de l'Afrique apparaissent sur scène. Ces derniers sont appelés Libyens, Maures, Maurouses et, par Cicéron, Afri. Des données linguistiques et anthropologiques provenant de la Sardaigne semblent témoigner en écho les faits relatés par les sources classiques. Les sources arabes, considérées en grand partie d'origine byzantine, confirment une présence libyco-berbère dans l'île sarde. Une connexion entre l'ethnonyme arabe Barbar et l'ethnonyme byzantin Barbarikinoi en Sardaigne est également proposée ici.

Mots-clés : historiographie, philologie classique, Sardaigne, Libyens.

1. Le récit d'une expansion libyco-berbère en dehors du continent africain semble s'affirmer à travers le témoignage des sources gréco-latines sur l'île connue par les Romains sous le nom de *Sardinia*. Ce récit intègre les données toponymiques et épigraphiques des îles Canaries qui gardent la trace certaine de la présence de groupes humains qui ont utilisé une langue écrite dans un alphabet apparenté aux inscriptions libyques et aux *tifinagh*.

2. C'est déjà dans le sens de l'historiographie grecque de l'époque romaine que Cicéron (I^{er} siècle av. J.-C.) entendait, en défendant le propréteur *Scaurus*, accusé de *repetundis* dans le procès tenu à Rome au cours des dernières années de la république (54 av. J.-C.), « *Africa ipsa parens illa Sardiniae ...* : « l'*Africa*, génitrice de la *Sardinia ...* » (Cicéron, *Pro Scauro* 45a). Les traités entre Rome et Carthage sont nécessaires pour comprendre les relations des Puniques aux territoires qui leur sont soumis et les différentes formes d'administration et de société dont les Romains ont pu hériter. Le contexte géopolitique du traité de 509 av. J.-C. entre Rome et Carthage est celui des équilibres commerciaux dans la Méditerranée occidentale, rapporté par Polybe (205-125 av. J.-C.). La zone sous l'influence directe de Carthage, face à la mer Tyrrhénienne et aux colonies grecques d'Italie du Sud, est la Sardaigne, considérée juridiquement au même titre que la mère patrie africaine : « ceux qui viennent faire du commerce ne concluent aucune transaction en Libye et en Sardaigne si ce n'est pas devant un héraut ou un greffier [carthaginois] et tous les contrats passés en leur présence soient garantis au vendeur par la foi publique » (Polybe, *Histoires*, III, 322). Chez Polybe, toute la région qui, pendant « la guerre des Mercenaires » (241-237 av. J.-C.), se trouvait sous l'autorité de Carthage était couverte par le toponyme Λιβύη, y compris les cités (Polybe, *Histoires* I, 65-87). Le traité de 348 av. J.-C. reprend les termes de celui de 509 dans le but d'imposer aux Romains plus de restrictions. Carthage semble être devenue soucieuse de se mettre à l'abri de toute ambition expansionniste de Rome après les conquêtes de cette dernière dans le *Latium*. Les Puniques ne demandent pas seulement des garanties pour protéger leurs intérêts commerciaux maritimes, mais aussi imposent que : « en Sardaigne et en Libye aucun Romain ne fera du commerce ni ne fondera de ville ». La Sardaigne est assimilée à la Libye. Dans sa *peroratio*, Cicéron définit les habitants de la « *provincia Sardinia* » de la sorte : *A Poenis admixto Afrorum genere Sardi : non deducti in Sardiniam atque ibi constituti, sed amandati et repudiati coloni* « des Afri mêlés aux Poeni descendent les Sardes, arrivés en Sardaigne non comme colons partis pour s'installer là-bas mais comme des colons chassés de leurs terres d'origine par mépris » (Cicéron, *Pro Scauro* 42). En gardant la distinction entre *Afri* et *Poeni*, Cicéron semble faire référence à un passé pas trop lointain. Il a recours - non seulement pour des raisons formelles - à l'histoire pour expliquer la contemporanéité, à savoir le caractère et l'attitude des individus qui accusent un fonctionnaire romain. Cette distinction ne semble plus actuelle à l'heure où Cicéron écrit : les *Afri*, censés être une émanation de l'*Africa romana* comme réalité administrative conventionnelle héritière de celle punique, apparaissent plutôt à côté des *Poeni* comme un peuple. Au fait, un *Afer* peut « préférer » se faire appeler d'un autre nom, celui de *Sardus*: *Etenim testis non modo Afer aut Sardus sane, si ita se isti malunt nominari, sed quivis etim elegantior ac religiosior impelli, deterreri, fingi, flecti potest* « en réalité, un témoin - et je ne suis pas en train de dire 'juste s'il est *Afer* ou *Sardus* ', si ce dernier est le nom qu'ils préfèrent se donner -, mais quiconque, même plus raffiné et probe, peut être contraint de dire des choses et à en taire d'autres, bref, à simuler et à perdre en dignité » (Cicéron, *pro Scauro* 15). A l'époque de Cicéron, le terme *Africa*, dans son

acception restreinte, était utilisée comme dénomination administrative pour désigner, après 146 av. J.-C, la province instituée qui, depuis 40-39 av. J.-C, avait englobé le territoire de la Numidie cent ans auparavant, administré sous le nom de *Africa Nova*. Cicéron nous donne une identité sociologique des descendants des *Afri* et des *Poeni* qui accusent *Scaurus*, en précisant qu'ils avaient été « chassés » en Sardaigne comme colons pour autrui. Cette information est présente aussi chez le périégète grec de l'époque impériale Pausanias (I^{er} siècle ap. J.-C.) (*Description de la Grèce*, X, 17-18). En effet, ce dernier affirme que « des tribus sardes se réfugièrent dans le centre montagneux à l'époque de la conquête carthaginoise et les carthaginois furent contraints à faire cultiver les champs de blé par des colons emportés de Libye ».

3. La fréquentation de la Sardaigne, à travers les migrations, les conquêtes et les déportations de masse par des peuples considérés comme « autochtones » d'Afrique du Nord, est présumée, dans les récits savants comme dans les contes populaires, comme une constante dès l'une des périodes les plus remarquablement anciennes de la Préhistoire. Les récits mythiques concernant la Sardaigne nous sont parvenus à travers la tradition littéraire historiographique gréco-latine. Cette dernière brosse le portrait d'un monde légendaire et lointain. Ce portrait est dû à la reconstruction d'un passé interprété en fonction des événements contemporains des auteurs. Bien qu'on estime que l'élaboration de certains éléments mythographiques concernant l'Afrique et la Sardaigne remonte au moins au VII- VI^e siècle av. J.-C. (Lilliu, 1992 : 20), les traditions écrites ont été établies en grande partie entre le I^{er} siècle av. J.-C. et le II^e après J.-C., c'est-à-dire en pleine apogée romaine. Le fil rouge des événements racontés est un continuum de conquêtes et de déportations qui font suite au premier peuplement de l'île, à la tête duquel il y avait un héros. A la base du mythe, il y a l'idéologie, de matrice essentiellement hellénique, qui met l'accent sur la suprématie de la civilisation apportée par le héros étranger sur la barbarie locale. Les sources étant diverses et éparpillées, en grande partie fragmentaires, le seul récit exhaustif et organique est celui du périégète d'âge impérial Pausanias. Dans sa « Description de la Grèce », il trouve l'occasion d'une digression sur la Sardaigne qui occupe un chapitre entier, ayant considéré cela comme nécessaire en raison du manque de connaissance de l'île auprès des Grecs. Le pathos narratif de Pausanias contient, dans un portrait mimétique structurellement cohérent, presque toutes les informations que l'on retrouvera chez des auteurs à lui postérieurs. Y émergent les éléments qui permettent d'identifier les noyaux de trois traditions différentes : 1) la tradition dite « gréco-orientale », fixée dans les milieux ioniens autour de Milète, au VI^e siècle av. J.-C. (cf. Bondi, 1980 : 30; Nicosia, 1989 : 450) ; 2) la « tradition athénienne » (V^e siècle av. J.-C.), qui se caractérise par des interventions conçues afin de modifier la tradition précédente dans un sens utile aux intérêts économiques et politiques athéniens et carthaginois, en vertu des très bons rapports entretenus à l'époque entre Athènes et Carthage ; 3) les « traditions sicéliotes » (fin du IV^e siècle et milieu du Ve siècle), qui rendent compte du fait que ces rapports d'équilibre se détériorent et entrent en conflit (cf. Perra, 1988 : 66). Le « forgeron hellénique » fait retentir alors fort son poids idéologique sur la vision d'une Sardaigne en fonction exclusive des

rapports et des intérêts grecs dans la Méditerranée occidentale.

Une origine « africaine » des ancêtres des Sardes est codifiée parmi les mythes fondateurs. Salluste (I^{er} siècle av. J.-C.) et Pausanias rapportent qu'une population arrivant d'Afrique du Nord s'était installée dans les régions méridionales de l'île, guidée par un héros fondateur divinisé sous l'éponyme de Σαρδῶ. D'après ce récit, Σαρδῶ, fils d'Hercule était appelé Makéris « par les Egyptiens et par les Libyens » et fut le premier à occuper la terre de Sardaigne.

Sarde, fils d'Hercule, parti de la Libye vers la Sardaigne, (...) donna à l'île son nom (et appela l'île à partir de son nom) [Salluste : fragm. 4]

Ce texte - qui nous est parvenu à l'état de fragment - l'était probablement déjà pour les auteurs postérieurs. Silius Italicus est l'un de ces écrivains qui, à la suite de l'héritage de l'œuvre de Salluste, aura l'occasion, au I^{er} siècle av. J.-C., dans l'un de ces poèmes épiques (XII, 355), de relater cette information. Pausanias (X) la rapportera en forme de chronique :

On dit que les premiers qui sont passés dans l'île avec leurs navires étaient les Libyens, et que leur chef était Sarde de Makéris, fils d'Hercule.

Il est explicitement mentionné par Pausanias (X) que Timée (350-260 av. J.-C.), qui écrivait de la Sicile à l'époque où la Sardaigne était encore sous l'administration de Carthage, était la source de ses réflexions. Timée était considéré par Polybe comme « méprisable parce que mauvais historiographe », notamment pour les « prétendues connaissances de la Libye et de la Sardaigne que ses textes vantaient » (Polybe, *Histoires*, (Polybe, *Histoires*, 73, XII, 4).

Timée a exercé une fascination et une influence extraordinaire sur les auteurs anciens. Il semble, néanmoins, que pour certaines expressions figées, le périégète ait eu recours directement à Salluste. Un recours direct aux mêmes sources de Salluste (Ennius ou Caton) demeure plausible. (Bondi, 1987 : 32 ; Perra, 1988 :33).

Ιχθύόσσα est le nom utilisé, durant le VI^e siècle av. J. -C., par les premiers géographes grecs pour indiquer la Sardaigne. L'occasion de parler de la Sardaigne s'est présentée à Pausanias (IV) alors qu'il était occupé à décrire les offrandes des peuples au sanctuaire de Delphes : ... une (statue) de bronze du Père Sardò, était l'offrande au sanctuaire de la part de ces barbares d'occident qui habitent la Sardaigne [tra. Perra, 1988 : 33]

La dénomination plus ancienne, Σαρδῶ, semble s'être affirmée dans le milieu grec postérieurement et ce, en conséquence des contacts plus directs entre les Grecs et les habitants de Sardaigne (cf. Perra, 1988 : 56). Une dénomination sur base onomastique Š(a)rdn- est attestée dans des documents qui remontent à des moments nettement antérieurs au VI^e siècle. En Égypte, entre le XVI^e et le XIII^e siècle av. J. -C., il y a mention d'un peuple appelé Šrdani ; et il paraît que ces Šrdnzw (Srdynau) ont été frontaliers de l'Égypte et de la Libye, sous le règne d'Osorkon II (870-847 av. J.-C.) (Scandone-Matthiae, 1989 : 70). Dans l'inscription phénicienne

de Nora (daté normalement du IX-VIII^e siècle av. J.-C.) (Guzzo-Amadasi, 1976 :88), il y a mention de l'île en tant que Śrđn, selon l'interprétation la plus accréditée chez les épigraphistes. La tradition de cette origine mythique des ancêtres des Sardes et de l'appellation même de Sardaigne sera reprise sans additions significatives pendant les siècles suivants par Soline (III^e siècle ap. J.-C.) qui fait explicitement référence à Timée et Salluste, et par Isidore (IV^e siècle ap. J.-C.).

Les historiens s'accordent pour identifier le Σαρδῶν de Pausanias avec le Sardus Pater dont la monnaie romaine portait l'effigie (cf. Moscati, 1988 : 54 ; Mastino, 1992 :34), et dont témoignent les *ex-voto* et les inscriptions bilingues punico-latines du temple d'Antas, dans la Sardaigne sud-occidentale, d'époque phénico-punique (V-IV^e siècle av. J.-C.) et romaine (I^{er} siècle ap. J.-C.). Dans le récit de Pausanias (X), après un certain temps, des Λίβυες « passèrent encore une fois » en Sardaigne.

La flotte des Libyens ne chassa pas les indigènes ; au contraire, ces derniers les accueillirent plus à cause de leur supériorité que pour bienveillance. (...) Ensuite, plusieurs migrations auraient eu lieu de la Grèce, d'Ibérie et d'Asie Mineure (...). Les Grecs dans le nord et les Africains installés au sud, les deux parties étaient en situation d'équilibre ; les deux populations étaient séparées par le fleuve Tyrse. Enfin, après plusieurs années, les Libyens passèrent encore une fois en Sardaigne en plus grand nombre, et commencèrent une guerre contre les Grecs. Les Grecs furent entièrement anéantis, ou bien très peu d'entre eux restèrent dans l'île : les Troyens se réfugièrent dans les endroits montagneux et gardent le nom des Ilienses bien qu'ils ressemblent aux Libyens physiquement, pour l'armure et pour leurs us et coutumes. [trad. Perra, 1988 : 33]

La réverbération d'un impact quelque peu brutal avec des populations d'Afrique du Nord, arrivées au centre-nord de la Sardaigne dans une période antérieure à la conquête punique du sud de l'île, ne survit-elle pas dans la célébration d'un rite au cœur de la *Barbagia* la plus archaïque ? Le souvenir d'une débâcle de guerre serait évoqué lors d'une représentation rituelle, dans une sorte de cérémonie très vivace dans l'imaginaire et dans la pratique socialisante collective. Deux masques s'opposent en défilant solennellement à travers les rues du village barbaricien de Mamoiada, les *Mamuthones* et les *Issohadores*. Les premiers avec un masque de douleur en bois et déguisés en bœufs, sont « domptés » par les *Issohadores*, les lanciers de lazzi, qui les entourent au pas rythmique d'une marche, et qui, en les fustigeant, les obligent à serrer les rangs. D'après l'interprétation classique de l'anthropologue Marchi (1956 : 1356), ce rituel évoque l'événement de l'arrêt de l'avancée des *sos Moros* [les Arabo-musulmans] en Sardaigne. Selon l'anthropologue Turchi (communication personnelle), il faudrait y voir plutôt la spécificité d'une influence méditerranéenne égéo-orientale et balkanique, plus spécifiquement dionysiaque, en relation avec des rites de fécondité agraire qui remonteraient au Néolithique. Certains éléments peuvent, toutefois, se prêter à une interprétation allégorique, là où au rite ancestral, plus profond, se serait superposé un fait de guerre, et plus précisément la mémoire d'une conquête des populations autochtones par « l'étranger ». L'intégration consécutive à la conquête aurait fait en

sorte que cet événement soit « lu » comme si l’envahisseur venait vraiment de l’extérieur (de la mer). Selon la théorie de Marchi, les soumis, en effet, devraient être les envahisseurs « Maures ». Mais les *Mamuthones* « soumis » portent la *mastruca*, une veste traditionnelle en cuir retourné que les auteurs classiques attribuaient déjà aux autochtones sardes (cf. Cicéron *Pro Scauro* 86). Les vainqueurs seraient, par contre, caractérisés par une somptueuse et rouge « veste de Turc ». Cette dénomination peut être aussi un élément important dans la mesure où on la considère comme révélatrice d’une origine allogène des vainqueurs et elle établit un parallélisme entre les *Mauri* historiques et *sos Moros* présents dans l’imaginaire collectif. Marchi avait pu soutenir que *sos Moros* (< cast. los Moros) en Sardaigne étaient perçus en tant que menace contre l’ordre politico-social. L’expression *sos Moros* rend compte de l’intériorisation d’une tradition espagnole dans la construction idéologique d’un fait culturel local. L’identification populaire au niveau de l’idée de Maures sarrasins, cependant, représente un trait d’union idéal avec l’Afrique du Nord où le pillage fait fonction de fait social majeur, en vertu duquel l’étranger provient de la mer. Un pillage des côtes espagnoles, italiennes et sardes sous le drapeau de la Sublime Porte surtout par le biais des pirates musulmans « de la Berbérie maghrébine » (Casula, 1980 : 23).

La référence de Pausanias aux mœurs libyennes n’est pas isolée dans la littérature classique, Varron (116 av. J.-C- 27 av. J.-C.) nous en parle en quelques détails (*De re rustica* II) :

« [...] Certaines populations s’habillent en portant la fourrure de leurs chèvres, comme, par exemple, en Getulie et en Sardaigne [...] ».

Nicolas de Damas (I^{er} siècle av. J. -C.) parle des Σαρδολίβυες (Un recueil des coutumes, 137, III, 463) : « les Sardolibues n’ont d’autres accessoires que la tasse et le poignard ».

« S’agit-il d’un peuple nomade d’Afrique ? Attestent-ils une migration libyenne en Sardaigne ? », se demande Desanges (1962 : 55). Et il rappelle que, sur cette question, « Gsell est sceptique. Au contraire, Dussaud croit à une ancienne migration, les Shardanes étant à l’origine libyens ». Selon Zucca (1980 : 34), l’ancienne tribu des Ilienses se serait contentée d’occuper le centre montagneux de l’île en conséquence d’une attaque de Libyens en Sardaigne d’avant l’arrivée des Carthaginois. L’occasion pour « dépasser le fleuve », et conquérir le reste de l’île, dont nous parlent les sources classiques, pourrait s’être présentée aux Libyens en rapport à la politique expansionniste carthaginoise dans la Méditerranée. On a la certitude que les Puniqes avaient le contrôle de l’île d’après le traité de 509 av. J.-C. avec les Romains, mais la première information d’une campagne militaire carthaginoise en Sardaigne est relative à la défaite du général Malco - dont une date comprise entre 545 et 534 av. J.-C., a été proposée par Meloni (1987 : 56). Il y a des éléments pour penser que les événements qui ont poussé « les Libyens » de Pausanias à conquérir le reste de l’île soient à mettre en relation avec la « bataille d’Alalia », à savoir avec « la bataille de la mer sardonienne » des Anciens (Hérodote,

I, 166 mais aussi Thucydide, I, 13, 6, Antiochos cité par Strabon, VI, 1, 1, Justin, XVIII, 7, 1 et XLIII, 5, 2). A une date comprise entre 541 et 535 av. J.-C, les Carthaginois et les Étrusques entrent en guerre contre les Grecs Phocéens qui avaient cherché à fonder la colonie d'Alalia en Corse : les Grecs sont obligés de fuir. La bataille d'Alalia mettra fin à la politique expansionniste grecque et établira la répartition de la Méditerranée occidentale entre les alliés Carthaginois et Étrusques, auxquels iront, respectivement, le contrôle de la Sardaigne et de la Corse. Une intervention carthaginoise de défense des colonies phéniciennes de l'île sarde étant désormais exclue (cf. Bartoloni, 1987 : 70), ce massacre de Grecs (ou de leurs alliés en Sardaigne) dont nous parle Pausanias, en conséquence de l'avancée des Libyens, peut avoir un sens politique en relation aux événements de la Bataille d'Alalia. Même si on n'en a pas trouvé de traces concrètes, l'hypothèse d'une ancienne présence grecque en Sardaigne a été prise en considération par les historiens. Compte tenu des données de la toponymie (cf. Hubschmid, 1953 : 45) et surtout des résultats les plus récents de la recherche paléanthropologique (Cavalli Sforza, 1988 : 34), « il n'est guère possible de penser que la Sardaigne ait été exclue du mouvement commercial grec et des Ions de Phocée et d'Alalia en particulier. Des recherches ultérieures pourront jeter une lumière plus claire, mais il est certain que désormais on ne peut plus rejeter l'hypothèse que la même Olbia de Sardaigne ait connue, même pour une période brève, une présence grecque. Il semble pourtant vraisemblable que la tradition littéraire rend compte d'événements historiques quand elle parle d'un déplacement de colons grecs [...] » (Meloni, 1975 : 65). Comme l'a dit Gras (1995 : 23), « à côté de la Méditerranée du silence, telle que l'évoquait Hérodote à propos du commerce sur les côtes africaines, apparaît ainsi progressivement, au cours de l'Antiquité, une Méditerranée de cris de guerre qui retentissent de plus en plus souvent. C'est ce cri (alalé) qui donne le nom à la cité phocéenne d'Alalia, signe d'un nom forgé après coup, au moment où les Phocéens quittent la Corse ».

Le rite de l'incubation, dont nous parle Aristote (384 av. J.-C.- 322 av. J.-C), dans un passage devenu célèbre sur la relativité de la conception du temps :

« Le temps n'existe plus pour les Sardes qui s'endorment près des sépultures à leurs héros » (Physica, IV, 11), se prête à être rapproché aux rites des anciens peuples nord-africains. Hérodote (IV) rapporte que les « Libyens Nasamones » allaient pour la divination dans les sépulcres des ancêtres, ils s'y recueillaient en prière et puis s'endormaient : les visions eues pendant leur sommeil étaient à eux des présages ». Selon Pomponius Mela, qui écrivait dans l'année 43 ap. J.-C., les Augiles de la Cyrénaïque méridionale s'endormaient à côté des tombes de leurs ancêtres (*Géogr.* I, 53). La même tradition est attestée chez les « Mégabares » nord-africains par Diodore de Sicile (Ier siècle av. J.-C.) (*Hist. Univ.* XVII, 22-53) et Strabon (60 av. J.-C. - 24 ap. J.-C.) (*Géo.* XVII, 787). Bien que l'incubation se retrouve aussi chez les Grecs, la spécificité et la continuité historique de ce genre de pratique rituelle en Afrique du Nord est un trait permanent depuis la préhistoire jusqu'aux temps modernes chez les populations berbérophones (cf. Camps, 1997 : 252).

Procopé de Césarée nous a transmis la notice de la déportation en Sardaigne d'une

population « rebelle » d'Afrique du Nord appelée Μαυροῦσιοι pendant la domination des Vandales (La guerre contre les Vandales, II, 13). Dans les sources grecques de l'époque romaine, Μαυροῦσιοι devient le correspondant de Λίβυες dans l'acception moins généralisée de *Mauri* des sources latines.

« (...) parallèlement, il [Salomon] constitua, sous la direction de généraux, une autre armée et une flotte pour lutter contre les Maures établis en Sardaigne. Cette île (...), elle a été opprimée par les Maures qui y vivaient. Jadis, en effet les Vandales, que la colère animait contre ces barbares, avaient envoyé un petit nombre d'entre eux, avec leurs femmes, en Sardaigne et les y avaient mis en résidence surveillée. Au fil des temps, ces Maures occupèrent les montagnes situées dans les environs de Karanalis et ils commencèrent par s'y livrer à des brigandages clandestins à l'encontre des gens des alentours. Par la suite, quand ils furent au moins 3000, ils s'adonnèrent à des incursions à visage découvert et, sans songer le moins du monde à se cacher, pillèrent toutes les campagnes de la région, ce qui leur valut de la part des gens du cru le nom de Barbariciens. » (trad. Roques, 1990 : 45).

Les tribus autochtones du nord de l'Afrique déportées par les Vandales en Sardaigne sont-elles reconnaissables dans les Barbariciens des centres montagnards de la terre de Barbagia ou dans les habitants d'une zone modérément montagneuse à l'est de l'ancienne Kar(an)alis (Cagliari), le *Sulcis*, appelés en sarde. *Mauredḍos/Mauredḍinos* ? Si Pais (1923) semble déduire du passage de Procope que « les Maures envoyés par les Vandales en Sardaigne cherchèrent refuge dans les montagnes et se mêlèrent aux indigènes qui étaient nommés, depuis l'époque d'Auguste, barbares », Boscolo (1980 : 56) affirme : « on ne peut pas dire dans quelle zone montagneuse ils se réfugièrent ; plus que dans le Sulcis, on peut estimer qu'ils s'étaient réfugiés dans la Barbagia actuelle » du fait que les Maourouses, qui s'étaient brouillés avec les Byzantins, les nouveaux conquérants de l'île, pouvaient trouver meilleur accueil et appui dans les zones montagneuses et inaccessibles du centre de l'île ». Procope (*La guerre des Vandales* II, 13) n'hésite pas à rapprocher les Maourouses aux populations sardes qui habitent les endroits montagneux de l'actuelle *Barbagia*. Chez Procope il y a référence aux faits suivants : 1) des Maures étaient appelés par les Byzantins par un ethnique dérivé du mot « barbare » en Sardaigne ; 2) les Maourouses n'étaient probablement pas les seuls « barbares » d'Afrique en Sardaigne. Le présupposé sous-jacent aux affirmations de Procope est qu'en Sardaigne il y avait déjà des populations assimilables (ethniquement, voire socialement) aux Maourouses d'Afrique. S'il l'a fait en référence au fait que ces populations avaient en commun l'habitude de se livrer au brigandage, comme le soutient Meloni (1989 : 45) : « les Sardes auraient nommé ces Maures de Barbariciens peut-être puisqu'ils les assimilaient, pour leurs actions, aux habitants du centre montagneux, la *Barbagia* », il n'en est pas moins que Pausanias et toute une tradition avaient déjà documenté pour des Sardes de l'Antiquité de Sardaigne des « mœurs africaines et/ou africanisées ».

4. La question de la disparition des Maures des sources byzantines, où ils commencent à devenir rares au VI^e siècle, au profit des *Barbar* des sources arabes, qui n'apparaîtront qu'au cours du IX^e siècle, a été posée récemment par Modéran

(2003 : 34), mais elle a intéressé plusieurs historiens et anthropologues dans le passé. Camps (1955 : 77) a proposé de voir dans le nom *Barbar* l'ancien ethnique autochtone « Bavares ». L'objection de Modéran (2003 : 44) est que les Arabes les auraient rencontrés, sur leur chemin de conquête du nord de l'Afrique, beaucoup plus tard par rapport à l'année 642 ap. J.-C., année où « le vainqueur de l'Égypte, Amr b. al As faisait vraisemblablement son entrée dans le monde berbérophone en rencontrant, à l'intérieur de la Cyrénaïque, les Lawâta » (Modéran, 2003 : 34). Rouighi (2011 : 69) émet une hypothèse. Dans les sources grecques (*Périple de la mer Érythrée* - I^{er} siècle), *Barbar* désigne les habitants d'une région de l'Égypte à proximité de la mer Rouge qui prend le nom de « mer barbar » chez Ptolémée (90 ap. J.-C. - 168 ap. J.-C.). Les habitants de cette région de l'Afrique de l'est étaient connus par les Arabes préislamiques. Le poète Imru' al-Qays (VI^e siècle), parmi d'autres, parlerait de ces *Barbar* dans un poème cité par Ibn Khaldūn dans la *Muqaddimah*. Notre contribution au débat sur la désignation des « barbares » d'Afrique se base sur un parallélisme avec la Sardaigne antique et médiévale. Il nous semble, toutefois, préalable de poser la question de l'identification des Mauri - terme généralisé au IV^e siècle ap. J.-C. - aux *Barbar*. Est-il toujours admis par les historiens qu'« en fait les Berbères des Arabes sont les Maures des Romains » (Camps, 1996 : 45) ? Ou les Arabes ont appliqué leurs critères de classement des peuples sur la base ethnique (les généalogies) et tribale selon leur propre tradition d'historiens ? Comme souligné par Modéran (2003 : 89), la première occurrence sûre du mot *Barbar* devait se trouver dans l'œuvre d'Ibn al-Kalbī (VIII^e siècle), puisqu'Ibn Khaldūn rapporte qu'il distinguait les Kutāmā et les Sanhādja des « tribus berbères ». Le silence des auteurs latins sur les généalogies tribales ou sur un ancêtre éponyme (d'influence grecque ou arabe) est, d'après Modéran, « assez troublant ». Il se demande : « ne disaient-ils rien des généalogies tribales parce qu'elles ne correspondaient simplement pas à leur conception plus territoriale de la définition d'une communauté humaine ? ». En *Ifrīqiyya*, les Arabes ont distingué plusieurs éléments : les *Rūm*, les *'Afāriq* et les *Barbar*. Schirmer (1892 : 72) a été le premier à proposer une étymologie latine (< lat. *Barbari*) de l'ethnonyme arabe *Barbar*. L'acception d'un Autre « dépourvu d'éducation » de la forme grecque βάρβαρος, aurait été historiquement assimilée par la culture romaine et, bien qu'avec une distance critique, par le Christianisme, à travers Augustin d'Hippone (ep. 199). Ce dernier définit comme *barbarae gentes* les tribus maures non évangélisées mais l'évangélisation n'était pas toujours un trait discriminant (cf. Gebbia, 1986 : 115). Le sens de « l'exclusion » propre au grec βάρβαρος semble absent dans le correspondant latin BARBARI. Le modèle culturel d'assimilation de Rome conquérante est à la fois intégrationniste (dans les institutions) et culturaliste (dans la « tolérance » envers les cultes étrangers et la coutume des peuples). Il innovait par rapport au modèle grec, où le « barbare » restait en dehors de la πόλις et devait être tenu à distance. Comme le rappelle Sini (2006 : 78), « nell'intero arco del suo sviluppo storico dalla civitas all'impero, la res publica romana – e la sua religione politeista – è sempre stata caratterizzata dalla continua esigenza (e preoccupazione) di integrare l'“alieno” : dèi, uomini, spazi terrestri; divinità dei vicini e divinità dei nemici, cerchi concentrici sempre più

larghi, che potenzialmente abbracciavano l'intero spazio terrestre e tutto il genere umano. »

La racine quadrilitère arabe BRBR, selon les grammairiens arabes d'origine étrangère ou onomatopéique, qui signifie « bredouiller », rappelle ce que dit Strabon des « barbares » en se prêtant, probablement, à être encadré au sein de la question des sources byzantines chez les Arabes. Le trait commun aux *Rūm* et aux '*Afāriq* était l'usage de la langue latine. Les *Barbar* sont traditionnellement considérés par les historiens modernes en dehors de la civilisation latine d'*Ifriqiya*. Mais plus que la caractérisation socio-culturelle (l'organisation en tribus, petits royaumes ou petits groupes) et l'appartenance religieuse (des tribus « barbares » étaient répertoriées par les historiens arabes comme chrétiennes), c'était la langue berbère qui est retenue comme la marque d'un peuple par ces mêmes historiens.

Camps (1995) met en évidence la rareté du mot « barbare » dans les inscriptions officielles d'Afrique, tout en signalant C.I.L. VIII, 18219 (<GENTILLIBUS BARBARIS>) et C.I.L. VIII, 20827, région d'Aumale (<BARBAROS CESOS AC FUSOS>). Phonétiquement, on fait dériver ar. *Rūm* de lat. *RŌMA*, ar. '*Afāriq* de lat. *ĀFRICA*. *Rūm* avait acquis le sens, pour les Arabes, de « Byzantins parlant latin », par ce terme étaient désignés les « fonctionnaires » d'*Ifriqiya* héritiers de l'administration romaine, « ces Grecs devenus représentants de la romanité » (Desanges, 1999 : 45). Les '*Afāriq* étaient les autres héritiers de l'*Africa romana*, probablement, en grande partie, des « indigènes » latinisés.

C'est probablement aux Byzantins que nous devons remonter et faire référence quand nous enquêtons sur les sources de l'ar. *Barbar*. Si Corippe désigne les Maures en général par *gens* comme par le pluriel *gentes*, les « Africains non romanisés » n'ont pas de statut ethnique durant les siècles de l'Empire romain, mais ils sont désignés sous leurs noms particuliers : « chaque gens a son nom répertorié par les géographes et parfaitement connu de l'administration impériale » (Camps, 1995). Quand on voulait employer un terme collectif, on utilisait les appellations de Numidae, de Getuli et surtout de *Mauri* (cf. Camps, 1995 ; Murcia Sánchez, 2010). Comme le souligne Hamdoune (1998 : 3045-3052), « on trouve le mot *natio* dans Pline (*Histoire Naturelle*, V, 30), pour qualifier les peuples de l'Afrique proconsulaire et dans quelques inscriptions (C.I.L. VIII, 22729 ; V, 5267 A.E.1903,368) ». D'après Hamdoune (1998 : 3045-3052), « ce sont les inscriptions et les textes d'époque impériale qui permettent d'identifier un grand nombre de peuples de l'Afrique ancienne. Il faut attendre les écrits de Pline (*Histoire Naturelle*, V, 17, 21 et 30) et de Ptolémée (*Géographie*, IV, 1 à 3) pour avoir des informations plus précises sur la réalité des *gentes* » (voir aussi Desanges, 1962). Dans les sources grecques et latines tardives, dans Procope et Corippe, il n'y aurait pas mention d'une parenté commune comme facteur unitaire d'une *gens* (cf. Modéran, 2003 : 33). Cependant, le syntagme « Μαυρούσιον ἔθνη » est attesté chez Procope (*La guerre contre les Vandales*, II, 13, 28). Au VI^e siècle l'utilisation du syntagme « Μαυρούσιον ἔθνη » est-il le reflet, dans un registre littéraire, d'une dénomination populaire déjà en usage ? Procope cite aussi des « Barbares Maures » au voisinage de Boréion, en Cyrénaïque (VI, 2,

21). Selon Modéran (2003 : 33), l'opposition entre *gens* et *civis* chez Corippe (*La Johannide*, chant IV, VI, VIII) est significative des termes culturels qui opposaient Maures et Romains en guerre : « elle exprime véritablement la vision corippéenne des rapports byzantino-berbères au VI^e siècle, qui a toutes les chances, étant donné la nature et le public du poème, d'être aussi la vision officielle de l'Empire ». Cependant, comme mis en évidence par Gaudemet (1992 : 45), « le concept même de *civitas* dans les siècles IV et V est privé de son aura au profit de celui de *populus* ». La *civitas romana*, susceptible d'être définie en tant qu'ensemble d'hommes libres qui décident sans contrainte de former une communauté politico-religieuse organisée (cf. Cicéron *De legibus* 1.23) perd son « essence juridique » (Gaudemet, 1992 : 24) à partir de la *constitutio antoniniana* (212 ap. J.-C.). Si, par rapport à Rome et à son histoire, le terme *civitas* finit par avoir une vêtue fiscale et juridique, dès la *constitutio antoniniana*, la citoyenneté étant attribuée à tous les habitants libres de l'empire, le terme *civitas* désigne un centre habité. Un rapprochement syntagmatique entre l'ensemble de *cives*, *civitas*, et le fait « barbare » - *Civitates Barbariae* - est attesté en Sardaigne. Le premier document latin, dans lequel apparaît l'expression *Civitates Barbariae*, est une épigraphe dédicatoire du siècle Ier av. J.-C. Elle est considérée comme une sorte de document de pacification forcée des populations de la Sardaigne centrale sous l'empereur Tibère. Les sources relatives aux *Civitates Barbariae* ne remontant pas au-delà de l'âge tibérien, « on doit croire, avec Ettore Pais, que c'est depuis le principat augustinien que les autochtones de la Sardaigne centrale n'étaient plus appelés Ilienses ou Iolaei parce qu'appelés par le péjoratif « barbares » (Zucca, 1989 : 56). Le terme *civitas* désignait, durant l'âge impérial, l'ensemble des *cives*, en devenant ainsi le synonyme de *populus*, voire d'un concept qui véhiculait en latin l'idée de différentes tribus qui partageaient une même affinité ethnique (cf. Irmscher, 1994 : 88). Selon Irmscher (1990: 297), “*bezeichnete der Grieche Claudian, den man den letzten großen lateinischen Dichter genannt hat den Mauren Gildo als barbarus und sprach von dessen Aushungerungspolitik gegenuber Rom, er wage zwischen Leben und Hunger mit berberischem Hochmut: praebere cibos vitamque famemque librat barbarico fastu. Das war so in der Zeit des Kirchenvaters Augustin. In die Epoche Justinians aber gehört der Epiker Corippus der selbst aus Afrika geburtig, in seinem Lob freis des kaiserlichen Feldern Johannes die Turbe Maurorum Barbarisch nennt*”.

En Afrique, « les interventions du pouvoir impérial romain, directes ou indirectes, ont pour effet d'affaiblir les cadres tribaux et d'accélérer un processus d'acculturation individuel ou collectif. Des *gentes* tendent à s'organiser en *civitates*. Cette évolution se traduit par un changement de vocabulaire : les *gentiles* forment désormais un *populus* et sont dirigés par des *principes civitatis* » (Kotula, 1985 : 210). *Civitates Barbariae* est attesté en Sardaigne pour une période où *civitates* avait la connotation de « peuple » et pas celle de « centre habité », d'après l'étude de Irmscher (1994 : 137). C'est dans le contexte des *civitates barbariae* que doit être interprété l'ethnique sarde « Barbariciens » attesté chez Procope (La guerre contre les Vandales II, XII, 39-45).

Les habitants de Sardaigne étaient considérés comme « Qawm min al-Ifrānġ [Peuple du Pays des Francs] » par an-Nuwayrī (1268-332 ap. J.-C.) (Hist. du Maghreb) et explicitement de la même « race » des Berbères par Ibn Khaldūn (1332-1406 ap. J.-C.) (Hist. des Berbères). Pour l'historien arabe al-Idrīsī (1100-1165 ap. J.-C.) (4), « ...*Wa ahl ġazirat Sardāniya fī al asl Rūm Afāriqa mutabarbirūn mutawaḥiṣūn min aġnās ar-Rūm wa hum ahl naġida wa ḥazm lā yufariqūn assilāḥ* » [...(et) les habitants de l'île de Sardaigne sont des Rūm Afāriq « *mutabarbirūn* », de la même origine des Romains, (et) ils sont un peuple brave et qui ne se sépare jamais des armes] ». Selon Contu (2003 : 540), « le participe « *mutabarbirūn* », qu'Idrīsī utilise en référence à tous les habitants de Sardaigne, se prêterait à être traduit par « ils devenaient des barbares », si la source de l'historien arabe était Timée ou Dédore, ou « Barbariciens », si la référence était le nom couramment utilisé par les Byzantins en tant que terme ethnique pour la Sardaigne centrale dès les siècles V-VI ap. J.-C. Pendant les siècles V-VI ap. J.-C., « Barbariciens » devenait le nom couramment utilisé par les Byzantins afin de distinguer les habitants de la BARBARIA de Sardaigne (> sard. *Barbagia*) de ceux provenant des aires latinisées, appelées ainsi RŌMĀNIA (> sard. *Romangia*). Le terme Romania est attesté dans les textes latins à partir des années 330-340 ap. J.-C, le terme étant toujours employé par opposition aux « barbares extérieurs » (cf. Inglebert, 2005). En réalité, l'ambiguïté à laquelle se prête, dans le texte *supra*, le mot « *mutabarbirūn* » est celle entre « barbares » et « Berbères », une ambiguïté entièrement due à la traduction dans des langues de travail qui connaissent et le mot « barbares » et le mot « Berbères ». Il n'en est pas ainsi en arabe classique, qui connaît le seul *Barbar* dans le sens de l'ethnonyme « Berbère ». La structure syntagmatique de *civitates barbariae* et de Μαρπούσιον ἔθνη chez Procope répond, en partie, à la question historique concernant la connotation du lat. BARBARI dans la langue des Byzantins en Afrique et en Sardaigne qui doivent être considérés comme les sources des Arabes.

5. Les sources classiques révèlent une conscience historique et littéraire de la présence en Sardaigne des populations autochtones du nord de l'Afrique appelées Libyens, Maures, Maourouses et Afri (chez Cicéron). Les sources arabes confirment l'existence d'un espace libyco-berbère en dehors de l'Afrique en relation au fait « barbare » en Sardaigne. Il est possible de poser un parallèle entre des « barbares » de Sardaigne reconnus d'origine « africaine » non punique et les « barbares » d'Afrique chez les Romains, les Byzantins et les Arabes, les *Civitates Barbariae* étant documentées dans ce même espace libyco-berbère en dehors de l'Afrique des sources classiques, la Sardaigne antique et tardo-antique.

Bibliographie

Les sources classiques

Aristote, (2005), *Œuvres. Éthiques, Politique, Rhétorique, Poétique, Métaphysique* Collection Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris.

Augustin d'Hippone (1968), *Corpus scriptorum Augustinianorum*, Augustinianum,

Rome.

Cicéron, Marcus Tullius Cicero (1827), *Œuvres Complètes*, édition publiée par Jos.-Vict. Le Clerc, 3Tomes, Paris.

C.I.L. = Corpus Inscriptionum Latinarum

Corippe, (2007), *La Johannide ou Sur les guerres de Libye*, Jean Christophe Didderen (traducteur) et Christian Teurfs (préface et commentaires), Errance, coll. « Biblioteca », Paris.

Diodore de Sicile, (1972), *Bibliothèque Historique*, I, Les Belles Lettres, Paris.

Hérodote - Thucydide, (2003), *Œuvres complètes*, Gallimard, coll. « Pléiade », Paris.

Isidore de Séville (1945), *Isidorus Hispaniensi*, Laboratorios del Norte de Espana, Barcelona.

M. Iuniani Iustini, (1985), *Epitoma historiarum Philippicarum Pompei Trogi accedunt prologi in Pompeium Trogum post Franciscum Ruehl iterum* edidit Otto Seel, Leipzig, Teubner.

Nicolas de Damas (2011), *Histoires, Recueil des coutumes, Vie d'Auguste, Autobiographie*. Traduit par E. Parmentier et F. P. Barone, Les Belles Lettres, Paris.

Pausanias (1987), *Description de la Grèce*, Traduction Jean Pouilloux, texte établi par Michel Casevitz, Les Belles Lettres, Paris.

Pline l'Ancien, (2013), *Histoire naturelle*, Éditée par Stéphane Schmitt, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade »

Polybe (1971), *Histoires - Commentaire de M. Molin*, Texte établi par Jules Albert de Foucault, Traduit par Eric Foulon, Les Belles Lettres, Paris.

Pomponius Mela, (1988), *Chorographie*, texte établi, traduit et annoté par Alain Silberman, Paris, Les Belles Lettres.

Procopé de Césarée (1990), *La Guerre contre les Vandales*, trad. et commenté par Denis Roques, Les Belles Lettres, Paris.

Ptolomée (1828), *Traité de géographie* (8 livres). - Traduction française de Halma N., édition Ebberhart, Paris.

Salluste (1865), *Oeuvres complètes* avec la traduction de la collection Panckouke par C. Dourozoir, Garnier frères, Paris.

Silius Italicus, (1979-1992), *La guerre punique*, trad., Les Belles Lettres, Paris.

Strabon, (1867), *Géographie* - trad. Amédée Tardieu, Gallimard, Paris.

Varron, (1997), *Économie rurale*, trad. J. Heurgon et Ch. Guiraud, Les Belles Lettres, coll. des Universités de France, Paris.

Les sources arabes

Ibn Khaldūn, (1956), *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, traduite de l'arabe par de Slane, P. Geuthner, Paris.

Idrīsī (Al- Idrīsī), (1983), *Al-Qâra' al-ifriqiyya' wa ġazîra' al-Andalus*, Al-Ġazâ'ir, Dîwân al-maṭ bû'ât al-ġâmi'iyat'.

Nuwayrī (An-Nuwayrī), (1923-1949), *Nihāya' al-arab fi funūn al-adab*, Al-Qāhirat', Dār al-kutub al-miṣ riyyat'.

Les études classiques

Bartoloni, P. (1987), « Aspetti precoloniali della colonizzazione fenicia in Occidente », *Rivista di Studi Fenici XVIII*, p. 67-79.

Bondi, S. F. (1980), « Nuovi dati sull'espansione fenicia. La costa sud-occidentale di Cipro », *Folia Orientalia*, 21, p. 23-34.

Boscolo, A. (1980), *Storia della Sardegna antica e moderna*, Chiarella, Sassari.

Camps, G. (1997), « Fedj el-Koucha », *Encyclopédie berbère*, 18, Aix-en-Provence.

Casula F. C. (1980), *La storia di Sardegna*, C. Delfino, Sassari.

Cavalli Sforza, L. (1988), *Gènes, peuples et langues*, O. Jacob, Paris.

Desanges, J. (1962), *Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité à l'ouest du Nil*, Impr. Protat frères, Dakar.

Desanges, J. (1980), *Pline l'Ancien, Histoire naturelle*, livre V, éd., trad., comm., C.U.F, Paris.

Desanges, J. (1999), *Toujours Afrique apporte fait nouveau*. Scripta minora, éd. Reddé M., De Boccard, Paris.

Gaudemet, J. (1992), « Les Romains et « les autres », *La Nozione di « romano » fra cittadinanza e universalità*, Atti del II seminario internazionale di studi storici « da Roma alla terza Roma », Università degli Studi di Roma, Documenti e studi 2, 1984, p.7-37.

Gebbia, C. (1986), « Pueros uendere uel locare. Schiavitu e realtà africana nelle nuove lettere di S. Agostino », *L'Africa romana*, Atti del IV convegno di studio, Sassari, 12-14 dicembre 1986 p. 101-116.

Gras, M. P., Rouillard, P. et Teixidor, J. (1995), *L'univers phénicien*, B. Arthaud, Paris.

Guzzo Amadasi, M. G. (1976), *Le Iscrizioni fenicie e puniche delle colonie in*

Occidente, Università di Roma, Istituto di studi del Vicino Oriente, Roma

Hamdoune, C. (1998), « Gens, Gentes, Gentiles », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 20 | 1998, document G28, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 24 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1903>.

Hubschmid, J. (1953), *Sardische Studien. Das mediterrane Substrat des Sardischen, seine Beziehungen zum Berberischen und Baskischen sowie zum eurafrikanischen und hispano-kaukasischen Substrat der romanischen Sprachen*, Romanica Helvetica, 41, Bern.

Inglebert, H. (2005), *Histoire de la civilisation romaine*, PUF, Paris.

Irmscher, J. (1990), « Das romische Afrika als Barbaria und Romania », *L'Africa romana*, Atti del VII Convegno di Studi, 15-17 dicembre 1989, Sassari, p. 295-298.

Irmscher, J. (1994), « Civitas : la storia di una nozione », *L'Africa romana*, Atti del X convegno di studi, Oristano, 11-13 dicembre 1992, pp. 135-139.

Klinkenberg J.-M. (1999), *Des langues romanes*, Louvain-la-Neuve, Duculot.

Kotula, T. (1985), T. Kotula et J. Peyras, « Afri », *Encyclopédie berbère*, 2 Ad Aǧuh-n-Tahlé, Aix-en-Provence, Edisud, p. 208-215.

Lilliu, G. (1992), « Ancora una riflessione sulle guerre cartaginesi per la conquista della Sardegna », in *RendLinc*, s, 9, 3.

Marchi, R. (1956), *Le maschere barbaricine, Il ponte*, rivista mensile di politica e letteratura diretta da Piero Calamandrei n° speciale "Sardegna" - anno VII, n° 9-10 Settembre/Ottobre, p. 1354-1361.

Mastino, A. (1992), « Analfabetismo e resistenza alla romanizzazione nella Barbaria sarda (I-IV secolo d.C.) », Inaugurazione del 430° anno accademico dell'Università di Sassari, Sassari, p. 21-44.

Meloni, P. (1975), *La Sardegna romana*, Chiarella, Sassari.

Meloni, P. (1987), *La Sardegna e la repubblica romana, Dalle origini alla fine dell'età bizantina. Storia dei Sardi e della Sardegna I*, Jaca Book, Milano

Modéran, Y. (2003), *Les Maures et l'Afrique romaine (IVe -VIe siècles)*, BEFAR, fasc. 314.

Moscato, S. (1988), *L'alba della civiltà*, Utet, Milano.

Nicosia, F. (1989), *La Sardegna nel mondo classico*, Ichnussa, Delfino Editore, Sassari, p. 421-475.

Pais, E. (1923), *Storia della Sardegna e della Corsica durante il dominio romano*, A. Nardecchia, Roma.

Perra, M. (1988), *La Sardegna nelle fonti classiche dal VI sec. a.C. al VI sec. d. C.*, Ed. S'Alvure, Oristano.

Scandone-Matthiae, G., (1989), « Les relations entre Ebla et l’Égypte au IIIème et au IIème millénaire av. J.-C. », *Akten den internationalen Tagung Heidelberg* 4-7 November 1986, p. 67-73.

Schirmer, H. (1892), *De Nomine et genere populorum qui Berberi vulgo dicuntur*, thesim Facultati litterarum parisiensi proponebat Henricus Schirmer, Hachette, Paris.

Sini, F. (2006), « Diritto e pax deorum in Roma antica », *Diritto e Storia* n° 6, Memorie.

Vismara, C. (1989), « Gli studi degli ultimi anni sulla Sardegna romana (1977-1987) », *Journal of Roman Archaeology* 2, p. 70-92.

Vismara, C. (1990), « Sopravvivenze puniche e persistenze indigene nel Nord Africa ed in Sardegna in età romana. » *Introduzione, L’Africa romana* 7, Atti del VII Convegno di studio, Sassari, 15-17 dicembre 1989, a cura di A. Mastino, Sassari, Gallizzi, p.39-47.

Vismara, C. (2014), *Sardegna e Corsica. Una provincia nel mezzo del Mare Nostrum*, Roma e l’impero, 10, Mondadori, Milano.

Zucca, R. (1980), « I bolli laterizi urbani della Sardegna », *Archivio storico sardo* vol. 31, p. 49-84

Zucca, R. (1989), *Il tempio di Antas*, Carlo Delfino editore, Cagliari

Les études berbères et arabes

Argiolas V. (2010), « Gli studi sul fenicio-punico in Sardegna: prospettive di ricerca in linguistica storica », in *Annali dell’Università degli Studi di Sassari*, vol. 7 p. 21-37, Sassari.

Argiolas V. (2017), *L’action du substrat/adstrat libyco-berbère en latin littéraire et épigraphique*, Thèse de Doctorat Inalco-Sorbonne Paris Cité.

Camps, G. (1955), « Les Bavares, peuples de Maurétanie césarienne », *Revue Africaine*, t. 99, 1955, p. 241-288.

Contu, G. (2003), « La Sardegna nelle fonti arabe dei sec. X-XV », *La civiltà giudicale in Sardegna nei secoli XI-XIII, Fonti e documenti scritti*, a cura dell’Associazione “Condaghe S. Pietro in Silki”. Atti del convegno di studi. Sassari 16- 17 marzo 2001-Usini, 18 marzo 2001, p. 537-549.

Múrcia Sánchez, C. (2010), *La llengua amaziga a l’antiguitat a partir de les fonts gregues i llatines*, thèse de Doctorat, Universitat de Barcelona, Departament de Filologia Llatina.

Roughi, R. (2011), “The Berbers of the Arabs”, *Studia Islamica*, nouvelle édition/new series, 1, p. 67-101.

Tamegrout et le développement de la tradition de *lmazghi*

El Khatir Aboulkacem-Afulay
IRCAM, Rabat

In the wake of studies that relate religious literature written in particular in Tachelhit, called lamzghi, to the action of zaouïas, this contribution proposes to situate the production of Mhend Ou Ali Awzal, a scholar from the central Anti-Atlas, within the precise framework of his forced exile within the zaouïa of Tamegrout, directed at the time by Sheikh Sidi Ahmed Benasr, at the beginning of the 18th century. After restoring the historical and social contexts of the emergence and development of a literature written in Amazigh and presenting its major features, we show how the zaouïas, which became important actors in local life from the sixteenth century, used this tradition in their outreach and mobilization activities. The presentation of the experience of the House of Tamegrout in relation to the production of Awzal, developed in the last paragraphs, constitutes a major argument for the understanding of the conditions of the historical continuity of writing in Amazigh before the establishment of the protectorate in Morocco.

Key-words : zawiya, development, religious literature, experience, Tamegrout, Awzal.

Inscrite dans le sillage des études qui mettent en rapport la littérature religieuse écrite notamment en tachelhit, appelée lamzghi, et l'action des zaouïas, cette contribution se propose de situer la production de Mhend Ou Ali Awzal, savant originaire de l'Anti-Atlas central, dans le cadre précis de son exil forcé au sein de la zaouïa de Tamegrout dirigée alors par le Cheikh Sidi Ahmed Benasr, au début du XVIIIe siècle. Après avoir restitué les contextes historiques et sociaux de l'apparition et du développement d'une littérature écrite en amazighe et présenté ses traits majeurs, nous nous sommes attelé à montrer comment les zaouïas, devenues des acteurs importants dans la vie locale à partir du XVIe siècle, ont instrumentalisé cette tradition dans leur action de rayonnement et de mobilisation. La présentation de l'expérience de la Maison de Tamegrout mise en rapport avec la production d'Awzal, développée dans les derniers paragraphes, constitue un argument majeur pour la compréhension des conditions de la continuité historique d'une écriture en amazighe avant l'établissement du protectorat au Maroc.

Mots-clés : zaouïa, développement, littérature religieuse, expérience, Tamegrout, Awzal

Contrairement à une certaine idée élaborée et affirmée depuis l'établissement de la colonisation française en Afrique du Nord, consistant en la perception de la culture amazighe comme strictement orale, il existe des pratiques scripturaires et des institutions chargées du maintien et de la diffusion de l'écriture dans certains espaces culturels amazighes. Au-delà des écrits notariaux mobilisés et utilisés dans la vie juridique et rédigés dans une langue particulière, toute une production écrite en amazighe a émergé depuis au moins l'intégration de l'Afrique du Nord dans la sphère de la civilisation musulmane et s'est développée et maintenue notamment dans le Sud marocain depuis le XVII^e siècle grâce à l'action des maisons maraboutiques. En effet et dès son affirmation comme acteur principal dans le jeu local, la zaouïa, structure multifonctionnelle, n'a cessé de jouer des rôles éducatifs, sociaux et politiques d'une importance capitale. Outre l'éducation religieuse des masses et l'intervention en tant qu'arbitre dans les conflits tribaux, elle est une institution scientifique et contribue dans le maintien et la transmission de la culture lettrée et en particulier l'écriture en amazighe, communément connue sous la dénomination de *lmazghi*.

Cette contribution entend situer et déterminer certains aspects de la contribution de la zaouïa de Tamegrout au développement de cette activité. Pour ce faire, elle traitera des conditions qui ont fait des zaouïas d'importants centres et lieux de la production et de la diffusion des écritures en amazighe, de la fondation de Tamegrout et de la trajectoire et la production de Mohamed Ou Ali Awzal (m.1749), son disciple et figure incontournable de cette tradition.

Les origines de *lmazghi*

Lmazghi est le terme utilisé pour désigner la production écrite en amazighe, surtout dans l'aire tachelhitophone. Il dérive d'*amazighe* et veut dire la langue et par extension tout livre ou texte écrit dans celle-ci. L'usage prolongé de ce terme et le développement de tout un ensemble d'activités parallèles ont engendré l'apparition d'autres mots voisins s'appliquant à des fonctions et des statuts, comme *amazghi* et *tamazghit*. *Amazghi* désigne les disciples des confréries religieuses, accompagnés ou non d'un instrument, qui récitent dans les marchés ou dans les réunions privées des textes versifiés en vue de l'éducation religieuse des masses, les *wuâad* en arabe. Quant au terme de *tamazghit*, il signifie l'exhortation, *al-waâd* en arabe.

Lmazghi se matérialise sous la forme d'un texte, souvent versifié, écrit à l'aide d'un alphabet arabe aménagé, mais n'obéissant à aucune règle orthographique et morphologique, et traitant souvent des questions relatives à la religion et la jurisprudence musulmanes. Ces textes, produits et diffusés essentiellement dans les sphères maraboutiques, se présentent sous des formes variées : manuels associant divers thèmes (obligations rituelles, pratiques sociales, jurisprudence, pèlerinage, description de l'au-delà...), manuels consacrés à un thème homogène (règles des ablutions, règles des prières...), des poèmes didactiques, d'exhortation (exhortations destinées aux femmes, des textes contre certaines pratiques qualifiées d'hérétiques

comme la vente à réméré, la transformation d'une part fixée de l'impôt légal en subvention aux mosquées et aux *universités* rurales, les prix fixés pour l'évaluation du trousseau de la mariée...), la description des plaisirs du paradis, l'énumération des noms de Dieu ou du Prophète, les éloges du Prophète ou des Saints consacrés comme Sidi Ahmed Tijani, le commentaire sur les textes emblématiques de la tradition, la traduction des traditions du Prophète, les recettes médicinales... D'autres textes sont surtout destinés à un usage notarial ou médicinal comme les lexiques arabo-amazighes.

D'après les informations dont nous disposons actuellement, les premières traces de ce genre d'activité scripturaire sont à rapporter au contexte des compétitions idéologiques et politiques auxquelles l'intégration de l'espace nord-africain dans la sphère de la civilisation de l'Islam a donné naissance, contexte marqué par des tensions et des luttes sémantiques et militaires. En effet, le débat sur la légitimité et les fondements du pouvoir suprême, *al-khilāfa*, entre les différents acteurs de la grande discorde a créé les conditions du développement des premiers écrits de ce genre. L'implantation du kharidjisme¹ en Afrique du Nord a des effets notoires sur la recomposition du champ politique et sur la reconsidération du rôle politique des Amazighes dans l'Islam et, par conséquent, sur leurs pratiques culturelles. Au-delà de la mobilisation des principaux groupes amazighes dans des luttes militaires, le mouvement s'est distingué par une intense activité idéologique et religieuse, dont une partie est rédigée en amazighe. C'est dans ce contexte de guerre et de compétition que le premier texte connu en amazighe est écrit. Il s'agit d'un Coran ou d'une traduction du Coran de Saléh Ibn Tarif, prétendant à la prophétie au sein des Berghouata, qui habitent dans le Tamesna, la plaine se situant entre la rivière Bouregreg et celle d'Oumrbiâ. D'après le baron de Slane (1856 : 534), « vers 127/744, un prétendu prophète, nommé Saleh-ibn-Tarif, commença ses prédications chez les Berghouata. Il leur enseigna un nouveau genre d'islamisme et composa pour leur usage un coran en berbère ». Aussi, l'orientaliste polonais Tadeuz Lewicki (1934 : 275-296), un des spécialistes du vieux berbère, affirme-t-il que ce coran, attribué à Saléh le bourghoute, se présente comme étant le premier document écrit en amazighe dans le Moyen-Âge maghrébin. Quoi qu'on puisse dire de cet acte, compte tenu de la divergence de la réception historique de la pratique des Berghouata, création d'une nouvelle religion, adaptation locale de l'Islam ou juste un mouvement hérétique dans le cadre du kharidjisme, les Berghouata avaient initié une pratique qui devait par la suite être adoptée et adaptée à des contextes d'usage différents. Dans ce sens, l'ibâdisme, qui est une doctrine dérivée du kharidjisme, a réussi à dégager cette lutte dans le cadre de l'apostasie et à marquer la scène religieuse et culturelle de son empreinte. Outre leur volonté de positionner les Amazighes dans le champ politique émergent de l'Islam en les dotant d'une assise religieuse et une affiliation textuelle légale à travers la diffusion des dictons du

¹ Mouvement politico-idéologique et produit des opinions élaborées par ceux qui se sont retirés de l'armée d'Ali Ibn Talib, gendre du Prophète et quatrième khalife, après la guerre de Siffin (Vida, 1978 : 1106-1109).

Prophète qui étalent leurs faits nobles et les présentent comme les sauveurs d'une religion en déclin, l'action de ce mouvement s'est caractérisée par une intense production littéraire en amazighe. Ainsi, les chroniques ibâdites regorgent d'informations qui nous permettent de voir comment l'action de leurs premières *Imamats* était très bénéfique pour ce genre de production religieuse. A titre d'exemple, les Rustumides, après avoir établi l'*Imamat* de Tahert, ont encouragé l'écriture en amazighe (Bekri, 2005). Abou Sahl, qui est originaire de la montagne de Nefoussa (Tripolitaine) et savant célèbre classé suivant la hiérarchie de la doctrine dans la cinquième classe *-ṭabaqa-* a composé, à lui seul, plus de douze ouvrages dans cette langue. Très éloquent dans cette langue, il assurait aussi la fonction du traducteur au Rustumide Aflah à Tahert². C'est en ce sens que le kharidjisme, avec ses différentes branches et recompositions, en s'inscrivant dans des actions de compétition politique et idéologique, est amené à écrire en amazighe. Ce contexte constitue une structure d'opportunité favorable à une propagande et, par-delà, à la mobilisation des détenteurs du savoir pour la production en langues locales. C'est dans ce cadre précis que l'idée d'écrire a émergé et cette technique, en adoptant les matériaux de la culture de l'autre, a été utilisée à des fins idéologiques et politiques pour la conquête du pouvoir. L'écriture est ainsi une activité située. Répondant à des demandes exprimées, elle est intimement liée aux stratégies politiques de ces mouvements de contestation.

Dans un autre contexte et quelques siècles après, l'expérience de la dynastie des Almohades illustre aussi l'utilisation politique de l'écriture en amazighe. Dès la manifestation de son ambition politique, le Mahdi Ibn Toumert, théoricien et initiateur du mouvement, a produit deux textes fondateurs dans « la langue occidentale », suivant les termes utilisés par l'historiographe de la dynastie Al Baidaq. Au-delà des besoins de communication pour la diffusion de la doctrine, l'apprentissage de ces textes est posé comme un critère de définition. D'après le *Raoudh el-Kirtas* (anonyme, 1860 : 250), le Mahdi a ordonné l'apprentissage du *thaouhid* (doctrine de l'unicité), qui est un opuscule divisé en chapitres et sections pour en faciliter l'assimilation par cœur, et en fait un signe de distinction. Suivant ses propres termes, cités dans le même ouvrage, « Quiconque ne suivra pas ces maximes ne sera point Almohade, mais bien infidèle avec lequel on ne fera pas sa prière, et on ne mangera pas la chair des animaux tués par ses mains ». La récitation des opuscules du maître trace ainsi une frontière qui sépare les Almohades des autres, et en particulier les ennemis politiques et doctrinaux, les Almoravides. Dans la même stratégie du marquage politique, les nouveaux maîtres ont instauré la maîtrise de la langue amazighe comme condition d'accès à la charge de *khatib* à Fès. Il est possible de multiplier les exemples, mais la présentation de ces deux expériences montre que le fait d'écrire et de diffuser l'écrit est un acte significatif et fondamental, il participe de la stratégie politique. Il est donc en partie légitime de constater l'importance du

² Pour d'amples informations sur cette production, voir Ad Darjini (1974) ; Lewicki (1934 : 275-296 ; 1936 : 267-285 ; 1961 : 1-134 ; 1966 : 227-229) ; Motylinski (1907 : 69-78 ; 1895 :15-72) et Ould-Braham (1988 :5-28).

rôle qu'il a joué dans les modalités opératoires des mouvements en quête de pouvoir dynastique dans leur campagne et dans l'organisation du pouvoir après sa conquête. Mais, à partir de ce siècle, la modification des représentations faites sur la légitimité politique a des effets non seulement sur la conduite sociale et politique des tribus, mais aussi sur leur production culturelle et ses usages. L'écrit en amazighe n'est plus un habit du pouvoir suprême, il est de plus en plus confiné dans les stratégies des mouvements maraboutiques. En effet, et à partir du XVI^e siècle, les zaouïas sont devenues de véritables acteurs dans le champ social et politique. Au-delà de leur implication dans les compétitions dynastiques qui ont abouti à la fois à l'affirmation du principe du chérifisme comme critère d'accès au pouvoir et à sa consolidation par la réussite des Alaouites, elles se sont imposées comme figures centrales du jeu local et de l'intellectualité rurale.

Les zaouïas et la production écrite en amazighe

Si Ali Amahan (1993 : 437-449), en fondant ses propos sur l'étude de la vie et de la production de Brahim Ou Abellah Aznag (m.1597), est l'un des premiers à avoir établi le lien entre production lettrée en tachelhit et stratégies maraboutiques, la lecture avertie des propos des auteurs et l'observation des lieux de production et de diffusion de cette tradition ne peuvent que soutenir cette hypothèse et se représenter cette tradition, au moins depuis cette période, comme une œuvre essentiellement maraboutique. Cela est d'autant plus frappant quand on lit les motivations des auteurs. Dans les vers introductifs, Aznag n'omet pas de rappeler qu'en écrivant ses traités de religion, entendues ici comme terme englobant toutes les sciences de l'époque, y compris la grammaire, ne fait qu'obéir à l'ordre de son maître Sidi Ali Ben Mohamed Ben Ouissaâden³. Et les exemples ne manquent pas dans ce sens. Aussi, l'identité des auteurs traduit-elle clairement leur appartenance maraboutique. Ils sont soit les chefs de certaines voies confrériques, comme Lhsen Ou Tmouddizt (m.1899) (Soussi, 1961, t. 19 : 5-32 ; Boogert, 1995 : 122 ; 1997 : 169-183), Lhaj Ali Darqawi (m.1910) (Soussi, 1960 ; Zekri, 1977), Madani ben Ahmed al Tughmaoui al-Hahi dit Amghar (mort au début du siècle dernier), chef de la zaouïa Tijania à Ida Outghma à Ihahan (Boogert, 1995 : 123-124), soit des disciples agissant sous les auspices d'un maître, comme Aznag et Awzal. La diffusion spatiale et les lieux de son évolution historique correspondent aux grands moments de la concentration et du rayonnement des foyers maraboutiques dans la région. Ainsi, Abdellah ben Saïd des Ayt Abdenâim⁴ et Aznag ont composé leurs œuvres dans le contexte sociopolitique agité du Haut-Atlas au XVI^e siècle. Leurs tentatives

³ A propos d'Aznag, voir, outre le travail cité d'Amahan, Boogert (1995 : 120 ; 1997 : 93-102).

⁴ D'après el-Oufrani (1889 : 342-345), Abdellah a pris le commandement de la zaouïa après la mort de son père Saïd, survenue en 1546. Pour rallier les masses de la montagne, surtout que la maison est entraînée dans un rapport de forces inégal caractérisant les concurrences dynastiques, il a composé un traité bilingue arabo-amazighe sur les terreurs de la vie future et s'est employé à l'enseigner aux pèlerins qui affluaient de toute part sur la zaouïa.

traduisent la concentration d'une rivalité maraboutique pour le contrôle de la région et la régulation de ses rapports avec le pouvoir central des Saadiens et l'implication de leurs zaouïas dans les querelles de succession entre les différents prétendants au pouvoir. Par la suite, cette tradition a été appropriée par la Maison de Tamegrout qui commençait à se constituer en un foyer attractif et influent. Et quand l'Anti-Atlas est devenu, au XIX^e siècle, le centre d'une activité politique intense comme conséquence des pressions européennes, elle a servi comme outil d'action des principaux mouvements confrériques. Dans ce cadre, la voie des Derqaoua, introduite dans la région par Said el-Maâdri (m. 1883), en a fait un outil important de mobilisation permettant ainsi la production des œuvres emblématiques. Elle est utilisée aussi bien dans le cadre de la rivalité entre prétendants à la chefferie que pour le recrutement des disciples. C'est ainsi qu'après la mort de ce dernier, deux disciples versés à la fois dans la science religieuse et la mystique disputaient l'héritage. Il s'agit de Lhsen Ou Tmouddizt et de Lhadj Ali Derqaoui. Malgré la singularité de l'œuvre du premier, consistant en la confection de trois importants commentaires sur des textes fondateurs de la tradition (Deux commentaires sur les deux parties d'*al-Haoud* d'Awzal et un autre sur '*aqidat as-suluk* d'Aznag, un texte fondamental qui structure l'univers mental d'un disciple dans l'espace maraboutique), le second a réussi à fonder la Maison d'Ilgh et à éclipser son concurrent. Il apparaît dans cette présentation rapide que, depuis le XVI^e siècle, l'écriture en amazighe dans l'espace tachelhitophone s'est progressivement installée aux frontières de l'action maraboutique. Dans tous ces processus d'affirmation et d'imposition, la production lettrée est une stratégie de mobilisation. Chaque maison, chaque conquérant nouveau doit redécouvrir cette tradition et s'employer à composer, à son tour, une œuvre nouvelle pour se distinguer et, par-delà, s'affirmer. Mais comment peut-on expliquer le fait que cette tradition est devenue un marqueur de la sainteté essentiellement rurale ?

Au-delà même de l'utilisation de cette tradition dans les compétitions dynastiques qui ont caractérisé l'action des principales zaouïas après la chute de la dynastie des Saâdiens, comme le laissent penser les exemples cités des Ayt Abdenâim et des Ayt Ouissaâdn, la position désormais assignée à cette forme d'organisation, après la chute de cette dynastie, ne peut que donner une nouvelle signification à ce genre de production littéraire. L'élaboration d'une nouvelle conception de la légitimité introduit nécessairement un changement dans la conduite politique des acteurs en jeu. En revenant sur cette période de l'histoire du pays, l'historien Ali Sadki Azayku propose des éléments d'explication de la restriction du champ d'action des zaouïas et au repli politique des sociétés amazighes du Haut-Atlas. Il a montré, en commentant des lettres échangées entre certains principaux acteurs du « court XVI^e siècle » du Maghrib extrême⁵, que « l'idée qui attribue la légitimité du pouvoir aux

⁵ Ces lettres sont échangées entre, d'une part, les chefs de la zaouïa de Dila dans le Moyen-Atlas et le saâdien as-Shaykh ben Zaydan et, d'autre part, l'alaouite Mohammed ben Chérif et le dilaitte Mohammed al-Hajj. Elles ont été rapportées par l'historien an-Naciri dans le quatrième volume de sa monumentale histoire du Maroc (Sadki, 1990 : 25).

seuls chérifs est déjà profonde chez les uns et les autres. Il serait très intéressant d'ailleurs de savoir dans quelle mesure ce facteur a contribué à refouler, chez les Imazighen de l'Atlas, même quand ils sont puissants, toute aspiration au pouvoir suprême » (Sadki, 1990 : 25). Il établit ainsi une relation entre le refoulement des forces de renouvellement rurales et l'affirmation du principe généalogique comme déterminant dans les logiques de légitimation politique. Ne cherchant plus à renouveler le pouvoir central, les forces du renouvellement se contentent de maintenir un jeu d'équilibre régional et de résister à toute tentative sérieuse de concentration du pouvoir politique⁶. Inscrites dans une situation que caractérise l'absence de tout projet de renouvellement politique après l'épuisement de la rivalité dynastique, les zaouïas sont confinées avec leurs modes opératoires dans les mécanismes de la vie locale et communautaire et dans les rivalités internes entre les principaux prétendants à la sainteté.

En un mot, le changement des idéologies légitimant l'accès au pouvoir politique et l'apparition d'autres signes extérieurs et mobilisateurs ainsi que l'affirmation d'un cléricalisme citadin, né de l'installation des exilés de la *Reconquista* avec son style et ses langages, ont sensiblement écarté cette pratique scripturaire de la sphère du pouvoir central, pour être progressivement adoptée et utilisée par les marabouts dans leurs modalités d'action. En s'imposant comme figures dominantes du jeu social et politique local depuis cette période, la pratique a accompagné leur mouvement et tribulations. Pour marquer l'identité d'une maison naissante ou en expansion, ou d'un saint en compétition durant les périodes de succession, on charge souvent un lettré, disciple ou proche, pour composer une œuvre en amazighe. L'œuvre permet de faire entrer cette figure montante de la sainteté dans la mémoire du groupe. Elle est en ce sens un témoignage d'une nouvelle conquête, un rappel d'une pratique, le signe d'une différenciation et/ou la marque d'un nouveau confrérique. C'est dans ce contexte qu'on peut comprendre comment les zaouïas ont joué un rôle important dans l'évolution de la production lettrée en amazighe, en particulier dans le parler tachelhit. Qu'en est-il alors de l'apport de la zaouïa de Tamegrout ?

Tamegrout et la culture lettrée dans le Sud marocain

La zaouïa de Tamegrout porte le nom d'un ksar, village fortifié, où un lignage religieux a décidé, dans un moment précis de l'histoire de la région, de fonder un séminaire voué à la diffusion d'une voie mystique, à l'éducation des masses et à la transmission de la culture savante liée à l'Islam. Elle se trouve sur la rive gauche de

⁶ Le même historien, dans un autre article sur les avis juridiques émanant des lettrés marocains du XVII^e siècle à propos du statut légal des structures sociales rurales, s'est efforcé d'élucider les nouveaux enjeux provoqués par le changement des rapports entre la culture et la société dans le monde rural. Le principe de légitimité politique étant résolu, les savants ruraux tendent à remplacer cette préoccupation théorique par une autre, plus imposante : le statut légal des institutions avec lesquelles ils doivent composer (voir Sadki Azayku, 2002 : 185-238).

la vallée de Draa, dans le territoire de la tribu de Fezouata. Elle est créée au mois de Ramadan de l'an 983 de l'hégire (1575), par Sidi Abou Hafs Amr ben Ahmed El Ansari, membre d'une zaouïa d'importance relative connue sous le nom de Sid Nnas⁷ et disciple de nombreuses autorités mystiques auprès desquelles il a détenu la qualité de transmetteur du *wird* (chapelet et prière) de la voie chadilite comme Aboulqassim El-Ghazi (m.1574).

Après une période de succession irrégulière, comme celle d'Abdellah Ben Hocine El-Roqqi (m.1631) et d'Ahmed Ben Ibrahim El Ansari (mort assassiné en 1642), petit-fils du fondateur de la zaouïa, Tamegrout ne commence à se constituer en foyer important dans la hiérarchie religieuse et scientifique et à établir une lignée stable et durable qu'avec la prise de direction par Sidi M'hammed Benasr (1603-1674), en 1645, dans des conditions que nous n'allons pas détailler ici⁸. Bien qu'il n'ait pas de liens de parenté avec la famille des fondateurs de la zaouïa, Sidi M'hammed, en convertissant ses compétences de professeur de sciences religieuses, qui sont son principal capital et atout majeur, a réussi à conquérir les commandes de la zaouïa. Mais les hostilités des parents, qui revendiquent la succession par voie héréditaire, l'amènent à mettre en œuvre les stratégies d'alliance matrimoniale et épouse, en secondes noces, la veuve et parente du dernier chef Sidi Ahmed Ben Brahim, Hafsa Bent Abdallah El Ansaria.

« Personnalité complète », aux dires de Jacques Berque (2001 : 41), il a acquis une renommée aussi bien scientifique que mystique et fait de la modeste zaouïa une maison attractive et imposante. Celle-ci devient un foyer de rayonnement et attire désormais une pléiade de savants et d'autorités de l'époque à la fois pour l'acquisition des sciences et l'insertion dans la chaîne de la transmission mystique. L'exemple de Lahcen Al Youssi (Berque, 2001), qui est venu y recevoir de la science et de la mystique et devenir le célèbre disciple de la zaouïa, illustre mieux son importance à cette époque.

C'est de son dernier mariage avec Hafsa que va naître son fils Ahmed, dit al-Khalifa/le successeur, qui devrait succéder à son père à la tête de la maison après la mort de ce dernier en 1674 à l'âge de 71 ans. Il a conquis, suivant les propos de Berque (2001 : 45), « comme organisateur de l'ordre, savant et voyageur, plus de renommée encore que son père ». Les deux maîtres et aventuriers dans les voies de la science et de l'effluve mystique ont donné une impulsion profonde à cette modeste maison qui ne tarda pas à se transformer en force religieuse, sociale et politique pesante et considérable refusant, même si elle n'a jamais exprimé de réelle ambition politique, de professer dans les prêches rituels de la prière du vendredi les noms des

⁷ A propos de cette zaouïa, voir Hajji (1976, t. II : 542-544).

⁸ Certaines études ont détaillé les péripéties de cette accession à la direction mystique de la zaouïa. Voir Amalek (2006, t. I : 89-110), Bodin (1918 : 259-295) et Spillman (2011 : 185-224).

souverains⁹. Les rôles qu'elle commence à jouer témoignent de la diversité des fonctions et de la place qu'elle occupe désormais dans l'espace social et religieux local. Outre son implication dans la vie sociale et politique de la région¹⁰, la zaouïa, compte tenu de sa situation stratégique comme étape importante dans le commerce caravanier avec le Soudan et lieu d'une foire annuelle, propose les services de la protection aux commerçants et aux caravaniers. Les légendes témoignent des interventions du Saint pour sauver des caravanes et des commerçants aux prises avec des bandits récalcitrants¹¹. Comme le note à juste titre Spillman (2001 : 197), « grâce à ses marabouts, Tamegrout devint ainsi le principal point de rassemblement des caravanes en provenance du Soudan ou s'y rendant et souvent les pillards épargnent les convois placés sous la protection des Nasiriyine ». Au-delà, l'habileté mystique, juridique et scientifique de ces deux véritables fondateurs l'a constituée en un foyer d'importance capitale de science et de diffusion de la culture lettrée dans tout le Sud et le Sud-est marocains.

En effet, la mémoire scientifique garde du véritable fondateur de Tamegrout le fait qu'il est l'un des trois sauveurs de la transmission de la science au Maroc. Une légende, largement diffusée dans les milieux savants des derniers siècles, soutient que sans Sidi Mohamed Ben Abi Bakr de Dila, Sidi M'Hammed Benasr de Tamegrout et Sidi Abdelqader El Fassi de Fès, la science disparaîtrait dans le pays. Hormis le fait que Sidi M'hammed est reconnu comme maître dans la chaîne de transmission du savoir d'un grand nombre de savants et de surcroît des sommités de l'époque comme Al Youssi et son action dans la constitution de la bibliothèque de

⁹ D'après Bodin (1918 : 269), « Il se refusa toujours à mentionner dans la *khotba* du vendredi le nom du Sultan Moulay ach-Cherif, disant que la pratique d'appeler la bénédiction divine sur qui que ce fût dans le prône du vendredi était une innovation à la Soumma. Moulay Chérif lui envoya une lettre de menaces. Sidi M'hammed se contenta de retourner la lettre même au pied de laquelle il avait écrit : « A ta guise ! tu ne feras que mettre fin à cette vie mortelle ». Les relations ont resté généralement indifférentes jusqu'en 1761 quand la maison, en la personne de son chef Youssef Ben Mohamed El Kébir (m.1197), a prêté serment de fidélité à Sidi Mohammed ben Abdallah lors de son intronisation, (*ibid.* : 276).

¹⁰ avec ses interventions dans les conflits locaux entre tribus comme arbitre et conciliatrice et parfois même entre les membres de la famille régnante des Alaouites notamment entre deux fils du Sultan Moulay Ismaël qui se faisaient la guerre dans l'oued Dra (Bodin, 1918 : 290-291).

¹¹ Bodin (1918 : 287) rapporte cette légende : « Un notable des Fechtala venait ordinairement conduire des moutons dans le Drâa et descendait dans la zaouïa. Quelques individus vivant de brigandage menacèrent un jour de le détrousser. Ce marchand se trouvant précisément avoir sur lui des sommes considérables, le cheikh Ahmed ben Ibrahim leur fit demander de le laisser passer sans l'attaquer, mais ils s'y refusèrent. Le Fechtali prolongeant son séjour dans la zaouïa, le cheikh Ahmed lui donna l'ordre de partir ; « Monseigneur, dit l'homme, j'ai peur que ces gens-là ne m'ôtent la vie », « Tu n'as rien à craindre, lui affirme le Saint ». Le marchand se mit donc en route et, arrivé à un certain endroit, il fut attaqué par ces brigands qui l'entourèrent, lui et ses compagnons. Ils se trouvaient dans cette situation critique lorsque, soudain, un lion énorme et d'une forme terrifiante, chargeant les brigands, les dispersa, chacun fuyant seul de son côté. Or, jamais auparavant on n'avait vu de lion en cet endroit. Dieu sauva ainsi cet homme, en dépit de leurs mauvais desseins ! ».

la zaouïa ainsi que les témoignages de ses étudiants à propos de sa méthode d'enseignement et de ses séminaires, on ne sait pas comment s'organisait l'enseignement à son époque. C'est durant le règne du fils et successeur, Sidi Ahmed, que devait se constituer l'assiette matérielle de la transmission organisée et structurée. D'après Amalek (2006, t. II : 269), auteur d'une histoire de la zaouïa, la création de la medersa et des chambres pour loger les aspirants à la science et aussi à l'effluve mystique est l'œuvre de celui-ci. En se dotant d'une medersa, le recrutement géographique et statutaire devait prendre des caractères nouveaux. La zaouïa devait cesser d'être la destination de savants affirmés qui viennent juste pour « s'insérer » dans la chaîne de transmission scientifique et/ou mystique et des aspirants locaux compte tenu du voisinage, elle est devenue un établissement d'enseignement organisé où les aspirants quel que soit leur lieu de naissance et leur condition sociale peuvent y trouver hébergement et prise en charge¹². C'est d'ailleurs à cette période que les aléas de la vie ont conduit un certain Sidi Mohamed Ou Ali Awzal pour y trouver à la fois asile et possibilité d'acquisition scientifique. Mais avant de traiter de cette rencontre qui allait contribuer au développement de la tradition *lmazghi*, essayons de dire, en quelques mots, l'apport majeur de cette maison au maintien et à la configuration de la culture savante dans le Sud marocain.

Tamegrout a d'abord joué un rôle prépondérant dans le maintien de cette culture en se constituant en foyer important de la concentration des savants et en nœud de la chaîne de transmission. La légende évoquée plus haut en dit davantage. Aussi Berque (2001 : 44) rapporte-t-il qu'« il n'est guère au XVIIe siècle de ces juristes, mystiques ou philologues, énumérés par dizaines, dans les *Manaqib* al-Houdaigui, qui ne se rattachent pas directement ou indirectement à la pieuse cohorte de Tamegrut ». Et si on sait aussi que la transmission de la culture a toujours besoin d'une autorité morale et religieuse pour se maintenir et bénéficier de l'adhésion des personnes et des communautés, ses chefs charismatiques et les responsables de ses principaux essaims dans toute la région ont joué ce rôle à travers la création des conditions favorables en se portant garants spirituels de certains foyers d'enseignement. Selon Mokhtar Soussi (1987 : 53), la vivacité de cette culture dans le Souss, pendant les trois derniers siècles, est à mettre en rapport avec l'action des sphères *naciriennes*. L'influence morale et le poids politique de cette maison ont certainement commandé l'affiliation de ces lettrés et, par conséquent, ces derniers avaient bénéficié du soutien des communautés et leur adhésion aux projets de fondation des universités rurales.

Sur un autre plan, la zaouïa a contribué à l'élaboration de la configuration finale du corpus de cette culture lettrée, en tant que matières programmées et méthodes d'enseignement, avant le Protectorat. L'affiliation commune des transmetteurs et des

¹² La présence de ce genre d'établissements et leur distribution géographique équilibrée tout le long de la région grâce à l'action des zaouïas et des communautés locales ont permis la reproduction des classes de lettrés locaux à travers les siècles sans dépendre des politiques du pouvoir central. Il est d'ailleurs important de mettre en rapport les origines sociales rurales de la dynastie Mérinide et sa volonté de former sa propre classe de savants dans la compréhension de l'introduction de ces institutions à la ville de Fès.

compilateurs des œuvres et des commentaires assurait en effet la communication entre différents foyers éparpillés tout au long des deux chaînes de l'Atlas. Outre l'action directe de la zaouïa et sa contribution à l'édification de la méthode spécifique des Ecoles du sud, Berque (2001 : 54) va jusqu'à affirmer que c'est au sein des cercles *naciriens* « que se précisa en manuels bilingues [arabe/amazighe] la méthode de l'enseignement du Sud »¹³. Son influence et l'affiliation des maîtres à son ordre créent les conditions favorables aux contacts et aux échanges entre les différents acteurs intervenant dans ce domaine et, par la suite, à la stabilité et la consolidation de la circulation du produit culturel et à la fixation de son corpus et de la méthode de son enseignement. En un mot, la zaouïa, comme forme de pouvoir religieux et culturel, a eu un effet constitutif sur la méthode d'enseignement dans les écoles et les universités rurales du Sud et la détermination de ses traits fondamentaux et sur la préservation des conditions nécessaires au maintien de cette culture dans un domaine périphérique et éclaté.

Tamegrout et le développement de *lmazghi*

Outre cette contribution majeure au maintien et à la promotion de la culture savante en présence dans le système éducatif traditionnel, Tamegrout a imprimé un nouveau rythme à l'activité scripturaire en amazighe en la personne du disciple et célèbre auteur de cette tradition : Sidi Mohamed Ou Ali Awzal, après les expériences des autres lignages religieux du Haut-Atlas : les Ayt Abdenaâim et les Ayt Ouissaâden. En quoi consiste cet apport et qu'est-ce qui distingue l'action de la zaouïa dans ce domaine ?

La contribution de la zaouïa se personnifie essentiellement dans la production de Mohamed Ou Ali Awzal. Non seulement parce que cet auteur a écrit son œuvre sur ordre de l'un des principaux fondateurs, Sidi Ahmed, le fils et le successeur désigné de Sidi M'hammed, mais il est, de surcroît, le plus célèbre auteur de cette tradition dont les manuscrits sont largement diffusés et recopiés jusqu'au siècle dernier. A cet égard, Henri Basset (2001 : 81) a vu juste quand il avance, avec une certaine ironie compte tenu de sa position dénigrante de ce type d'écriture, que dès qu'un « manuscrit berbère nous est signalé, il se trouve presque toujours que c'est le Haouhd »¹⁴. C'est à ce titre que la présentation de sa trajectoire et de ses œuvres constitue une entrée principale et suffisante pour la mise en exergue de l'apport de la maison de Tamegrout dans le développement de la tradition de *lmazghi* et dans la détermination de ses traits fondamentaux.

¹³ A propos de la méthode adoptée dans l'enseignement dans la zaouïa et les matières programmées, voir Amalek (2006, t. II : 275-319).

¹⁴ Outre le nombre important des copies de ses œuvres qui se trouvent dans les bibliothèques aussi bien publiques que privées, l'œuvre d'Awzal a bénéficié des éditions depuis la fin du XIXe siècle, voir Luciani (1897), Stricker (1960), al-Jishtimi (1977), Boogert (1992 : 121-137 ; 1997) et Afa et Charaf Eddine (2009).

Hormis quelques bribes recueillies dans les écrits des biographes du Sud comme Mokhtar Soussi (1961, t. 14 : 315 et t. 16 : 201 ; 1984 : 191 ; 1989 : 75) et Houdaigui (2006, t. II : 363), qui était un de ses élèves, et reprises par les contemporains comme Ahmed El Adaoui (al-Jashtimi, 1977 : 14-22), Jouad (1987 : 27-41) et Van Den Boogert (1992 : 121-137 ; 1997), nous ne disposons pas d'assez de matériaux sur la vie et la trajectoire d'Awzal. Né probablement vers 1670 à Lqsbt, village situé dans Ikbiln, une des principales fractions de la tribu des Indouzal (Anti-Atlas méridional), Awzal devait suivre, comme ses semblables, les pas d'une enfance rurale de l'époque : initiation aux techniques de l'écriture dans l'école coranique communautaire, apprentissage par cœur des versets du Coran selon le rythme et la méthode locaux, initiation aux travaux agricoles, aux rites et divertissements.... Mais sa vie est bousculée suite à un événement tragique. Il s'est en effet trouvé, après avoir commis un meurtre, dans l'obligation de quitter son village et de chercher un lieu pour s'exiler en attendant le pardon de la famille de la victime, suivant les dispositions de la coutume pénale locale. Il débarque à Tamegrout qui se présente à lui, suivant ses propres termes, comme une citadelle imprenable, *agadir*. Il y arrive sous le règne d'Ahmed Al Khalifa et probablement à une date antérieure à l'an 1700, celle-ci coïncidant avec l'écriture de son premier ouvrage en arabe intitulé *Mahamiz al-ghaflan*.

En trouvant refuge et traitement convenable dans la zaouïa, il a consacré sa vie à l'étude et au service du maître des lieux, qui est aussi son protecteur, Sidi Ahmed Benasr. Manifestant des compétences scientifiques et une habileté à écrire aussi bien en arabe qu'en amazighe, Sidi Ahmed le Khalifat, engagé paraît-il dans une compétition avec ses demi-frères et rivaux qui se sont lancés dans la fondation de zaouïas dans d'autres endroits, lui ordonne, en s'inspirant des actions et des stratégies des autres maisons de l'Atlas comme celle des Ayt Ouissaâden, de composer une œuvre en amazighe. En guise de réponse à cette demande et de reconnaissance de l'autorité et des bienfaits du maître, Awzal, en prenant comme modèle une œuvre antérieure qui n'est que les traités de religion composée plus d'un siècle plus tôt de Brahim Aznag, il compile sa première œuvre sous forme d'un texte versifié sur les pratiques rituelles intitulée le *haoud*/l'abreuvoir, et ce en 1707. Les motivations sont claires et annoncées dès les premiers vers. L'auteur reconnaît en effet que sans la bénédiction du maître, ni le savoir acquis ni l'intelligence ne sont suffisants pour accomplir une telle tâche¹⁵. Et dans la deuxième partie du *haoud*, compilée en 1709 et consacrée aux transactions et relations sociales, il affirme qu'il n'avait pas au départ l'intention de s'attaquer à cette partie de la doctrine religieuse.

¹⁵ ⵓⵔⵉⵏⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ
 ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ
 ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ
 ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ
 ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ
 ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ
 ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ ⵏⵉⵏⵉⵏⵉⵏ

C'est son maître qui lui a ordonné la composition de cette œuvre, devenue suivant la classification établie de sa production, la partie II du *haoud*. Il dit :

ΛΥΞ Λ οϣ ΞΚΚΠ ΠΕΣΟΛ Λ ΠΕΖΘΞΕ ΞΠΠ	<i>c'est ici où prend terme mon intention</i>
ο ΗοΗΠοΙ QΘΘΞ Λ ΗΘΟΚ+ Ι ΓΓΞΧ οΛ Ι ΛΟο-ϣΞ	<i>avec l'aide de Dieu et la bénédiction du maître de Dra</i>
ΘΞΛΞ ΛΓοΛ ΘΠοΘQ Λο ϣ%ΘΘοΙ ο ΞΚΚΠ	<i>Sidi Ahmed Bnasr, qui a ordonné de terminer le travail</i>
ΞΚΚο ΠΚΚΞΙ %Ο οΚΚ ΕΓοΧ ΞΘ ΞΠΠοΟΞ	<i>quant à moi, je n'avais au départ d'ambition</i>
ΘΠο ΘΚΚ%Θ ΠΖοΠοΗΞΛ ΗΗΞ ΘΟΧ-Ξ/	<i>que d'évoquer les cinq piliers de la religion</i>

En outre, il compose deux autres textes, un sur l'exhortation et l'édification intitulée *Bahr ad-dumue* [Océan des pleurs] en 1714 et un éloge à son cheikh Sidi Ahmed. La date de la compilation de ce poème d'éloge et de remontrance, *naṣiḥa*, n'est pas connue, mais il ne devait pas excéder 1717, correspondant à la mort de Sidi Ahmed Bnasr. Si les premiers écrits ne sont qu'une traduction relativement aménagée de l'abrégé de Khalil sur la doctrine malékite, nourrie de la consultation des autres œuvres maîtresses et inspirée du travail d'Aznag, les deux derniers textes s'inscrivent dans l'univers du soufisme. On ne connaît pas d'autres textes d'Awzal après son retour au pays natal une fois le pardon des parents de la victime acquis. Il semble en effet que l'univers de l'enseignement n'est pas propice à une telle activité. L'intégration de cet univers signifie ainsi l'abandon de la fonction d'auteur et la réappropriation du statut d'enseignant, de notaire et de consultant.

Après le retour au village, Mohamed Ou Ali Awzal a dédié sa vie à la transmission de la science en organisant et développant l'enseignement dans la mosquée de sa localité et en intervenant dans le débat juridique qui a marqué la vie intellectuelle de la région à cette époque en tant qu'arbitre et consultant. Il suffit de citer le nom de Mohamed Ben Ahmed Hudaigui (m.1775) comme l'un des disciples et étudiants d'Awzal, qui est un des principaux auteurs des biographies des savants de la région et de son époque, pour se rendre compte de l'importance de l'enseignement dispensé par notre auteur. Il a également fondé une lignée scientifique, formée de savants, de juristes et d'enseignants, au sein de laquelle la chaîne de la transmission s'est maintenue jusqu'au vingtième siècle d'après Mokhtar Soussi¹⁶. Sa mort est survenue en 1749.

Revenons donc à ses écrits produits au sein de la zaouïa de Tamegrout et ce qui les caractérise. Nous avons présenté rapidement les quatre écrits qu'Awzal nous a

¹⁶ Soussi (1961, t. 11 : 315) qualifie la famille d'Awzal de lignée scientifique, mais il n'a pas pu, dit-il, réunir les biographies de ses hommes.

légus. Le premier est consacré aux obligations rituelles, le deuxième aux règles structurant les transactions et rapports sociaux, le troisième est une œuvre d'exhortation et le quatrième est un poème d'éloge à son saint protecteur. La comparaison de cette production avec les expériences précédentes montre que, bien que l'auteur se soit inspiré largement de Brahim Aznag, ses écrits se distinguent par certains traits particuliers. Si au niveau du style, Awzal manifeste un talent dans le respect de la métrique et dans le langage poétique, au niveau de la forme, il s'inscrit, comme Aznag, dans la compilation de textes versifiés. Les textes que nous connaissons de la période antérieure sont soit des lexiques bilingues comme celui d'Ibn Tunart soit des textes bilingues en arabe et des explications en amazighe comme la *moudaouana* d'Ibn Ghanim et *kitab taouhid*, attribué à l'un des fils de Sidi Abdelanâim El Hahi qui se trouve à la Bibliothèque nationale du royaume du Maroc. Au-delà, il a orienté *lmazghi* vers une spécialisation thématique. La lecture des traités d'Aznag montre la diversité des thèmes et des champs réunis dans une même œuvre alors qu'Awzal a distingué, en compilant quatre livres différents, le domaine des obligations rituelles, des pratiques, de l'édification et de l'éloge. L'étude des genres produits après Awzal ne peut que confirmer l'affirmation de cette tendance vers la spécialisation.

C'est pourquoi nous pouvons dire que, depuis le XVI^e siècle, les zaouïas sont devenues le lieu par excellence de la production et du développement de la tradition *lmazghi*. Dans ce cadre, Tamegrout avait joué un rôle capital. Outre la diffusion élargie de la tradition grâce à un réseau puissant et ordonné de succursales aux autres régions et surtout de l'Anti-Atlas en inspirant à son tour les autres voies et confréries, il a réussi, en la personne de Sidi Mohamed Ou Ali Awzal qui est disciple et célèbre auteur de cette tradition, à améliorer et à fixer le modèle de référence de composition des œuvres en amazighe proposé par Aznag et à initier la spécialisation thématique.

Bibliographie

Ad Darjini, A. (1974), *Tabaqat al-Mashayikh bi lmaghrib (les Classes des savants ibadites au Maghreb)*, Costantine, Imprimerie al Baât.

Afa, O. et Charaf E. (2009), *Bahr ad-doumouâ en deux langues amazighe et arabe*, Casablanca, Imprimerie an-Najah al-Jadida.

al-Jishtimi, A. (1977), *al-Hawd fi lfiqh al-maliki bi llisan al-amazighi*, Casablanca, Dar al-Kitab.

Amahan, A. (1993), « L'écriture en tachelhit est-elle une stratégie des zaouïas », in Drouin et Roth (Eds), *A la croisée des études libyco-berbères, mélanges offerts à Lionel Galand et Paulette Galand-Pernet*, Paris, p.437-449.

Amalek, A. (2006), *Certains aspects de l'histoire de la zaouïa nassirite. De la fondation à la mort du Cheikh Mohamed El Hanafi 1642-1907* (en arabe), Rabat, Publications du ministère des Habous et des Affaires islamiques.

- Anonyme (1860), *Histoire des souvenirs du Maghreb et annales de la ville de Fès*, traduit de l'arabe par A. Beaumier, Paris.
- Basset, H. (2001), *Essai sur la littérature des Berbères*, Paris, Ibis press-Awal, [1^{ère} édition, 1920].
- Bekri, Ch. (2005), *Le Royaume rostémide. Le premier Etat algérien*, Alger, Editions ENAG.
- Berque, J. (2001), *Al Youssi. Problèmes de la culture au Maroc au XVIIIe siècle*, Rabat, Edition du Centre Tarik Ibn Ziyad, [1^{ère} édition, 1958].
- Bodin, M. (1918), « La zaouïa de Tamegrout », *Archives Berbères*, t.III, fasc.4, p. 259-295.
- Boogert, N. (1992), « A sous berber poem on sidi Ahmed ben Nacer », *Etudes et Documents berbères*, 9, p.121-137.
- Boogert, N. (1995), *Catalogue des manuscrits arabes et berbères du Fonds Roux (Aix-en-Provence)*, Travaux et Documents de l'IREMAM n°18, Aix-en-Provence.
- Boogert, N. (1997), *The berber literary tradition of the Sous, with an edition and translation of « the ocean of the tears » by Muhammad Awzal (d.1749)*, Leiden, Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten.
- El-Oufrani, M.-E. (1889), *Histoire de la dynastie saàdienne au Maroc (1511-1670)*, traduction de O. Houdas, Paris, Ernest Leroux.
- Hajji, M. (1976), *L'activité intellectuelle au Maroc au temps des Saadiens* (en arabe), Rabat, Publications de Dar Al Maghirb li tta'lif wa tarjama wa nachr.
- Houdaigui, M. (2006), *Tabakat al Houdaigui*, préparation à l'édition et annotations d'Ahmed Boumezgou, Casablanca, Imprimerie an-Najah al-Jadida.
- Jouad, H. (1987), « Les tribulations d'un lettré en pays chleuh », *Etudes et Documents berbères*, 2, p. 27-41.
- Letourneau, R. (1949), *Fès avant le protectorat. Etude sociale et économique d'une ville de l'occident musulman*, Casablanca, Société Marocaine du Livre et de l'Édition.
- Lewicki, T. (1934), « De quelques textes inédits en vieux berbère provenant d'une chronique ibadite anonyme », *Revue des Etudes islamiques*, p. 275-296.
- Lewicki, T. (1936), « Mélanges berbères-ibadhites », *Revue des Etudes islamiques*, Cahier 3, p. 267-285.
- Lewicki, T. (1961), « Les historiens, biographes et traditionnistes ibadites-wahbites de l'Afrique du Nord du VIIIe au XVIe siècle », *Folio Orientalia*, III, p. 1-134.
- Lewicki, T. (1966), « Sur le nom de Dieu chez les Berbères médiévaux », *Folio Orientalia*, VII, p.227-229.

- Motyliniski, A.-C. (1895), « Bibliographie du Mزاب. Les livres de la secte abadhite », *Bulletin de la Correspondance Africaine*, III, p. 15-72.
- Motyliniski, A.-C. (1907), « Le Manuscrit arabo-berbère de Zouagha découvert par M. Rebillet. Notice sommaire et extraits », *Actes du XIV^e congrès des orientalistes* (Alger 1905), Paris, Leroux, t. II, p. 69-78.
- Ould-Braham, O. (1988), « Sur une chronique arabo-berbère des Ibadites médiévaux », *Etudes et Documents Berbères*, 4, p. 5-28.
- Sadki, A. (1990), « La Montagne marocaine et le pouvoir central : un conflit séculaire mal élucidé », *Hespéris-Tamuda*, Vol. 28, p. 15-28.
- Sadki Azayku, A. (2002), « Avis juridiques de certains ulémas du Sud à propos du régime des *Ineflas* dans le Haut-Atlas occidental au début du XVII^e siècle » in *L'histoire du Maroc. Les interprétations possibles*, Rabat, Editions Centre Tarik Ibn Ziyad, p. 185-238.
- Slane, M.-G. (de) (1856), « Note sur la langue, la littérature et les origines du peuple berbère », in *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale par Ibn Khaldoun*, Alger, Impr. du Gouvernement, t. IV, p. 489-584.
- Soussi, M. M. (1987), *al-Madaris al-'ilmiyya al-'atiqa bi Souss, nidhamuha wa asatidatuha* (Les écoles traditionnelles dans le Souss, leur système et enseignants), Tanger, Mu'ssasat at-Taghlif wa Tiba'a wa Nnachr.
- Soussi, M.M. (1960), *Sus al-'alima* (Le Sous savant), Mohammedia, Imprimerie Fédala.
- Soussi, M.M. (1961), *al-Ma'soul* (Le mielleux), Casablanca, Imprimerie an-Najah al-Jadidah.
- Soussi, M.M. (1989), *Rijalat al-'ilmn al-'arabi fi Sus. Min al-qarn al-xamis al-hijri ila muntasaf al-qarn ar-rabi' 'ashar* [Les Hommes de la science arabe dans le Souss. Du v^e siècle de l'hégire jusqu'au milieu du xiv^e siècle], Tétouan, Mu'ssassat at-Taghlif wa Tiba'a wa Nnashr wa Ttawzi' li Shamal.
- Soussi, M.-M., (1960), *at-Tiryag al-mudawi fi axbar as-Shaykh sidi al-Hajj 'Ali ad-Derqawi*, Tétouan, Imprimerie Al-Mahdiya.
- Spillman, G. (2011), *Esquisse d'histoire religieuse du Maroc. Confréries et Zaouïas*, Rabat, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines (1^{ère} édition sous le pseudonyme de Georges Drague en 1951).
- Stricker, B.-H. (1960), *L'Océan des pleurs. Poème berbère de Muhammed al-Awzali*, Leyde, Publications de la Fondation de Goeje.
- Vida, L.-D. (1978), « Kharidjites », *Encyclopédie de l'Islam*, t. VI, Leiden-Paris, p. 1106-1109.

est tout simplement remarquable. Le FDB est par ailleurs à l'origine des bases modernes de la notation usuelle en caractères latins.

Cela ne signifie pas, cependant, que la langue tamazight était « prise en charge » pendant l'époque coloniale. Elle a au contraire reculé pendant cette période, comme le prouvent des enquêtes linguistiques ainsi qu'un certain nombre d'autres écrits. C'est pendant cette même période que la société traditionnelle berbère s'est effondrée, la Kabylie vers la fin du 19^{ème} siècle (défaite de 1871), le monde touareg au début du 20^{ème} (conquête du Sahara). Recul de la langue, isolement accru des différentes régions berbérophones les unes par rapport aux autres, avec comme conséquence une accentuation des écarts linguistiques, etc.

Ce panorama très rapide doit être complété par l'évocation, très rapide elle aussi, de quelques autres grands auteurs autochtones : Jean El Mouhoub Amrouche (1906-1962), Belaïd N At Ali (1909-1950), Marguerite Taos Amrouche (1913-1976), Mouloud Feraoun (1913-1962), Malek Ouary (1916-2001), Mouloud Mammeri (1917-1989), etc.

A partir de l'indépendance de l'Algérie (1962), et même avant, l'environnement politique et idéologique est globalement très hostile à l'amazighité, tous domaines confondus : langue, culture, histoire, civilisation, identité. Les entreprises nationales SNED (Société nationale d'édition et de diffusion) et OPU (Office des publications universitaires) ont le monopole de l'édition : contrôle du contenu et contrôle de l'instrument linguistique qui exclut toute velléité d'éditer en tamazight. Même un grand auteur comme Mammeri, à l'instar de quelques autres, se voit contraint de publier en France ses travaux sur la langue, la littérature et la culture amazighes (*Les Isefra de Si Muhend* en 1969, *Tajerrumt* en 1976, *Poèmes kabyles anciens* en 1980, *l'Ahellil du Gourara* en 1985, etc.). Des auteurs qui ont « osé » proposer leurs travaux en/sur tamazight à la SNED, entreprise d'Etat, se sont vu répondre négativement par le « département des langues étrangères » de l'entreprise.

Quelques rares exceptions sont à signaler :

- le *FDB* a continué à publier ses travaux jusqu'à la mise sous scellés de ses locaux à Alger en 1976, par le ministère algérien de l'Intérieur ;
- un recueil de poésies mozabites a été imprimé à Ghardaïa en 1985 ;
- Mammeri a fait imprimer au Centre de Recherches Anthropologiques, Préhistoriques et Ethnographiques (CRAPE) (dont il était directeur) son *Précis de grammaire berbère* et le tout premier tirage de *l'Amawal n tmaziyt tatarat*, le lexique de néologismes sorti à Alger en 1974 avant son édition en bonne et due forme en France en 1980.

Signalons rapidement les publications clandestines des années 1970 : Bulletins *Itij*, *Taftilt* et *Itri* notamment. Signalons également la revue clandestine *Tafsut* (1981-1989), revue emblématique du mouvement culturel berbère qui avait plusieurs séries : une série ordinaire (14 numéros), une série spéciale *Etudes et débats* (3

numéros) et une série scientifique et pédagogique qui a sorti 5 numéros, dont un *Lexique français-berbère de mathématiques* (1984) (co-auteurs : M. Laihem, H. Sadi et R. Achab) et *Tira n tmaziyt*, un manuel d'initiation à la notation usuelle (1988) (auteur : R. Achab), réimprimé par la suite à compte d'auteur à Tizi-Ouzou, en 1990. Hend Sadi publie *Tusnakt s wurar*, un livre de mathématiques récréatives qui utilise la terminologie publiée en 1984 par la revue *Tafsut*.

Il faut attendre la fin des années 1980 pour assister à un nouveau départ de l'édition amazighe en Algérie, suite à l'« ouverture politique » et la « libéralisation du champ éditorial » : éditeurs privés constitués en bonne et due forme, édition à compte d'auteurs, etc. Le coup d'envoi est donné en 1989 à Alger par la sortie de *Yenna-yas Ccix Muhend* de Mammeri ; l'éditeur Bouchène publie *Tajerrumt n tmaziyt* de Mammeri, *Imaziyen ass-a* de Chaker, *Aït-Menguelllet chante* de Tassadit Yacine... Actuellement (2019), une quinzaine d'éditeurs privés publient en langue amazighe, exclusivement ou parallèlement à d'autres langues.

La maison d'édition (Editions Achab) a été créée fin 2008. L'activité proprement dite a commencé en 2009. Nous en sommes actuellement à 64 publications : publications en français, publications en tamazight, publications bilingues tamazight-français. La plupart des publications en tamazight sont en kabyle, mais quelques-unes sont faites dans tamazight de Ghadamès en Libye, dans telle ou telle variété de l'amazighe marocain, ou dans tamazight de Boussemghoun, ouest algérien. Sur le plan quantitatif, il y a un certain équilibre entre les deux langues utilisées, l'amazighe et le français, mais il s'agit d'un constat *a posteriori* et non pas d'un objectif fixé en amont.

Les motivations ? Tout simplement apporter notre pierre à l'édifice, contribuer à (ré)installer l'écrit dans la société, accompagner le difficile mouvement de passage à l'écrit, faire découvrir de nouveaux auteurs, essayer de faire un travail de qualité qui soit à la hauteur des attentes du public, à la hauteur d'un idéal, contribuer d'une façon générale, à travers le livre, à la promotion de la langue, de la culture, de la civilisation et de l'identité amazighes. Avec une exigence importante cependant : pas de populisme, pas de démagogie : nous ne partageons pas le point de vue de ceux qui disent qu'il faut publier tout ce qui s'écrit en amazighe, que la qualité viendra plus tard, etc. Nous pensons au contraire qu'il faut exiger un certain niveau de qualité dès maintenant, dès le départ, pour ne pas se laisser envahir par la médiocrité.

Permettez-moi de faire observer que tous ces auteurs ont inscrit leurs travaux dans cet ensemble que nous désignons aujourd'hui par le terme tamazight, qui pour nous ne représente pas une langue unique, mais un ensemble composé de toutes ses variétés. C'était le cas, par exemple, pour les poètes-militants du milieu des années 1940 qui, pour composer en kabyle leurs chansons nationalistes, ont pris et utilisé des mots ou des racines appartenant à d'autres variétés linguistiques que le kabyle.

Une autre observation concerne l'existence d'un lectorat d'écrits amazighes notés en caractères latins, très limité sur le plan du nombre, dès le début du 20^{ème} siècle, voire au 19^{ème} siècle, même si, comme chacun sait, la langue amazighe était et reste toujours une langue essentiellement orale. Ce premier lectorat de textes amazighes notés en caractères latins était tout naturellement constitué d'autochtones qui ont fréquenté les écoles françaises, à partir du milieu des années 1870.

A la lumière de votre expérience dans ce domaine, que pouvez-vous nous dire à propos de l'édition dans le projet de promotion de la culture amazighe ?

La promotion de la langue, de la culture, de l'Histoire, de la civilisation et de l'identité amazighes est un chantier monumental. D'autant plus monumental que ces entités ont été, pendant très longtemps, globalement et dans le détail de chacune d'elles, niées, marginalisées, combattues, minorées, manipulées et réprimées par les pouvoirs en place.

Il ne faut surtout pas penser que tout cela est terminé, que les pages noires de notre Histoire ont été tournées, et que nous sommes maintenant dans le meilleur des mondes.

La langue par exemple, au-delà des acquis du mouvement revendicatif, au-delà des évolutions dans le domaine du statut et de l'enseignement, est toujours une langue dominée. Elle n'est toujours pas valorisée socialement, ou très peu, elle est toujours menacée de disparition, elle continue de disparaître sous nos yeux dans de nombreuses contrées, elle recule jour après jour y compris dans des régions de longue tradition amazighophone. Même les bastions historiques ne sont plus vraiment à l'abri d'une érosion qui semble s'accélérer. Il n'y a plus de citadelle imprenable.

Le chantier est donc monumental. Les besoins ne sont pas seulement matériels, comme on a tendance à le penser, comme on a tendance à le « revendiquer ». Le levier principal, essentiel, est la volonté politique des pouvoirs. Une réorganisation profonde des Etats, une refonte qui les sortirait enfin des violences que nous avons héritées de l'histoire, de l'autoritarisme et de l'impasse, une reconnaissance franche et décomplexée des régions naturelles, des langues, des cultures, des identités, des humanités réelles qui vivent et qui vibrent, avec des pouvoirs réels étendus aux régions, une refonte qui garantirait non seulement la promotion de la langue, mais également la promotion de toutes les libertés, de toutes les diversités et de tous les pluralismes. C'est cet environnement qui fait cruellement défaut, un environnement irréductible à des postes budgétaires, des millions ou des milliards, des statuts, des académies, etc.

Dans ce mouvement qui est un mouvement d'émancipation, comme un nouveau départ dans la vie, l'édition a bien évidemment un rôle à jouer : accompagnement, éducation, pédagogie, contribution au débat d'idées, anticipation, etc. Probablement aussi un rôle spécifique au domaine amazigh dans lequel l'oralité continue de prédominer très fortement : apprivoiser l'écrit, le socialiser, arriver progressivement à en faire un élément naturel, apaisé, du paysage culturel. Mais la tâche est évidemment bien trop grande pour la seule édition.

Qu'en est-il des options qui président à la politique d'édition et de diffusion en ce qui concerne le livre amazighe ? Quels genres d'ouvrages publiez-vous ? Et qu'en est-il des rééditions ?

Il n'existe pas de politique d'édition et de diffusion du livre amazigh, à quelque niveau que ce soit, national ou régional. Chaque maison d'édition privée travaille, à ma connaissance, en toute autonomie. Il y a des contacts, des échanges, des proximités, des co-éditions, etc., mais cela ne fait pas une politique. Une politique suppose en amont un certain nombre de lignes directrices partagées, une mutualisation des savoirs, des objectifs à atteindre, des expériences, des moyens, un programme commun de travail, etc.

Une mutualisation, partielle ou totale, des moyens est toujours envisageable (partager un même espace, avoir le même imprimeur, le même infographe, etc.) ; cela a déjà été envisagé et même tenté par le passé par des éditeurs. Je ne pense pas, cependant, qu'il faille aller plus loin, sauf si bien sûr c'est vraiment la volonté de chacun des partenaires. Il ne faut pas céder à la tentation, à la demande de fusion, d'unicité. Chaque maison d'édition a sa propre histoire, son identité, sa ligne éditoriale formelle ou implicite, ses choix, etc. Cette diversité est une richesse qu'il faut préserver au lieu de chercher à la réduire.

J'aimerais reprendre ici une proposition que j'ai déjà faite il y a plusieurs années dans un entretien, celle de la création d'un Pôle éditorial international à l'échelle de toute l'Afrique du Nord. Ce Pôle serait consacré au domaine amazigh dans toute sa généralité, tous domaines confondus, toutes langues d'expression confondues. Il mutualiserait les volontés, les efforts et les compétences de plusieurs maisons d'édition (Algérie, Maroc, Tunisie et Libye notamment), avec, aussi, une présence à l'international (Europe, Canada) pour pouvoir répondre aux besoins de nos diasporas.

Les maisons d'édition qui en feraient partie devraient avoir en commun un certain nombre de lignes directrices fortes, essentielles. Il faudrait se mettre d'accord sur une véritable charte, avant de se mettre à travailler ensemble. Un tel Pôle sera en mesure de répondre à une demande qui, elle, est internationale. Avec les moyens techniques qui existent maintenant, si un titre est retenu pour publication, il pourrait

sortir simultanément dans plusieurs pays amazighophones et à l'international. A l'intérieur de ce Pôle, les maisons d'édition garderaient chacune une large autonomie.

Cela suppose, bien sûr, des moyens matériels relativement importants, mais il me semble possible de commencer par une formule de base, minimale, de la tester, de la consolider et de l'élargir progressivement.

Au sein de notre maison d'édition, lorsqu'il s'agit de littérature, un seul critère est décisif pour qu'un ouvrage soit retenu : c'est la qualité de la langue, la beauté du texte, l'esthétique. Pour nous, la langue d'écriture doit être adossée à une très grande maîtrise de la langue traditionnelle, c'est-à-dire la langue vivante, vocabulaire, expressions, locutions, etc. Cela implique en particulier que nous ne prenons pas les écrits qui regorgent de néologismes, sauf s'il s'agit de livres techniques ou scientifiques pour lesquels la terminologie est nécessaire. Nous nous méfions également des calques à partir de l'arabe et du français, parce que les calques portent atteinte aux structures profondes de la langue, à la syntaxe, etc. L'abus de néologismes et le calque produisent d'ailleurs un résultat bizarre, une sorte de « langue maternelle étrangère » ou en tout cas étrange, comme je le dis souvent en plaisantant à peine. Lorsqu'un médecin vous prescrit un médicament, il vous indique aussi la posologie. S'il vous demande de prendre 1 comprimé le matin, 1 comprimé à midi et 1 comprimé le soir, et que vous avalez la boîte d'un seul coup, vous risquez d'en patir au lieu de guérir. Abus de néologismes, chasse aux emprunts « arabes » ou supposés arabes, calques syntaxiques à partir de l'arabe ou du français risquent de décourager bien des lecteurs, de provoquer des phénomènes de désaffection et de rejet, de marquer négativement une écriture amazighe encore fragile, une écriture qui n'a pas eu le temps de grandir pour pouvoir supporter toutes les pressions et les contorsions auxquelles elle est soumise.

Un autre aspect de notre ligne éditoriale est la diversité linguistique à l'intérieur du domaine amazigh. La maison d'édition étant basée à Tizi-Ouzou, le kabyle est naturellement très présent dans nos publications, mais nous avons déjà édité dans des variétés linguistiques marocaines, libyenne, etc. Même à l'intérieur du domaine amazigh algérien, nous avons publié récemment un livre de Hassane Benamara sur l'amazigh de Boussemghoun. Un bel exemple d'ailleurs : un livre sur une variété amazighe de l'ouest algérien, écrit par un berbérisant marocain. Le même auteur nous avait proposé auparavant des *Contes de Figuig* que nous avons également édités. Plus récemment, nous avons réédité en Algérie le *Dictionnaire du monde marin de la région du Souss* de Réquia Douchaina-Ouammou, ainsi que des nouvelles littéraires d'Asafar Lihi. S'agissant de l'amazigh libyen, nous avons réédité le glossaire de Jacques Lanfry sous le titre *Dictionnaire de berbère libyen (Ghadamès)*.

Enfin, s'agissant des rééditions, nous avons projeté de rééditer toutes les publications du FDB, avec actualisation de l'orthographe. Motivation : la qualité des matériaux que le Fichier a publiés pendant une trentaine d'années (1946-1976), la

qualité de la langue notamment. Ainsi, nous avons réédité *Le Roman de Chacal* de Brahim Zellal (réédité auparavant par Tassadit Yacine), la méthode de langue kabyle *Tizi Wwuccen* (Allain et Brousse), le Dictionnaire de Jacques Lanfry cité plus haut, deux publications d'Henri Genevois sur l'habitation kabyle et le travail de la laine. Ce projet de réédition du FDB a été contrarié par la publication sur internet d'une grande partie des fascicules.

Dans la réédition toujours, nous avons un livre du linguiste berbérisant Lionel Galand, un roman de Benaouf, un roman de Kaïssa Khalifi, *L'Afrique du Nord au féminin* de Gabriel Camps, *La mort* de Salah Baye et *Yahia, pas de chance* de Nabile Farès, le *Bulletin d'Etudes Berbères* (1972-1977), un numéro de la revue *Tifin* consacré à Mohia, le *Lexique de la linguistique* d'Abdelaziz Berkäi.

Aujourd'hui, il est un nombre non négligeable de jeunes qui écrivent en langue amazighe, ce que l'on nomme la néo-littérature. Quelle est leur position dans la politique d'édition et de promotion de votre maison d'édition ?

Vous avez tout à fait raison de parler du nombre non négligeable de jeunes qui écrivent en langue amazighe. Je pense que les maisons d'édition existantes n'arrivent plus à faire face, à cause, bien sûr, de la modicité des moyens dont elles disposent. D'année en année, il se crée d'ailleurs de nouvelles maisons d'édition. Il faut bien évidemment saluer cette arrivée de jeunes auteurs, pour toutes les raisons du monde. Avec eux, Tamaziɣt se renouvelle et s'installe dans la durée. Qu'il s'agisse de la production écrite, de l'intérêt pour la langue en général, ou du mouvement revendicatif, la présence et l'implication des jeunes constituent une véritable source de jouvence, un jaillissement de vie et d'innovations de toutes sortes.

Il y a un renouvellement profond des genres : le roman, la nouvelle et le théâtre s'ajoutent à la poésie qui appartenait déjà à la littérature orale. Des livres pour enfants remplacent d'une certaine façon le conte qui n'existe plus ou presque plus dans sa configuration traditionnelle. Des études, des essais, des dictionnaires, des terminologies en langue amazighe sont publiés. Des auteurs explorent les sciences exactes (mathématiques, sciences physiques, informatique...), les sciences naturelles, telle ou telle partie de la médecine, etc. La production audio-visuelle s'installe petit à petit, malgré la modicité des moyens. Des incursions prometteuses sont faites dans les systèmes informatiques et l'internet... avec absence totale de moyens...

Pour en revenir aux œuvres écrites par des « jeunes », nous avons édité des poèmes de Katia Touat (*Ijeylalen n tudert*), de Mexluf n At Qasi U Seid (*Taḥbult n tatut*) et de Mourad Bakir (*Timiqwa*), un roman de Kaysa Khalifi (*Iḥulfan*), des nouvelles de Murad Irnaten (*Di lğerra-k ay awal...*), de Noufel Bouzeboudja (*D tayri kan*), de

Tilyuna Su (*Souad Chibout*) (*Asikel*) et d'Asafar Lihi (*Tudmawin n yiwen yid*), des chroniques de Tahar Ould Amar (*Tafunast i ittezzgen pétrole*).

Parmi les « jeunes » un peu moins jeunes, nous aimerions évoquer deux livres d'Ameziane Kezzar (traduction-adaptation d'œuvres françaises et traduction-adaptation de l'œuvre de Georges Brassens), les poèmes d'Ali Akkache, une étude de Ramdane Lasheb sur la poésie féminine pendant la guerre de libération (1954-1962), une traduction par Muhend Belmadi d'une pièce de théâtre de Mohammed Dib, un roman de Belkacem Meghouchene sur l'insurrection de 1871, un mémoire de critique cinématographique de Larbi Oudjedi, deux livres de Bahia Amellal, un manuel de langue d'Amirouhe Chelli, une traduction collective d'une pièce de théâtre de Molière (*Tixurdas n Saïd Wehsen*).

Enfin, l'œuvre bilingue de la poétesse Hadjira Oubachir, un livre-témoignage de Nadia Mohia consacré à sa propre famille, un livre du sociologue Brahim Salhi sur la citoyenneté et l'identité en Algérie, un livre de Camille Lacoste-Dujardin sur la Kabylie, trois romans et un essai de Aumer U Lamara, un roman de Djamel Benaouf, deux livres de Rachid Ali Yahia, un dictionnaire d'hydronymie de Cheriguen, un dictionnaire toponymique et historique de Haddadou, un travail universitaire d'Ahsène Taleb sur les locutions verbales kabyles, un livre de Khadidja Djama sur l'histoire de sa propre famille algéro-marocaine et l'histoire de la radio kabyle d'Alger, un livre en kabyle de sciences physiques de niveau supérieur de Mohand Mokhtari, une traduction, par Hocine Haroun, d'une pièce de théâtre de Sartre, un livre de Hend Sadi sur *La colline oubliée* de Mammeri, des contes modernes écrits par Akli Kebaïli, un dictionnaire de proverbes de Remdan At Menşur (*Amawal n yinzan*), un roman (*La Sainte*) de Mohammed Attaf, un livre collectif sur les bijoux, des chroniques journalistiques d'El-Houari Dilmi.

Continuité et renouvellement, la langue elle-même change bien évidemment, comme toutes les langues, à pas feutrés, imperceptiblement si l'on ne prête pas attention.

Quelle évaluation feriez-vous du bilan de l'édition du livre amazighe en général et quelle est la valeur ajoutée des Editions Achab ?

Si l'on tient compte de la situation objective de la langue tamazight, de sa position basse dans la hiérarchie des langues en présence, des risques sérieux d'extinction, si l'on tient compte des difficultés du terrain, dont la relative faiblesse du lectorat, les problèmes de distribution, le fait que l'Etat garde toujours le monopole de la distribution du livre dans des créneaux importants comme les bibliothèques municipales, les bibliothèques scolaires, etc., je pense que le bilan est plutôt positif : l'édition amazighe existe socialement, malgré les confinements géographiques, elle s'est faite une place dans la société et les activités qui tournent autour du livre. Il ne s'agit pas, bien sûr, de verser dans l'auto-satisfaction, l'auto-glorification, dans

l'auto-dithyrambe, mais un lectorat est en train de naître sous nos yeux, de naître ou de renaître si l'on intègre le fait que l'édition amazighe existe depuis le 19^{ème} siècle. Le bassin de lecteurs possède de nos jours une assise objective (universités, étudiants, enseignants, élèves) qui vient s'ajouter en le consolidant fortement au bassin traditionnel constitué par les seuls passionnés. Petit à petit également, se constitue une critique littéraire de plus en plus sérieuse, de plus en plus en plus objective parce qu'adossée au savoir académique dispensé à l'université. Les médias s'ouvrent de plus en plus au livre amazigh, les cafés littéraires et autres conférences, les salons du livre, les librairies : le livre amazigh a indéniablement conquis une place qu'il s'agira bien sûr de confirmer, de prolonger sur la longue durée, de consolider et d'élargir. Tous les genres sont maintenant représentés à l'écrit : poésie, romans, nouvelles, théâtre, études, essais, livres pour enfants...

Les difficultés aussi sont toujours là, des difficultés de toutes sortes, des pesanteurs, des forces d'inertie et des résistances au sein même des communautés berbérophones, qui font que l'édition en langue amazighe est un véritable défi, un combat au corps à corps, quotidien.

La valeur ajoutée ? C'est aux lecteurs et au public de façon générale d'en juger. Je reste personnellement très attaché à la ligne que je me suis fixée : la qualité de la langue avant tout, la diversité linguistique à l'intérieur du domaine amazigh afin de permettre aux lecteurs de voir des publications écrites dans d'autres variétés dialectales, de s'y intéresser, pourquoi pas de les découvrir en les lisant, de prendre conscience des proximités et des écarts, de ressentir ne serait-ce que vaguement l'air de famille qui se dégage des mots, des racines, des expressions, malgré les mots inconnus ou méconnaissables, des syntaxes étranges, malgré tous les obstacles sur lesquels continue de trébucher notre patrimoine linguistique commun.

C'est à la découverte de ce patrimoine qu'il faut convier nos lecteurs, un patrimoine orphelin qui ne demande qu'à se relever et qui n'a personne d'autre que nous pour le prendre par la main et le mener à bon port.

Mai 2019

Annexe

Publications des *Editions Achab*

(2009-2019)

Berkai Abdelaziz, *Lexique de la linguistique français-anglais-tamazight. Précédé d'un essai de typologie des procédés néologiques.*

Farès Nabile, *Yahia, Pas de Chance, un jeune homme de Kabylie* (roman).

Amellal Bahia, *La Ruche de Kabylie (1940-1975)*. Préface de Karima Dirèche.

Kebaili Akli, *Mraw n tmucuha i yiǧes*. Tazwart n Kamal Naït-Zerrad.

Mohia Nadia, *La fête des Kabytchous*. Préface de Mahmoud Sami-Ali.

Oudjedi Larbi, *Rupture et changement dans La colline oubliée*. Préface de Youcef Zirem.

Zellal Brahim, *Le roman de Chacal*. Textes présentés par Tassadit Yacine.

Salhi Mohammed Brahim, *Algérie : citoyenneté et identité*. Préface d'Ahmed Mahiou.

Donsimoni Myriam, Kemmar Mohamed, Perret-Karnot Cécile, *Les bijoutiers d'Ath-Yenni. Construire une attractivité territoriale sur les savoir-faire artisanaux ancestraux*. Préface d'Ali Asmani.

Ali Yahia Rachid, *Réflexion sur la langue arabe classique*.

Kezzar Ameziane, *Ayyul n Ġanġis*. Adaptations kabyles d'œuvres de Jacques Prévert, Franck Pavloff et Raymond Queneau.

Attaf Mohammed, *La Sainte*. Roman.

Farès Nabile, *Il était une fois, l'Algérie*. Conte roman fantastique.

Oubachir Hadjira, *Tirga n tmes. Rêves de feu*. Préface de Rachid Mokhtari.

Amellal Bahia, *Dans le giron d'une montagne*. Chronique historique.

Remđan At Menşur, *Amawal n yinzan. Dictionnaire de proverbes kabyles*. Edition bilingue kabyle-français.

Ali Yahia Rachid, *Sur la question nationale en Algérie*.

Tifin (Revue de littératures berbères), *Mohia : Esquisses d'un portrait*.

U Lamara Aumer, *Akkin i wedrar* (ungal).

Lanfry Jacques, *Dictionnaire de berbère libyen (Ghadamès)*. Préface de Lionel Galand.

Muħend-u-Yeħya, Djamal Abbache, Boubekeur Almi, Saïd Hammache, Idir Naït-Abdellah, Tahar Slimani, Mokrane Taguemout, *Tixurdas n Saeid Weħsen*. D'après *Les fourberies de Scapin*, de Molière. Présenté par Nadia Mohia.

Dilmi El-Houari, *Des mots en rondelles. Chroniques*. Préface de Hakim Laâlam.

Cheriguen Foudil, *Dictionnaire d'hydronymie générale de l'Afrique du Nord (Algérie, Maroc, Tunisie)*.

Chelli Amirouche, *Manuel didactico-pédagogique d'initiation à la langue berbère de Kabylie*.

Benamara Hassane, *Contes de Figuig. Tinfas n Ifeyyey. Timucuha n Ifeyyey*. Illustrations : Pali (Abdeljebbar Abbass).

Haddadou Mohand-Akli, *Dictionnaire toponymique et historique de l'Algérie*.

Genevois Henri, *L'habitation kabyle*. Collection Fichier de Documentation Berbère.

Genevois Henri, *Sut taduħ. La laine et le rituel des tisseuses*. Collection Fichier de Documentation Berbère.

Galand Lionel, *Regards sur le berbère*.

Achab Ramdane, *L'aménagement du lexique berbère de 1945 à nos jours*. Préface de Salem Chaker.

Sadi Hend, *Mouloud Mammeri ou la colline emblématique*. Préface de Nabile Farès.

Kezzar Ameziane, *Brassens. Tuħac d isefra*.

Allain Madeleine et Brousse Lucienne, *Tizi Wwuccen. Méthode multimédia de langue tamazight (kabyle). Aselmed amezwaru n tmaziħt (taħbaylit)*.

Lacoste-Dujardin Camille, *La Kabylie du Djurdjura : du bastion montagnard à la diaspora*.

Lasheb Ramdane, *Lgirra n 1954-1962 deg tmedyazt n tilawin*.

Farès Nabile, *Ilemħi n tmurt Iħbayliyen. Yahia, Pas de Chance, un jeune homme de Kabylie*, yerra-t-id Ramdane Achab ħer teħbaylit.

U Lamara Aumer, *Timlilit di 1962* (ungal).

Irnatén Murad, *Di lħerra-k ay awal...* Tazwart n Kamal Bouamara.

Akkache Ali, *Tafat* (isefra).

Haroun Hocine, *Udem s udem. Tayuri tilellit n Morts sans sépulture* n Jean-Paul Sartre (adaptation libre de *Morts sans sépulture* de Jean-Paul Sartre).

Ould Amar Tahar, *Tafunast i itteħħgen pétrole*. Tazwart n Saïd Chemakh.

Groupe d'Etudes Berbères, Université Paris VIII-Vincennes. *Bulletin d'Etudes Berbères. Numéros 1 à 12. 1973 à 1977*. Préface de Lionel Galand.

Taleb Ahsène, *Ayt Abdelmoumen. Repères historiques*. Préface d'Arab Sekhi.

Tilyuna Su (Chibout Souad), *Asikel* (tullist).

Bouzeboudja Noufel, *D tayri kan* (tullisin).

U Lamara Aumer, *Taârabt-tinneslemt n usekkak (tamsirt)*.

Dib Mohammed, *Afus tiyratin i mm tcelliqin (amezgun)*. *Mille hourras pour une gueuse (théâtre)*, yerra-tt-id Muḥend Belmadi ɣer teqbaylit.

Benaouf Djamal, *Timlilit n tyermiwin* (ungal). Tazwart n Kamal Naït-Zerrad.

Douchaïna-Ouammou Réquia, *Dictionnaire du monde marin de la région du Souss*.

Farès Nabile, *La mort de Salah Baye, ou la vie obscure d'un Maghrébin*. Récit. Présenté par Ali Chibani.

Taleb Ahsène, *Les locutions verbales kabyles. Etude linguistique et corpus*.

Touat Katia, *Ijeylalen n tudert*. Tamedyazt. Tazwart n Nacira Abrous.

Meghzouchene Belkacem, *Tazemmurt tcudd s akal-is. Kayan yeqqden tanekkra n 1871*. Ungal.

Benamara Hassane, *Aḍu n Busemyun. Isefra, tinufas d umawal n iḡen n uɣrem g wadday n Žayer. Souffle de Boussemgoun. Poèmes, contes et lexique d'un ksar du sud algérien*.

Bakir Mourad, *Timiqwa* (tamedyazt).

Achab Ramdane, *Recueil de textes. Ammud n yeḡrisen (1981-2018)*. *Éditoriaux de la revue Tafsut, communications, entretiens, articles, extraits choisis, document inédit*.

Lih Asafar, *Tudmawin n yiwen yid* (tullisin). Tga-as tazwart : Nasira Abrous.

Camps Gabriel, *L'Afrique du Nord au féminin. Héroïnes du Maghreb et du Sahara*.

Mexluf n At Qasi U Seid, *Tahbult n tatut* (tamedyazt).

Djama Khadidja, *Rescapée du conflit algéro-marocain*.

Mokhtari Mohand, *Tafizikt s teqbaylit. (talikṭrunikt akked uslugen)*. Tazwart n Rachid Bennacer.

Xalifi Kaysa, *Iḥulfan. Ipulfan* (ungal). Tazwart n Kamal Buemara.

U Lamara Aumer, *Agadir n Roma (les remparts de Rome)*. (ungal).

Moreau Jean-Bernard et Dahmani Mohamed, *Les symboles de fertilité des poteries berbères d'Algérie*.

Varia

Schwa as a Non-moraic Vowel in Amazigh: An Optimality-theoretic Account *

Karim Bensoukas
LLAC Laboratory/2LACS Research Center
Mohammed V University in Rabat- FLHS

It has commonly been pointed out that Tamazight and Tarifiyt avoid the appearance of schwa in open syllables. We take this restriction as a starting point and propose a constraint that bans the association of schwa with a mora. This constraint is so pervasive in the grammar of the Amazigh dialects concerned that other apparently unrelated phonological and morpho-phonological phenomena ensue from it. First, schwa never participates in a vowel epenthesis augmentation phenomenon. Second, it does not contribute to the weight of closed syllables for stress reasons. Finally, it does not participate in compensatory lengthening to fill a vacant mora.

Keywords: mora, schwa, non-moraic vowel, syllable weight, Amazigh

Il a été communément souligné que tamazight et tarifiyt évitent l'apparition du chva en syllabe ouverte. Nous prenons ceci comme point de départ et proposons une contrainte qui interdit l'association du chva à une more. Cette contrainte est tellement omniprésente dans la grammaire des parlers amazighes concernés que d'autres phénomènes phonologiques et morpho-phonologiques apparemment non-reliés en découlent. Chva ne participe jamais à un phénomène d'augmentation par épenthèse vocalique, il ne contribue pas au poids des syllabes fermées pour des raisons d'accentuation, et ne remplit pas non plus une more vacante en cas d'allongement compensatoire.

Mots-clés: More, schwa, voyelle non moraïque, poids des syllabes, amazighe

* This paper is an Optimality-Theoretic formalization of the basic idea in “A Note on the absence of schwa from open syllables in Amazighe”, a paper I presented at the study day *La Langue Amazighe: Approche Linguistique*, FLHS, Ben M'Sik, Casablanca, 18 March 2004, a complete and updated version of which is published as Bensoukas (2017a). For their comments on a presentation based on this paper, I would like to thank the participants and audience at the conference *Mother Tongues and Linguistics (in honor of Prof. Jilali Saib)*, FLHS, Rabat, 21-22 February 2013. The analyses contained herein have been presented in various places, some in collaboration with N. Amrous and A. Boudlal. At various points, I benefited from discussions with and comments from A. Adnor, N. Amrous, A. Boudlal, M. Chtatou, R. Faizi, N. Fehri, E.M. Iazzi, and M. Marouane. I also benefited from the comments of *Asinag* reviewers. The usual disclaimer applies.

1. Introduction

As opposed to the full vowels [i, u, a], schwa never occurs in open syllables in Amazigh, definitely a particularity of schwa and apparently a commonality of Tamazight and Tarifiyt dialects of Amazigh (Saib, 1976a-b; Guerssel, 1976; Chtatou, 1982; Bensoukas, 2017a among others). To this effect, Saib (1976b) formalizes a constraint $*\text{ə}]_{\sigma}$, spelt out as $*\text{C}\text{ə}$, $*\text{əCV}$, $*\text{VC}\text{ə}$, $*\text{əC}\text{ə}$, $*\text{əG}\text{ə}$ (where G stands for a geminate consonant).¹

After further scrutiny, it turns out that schwa is exceptional in further respects: (i) Schwa syllables are treated by the stress system as light, (ii) schwa never participates in augmentation of morphological stems, and (iii) a special compensatory phenomenon never resorts to schwa. Since syllable weight is what these phenomena share, it seems that schwa eschews all contexts where vowel weight is at stake. As a unifying account for the behavior of schwa, the proposal I will advance is that epenthetic schwa is a non-moraic vowel (Bensoukas, 2006/2007, 2017a; Bensoukas and Boudlal, 2012a-b; Shih, 2018).

Using parallel Optimality Theory (OT) (Prince and Smolensky, 1993/2004; McCarthy and Prince, 1993, 1995, 1999), I formalize the proposal in terms of constraint interaction (§2). A markedness constraint against the association of schwa with a mora is high-ranking in the grammar of Amazigh, thus ruling out any configuration containing a moraic schwa. Such a constraint is not relevant to full vowels, the markedness constraints on their being associated to moras being low-ranking. Evidence for my proposal constitutes the bulk of §3 and §4. In §3, syllabification and stress assignment reveal that (i) schwa is an epenthetic vowel which shuns open syllables, and quite interestingly that (ii) schwa syllables, although closed, are treated by the stress system as light. In §4, two weight sensitive phenomena are discussed which never resort to schwa: prosodic augmentation of morphological stems through vowel epenthesis (in most dialects) and the diphthongization ensuing from a compensatory lengthening phenomenon (CL) in Tarifiyt. In §5, I make suggestions for future research.

2. The proposal

2.1. Theoretical background

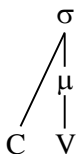
I rely on the standard assumptions of generative prosodic (moraic) phonology. Syllable weight is based on the number of moras dominated by the syllable node

¹ Tashlhit data is not considered in this paper. Tashlhit has been argued to have a different syllable structure, with consonants playing the role of the nuclear element of consonant-only syllables, thus overriding the need for schwa epenthesis (Dell and Elmedlaoui, 1985, 2002; Boukous, 1987, 2009; Prince and Smolensky, 1993/2004; Ridouane, 2008, 2016; Hdouch, 2012, among others). For syllable weight in Tashlhit, see Jebbour (1996, 1999) as well as Dell and Elmedlaoui (2017).

(Hyman, 1985; McCarthy and Prince, 1986, 1993; Hayes, 1989; Zec, 1988; Gordon, 2004, 2006, among others): A light syllable contains a single mora (1a), while a heavy syllable contains two (1b-c) (Hyman, 1985; McCarthy and Prince, 1986, 1993; Hayes, 1989):

(1) Light (L) vs. heavy (H) syllables:

a. $L = [\sigma\mu]$:



b. $H = [\sigma\mu\mu]$:



c. $H = [\sigma\mu\mu]$:



A further distinction is drawn between distinctive and coerced weight (Morén, 1999, 2003). Long vowels and diphthongs have distinctive vowel weight underlyingly and are associated with two moras (Rosenthal, 1994; Selkirk, 1990; Katada, 1990), making their syllables heavy. In contrast, coerced weight results from phonological activity, as in the case of (i) augmenting a word to satisfy minimality requirements, (ii) CL, or (iii) assigning a mora to a coda through Weight-By-Position (WBP) (Hayes, 1989).

I also assume the basic tenets of parallel OT (Prince and Smolensky, 1993/2004; McCarthy and Prince, 1993, 1995, 1999), in which the mapping of input onto output is governed by the interaction of potentially violable, universal constraints on output well-formedness. These constraints are basically of two kinds: Markedness constraints and faithfulness constraints. McCarthy (2007: 264) describes OT as having two components. The ‘operational component’- the Generator function (GEN) of OT- is claimed to be part of Universal Grammar, to have access to the primitives of phonological representation and to be endowed with Freedom of Analysis. It can thus provide for a given input an infinite set of candidate analyses ($\{Cand_1, Cand_2, \dots, Cand_n\}$). The ‘constraint component’ of OT, called Evaluation (EVAL), assesses the well-formedness of these candidates against a hierarchy of constraints in a parallel and inclusive fashion. Only one candidate is optimal, the one best satisfying EVAL by incurring minimal violations of the constraints.

Generally, the demands of constraints may result in a ‘conflict’ which is resolved by ranking the constraints on a language particular basis. Accordingly, a particular grammar may be viewed as a ranked hierarchy of universal constraints. Ranking constraints with each other is based on constraint arguments as in the following two-by-two tableau :

(2)

Input	Constraint A	Constraint B
a. Candidate 1	*!	
☞ b. Candidate 2		*

Two candidates are evaluated. (2a) violates the dominant constraint, the one to the left of the top row. (2b) violates the lower ranked constraint. Each candidate incurs one violation mark indicated by ‘*’ in the corresponding cell. However, violating the higher ranked constraint is fatal (indicated by ‘*!’). The symbol ‘☞’ indicates the optimal candidate.

With this background in mind, I will show that, instead of treating the constraint $*\text{ə}]_{\sigma}$ as a primitive, its effect is obtained through the interaction of constraints on moraic well-formedness, with the association of schwa to a mora being ruled ill-formed.

2.2. Schwa is not mora-bearing

The proposal consists in treating schwa as a non-moraic vowel. This idea is formalized using the basic tenets of OT (Bensoukas, 2006/7; Bensoukas and Boudlal, 2012a-b; see also the recent work of Shih, 2018).²

Crucial at this point is the fact that vowels are underlyingly moraic (Hyman, 1985; Zec, 1988 for example.) Amazigh open syllables with a nuclear schwa would have the representation provided in (3b), which is ill-formed, as opposed to that of open, well-formed syllables with a full vowel (3a). Syllables with a schwa nucleus must have the structure provided in (6c) below.

- (3) a. $[\text{Ca}^{\mu}]_{\sigma}$, $[\text{Ci}^{\mu}]_{\sigma}$, $[\text{Cu}^{\mu}]_{\sigma}$ b. $*[\text{C}\text{ə}^{\mu}]_{\sigma}$

In my analysis, vowels remain faithful to their underlying moraicity, but I will argue that, in all events, schwa does not have an associated mora. The basic interaction in this context is one between the markedness constraint $*\mu/V$ (a family of constraints) and *MaxLink-Mora* [*SEG*] (after Morén, 1999, 2003):

- (4) Mora structure in Amazigh:

$*\mu/V$: Do not associate a mora with a vowel.

MaxLink-Mora [*SEG*]: A particular segment affiliated with a mora underlyingly should remain affiliated with a mora on the surface.

Since only schwa seems not to be allowed in open syllables, I suggest splitting the constraint $*\mu/V$ into more specific markedness constraints as in (5a). The constraint most relevant in the present analysis is $*\mu/\text{ə}$, formulated in (5b). The fact that all vowels except schwa can appear in open syllables calls for ranking them with respect to faithfulness as in (5c):

² The idea that schwa is not mora-bearing is also suggested in Al Ghadi (1994) for Moroccan Arabic. For a comparative approach to the facts of schwa in Moroccan Arabic and Amazigh, see Bensoukas and Boudlal (2012a-b) and Bensoukas (2019).

- (5) a. *Specific instantiations of * μ/V : * $\mu/\text{ə}$, * μ/a , * μ/u , and * μ/i*
 b. ** $\mu/\text{ə}$: Do not associate a mora with the vowel schwa*
 c. *Ranking: * $\mu/\text{ə}$ » MaxLink-Mora [SEG] » * μ/a , * μ/u , * μ/i*

This ranking will ensure that schwas never get moraic, a markedness effect. The full vowels may get associated with moras, given that the relevant markedness constraints are dominated.

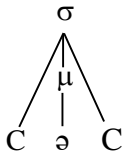
The next subsections, devoted to fine-tuning the proposal, will deal with the internal structure of schwa syllables and the issue of variable syllable weight inherent in the proposal.

2.3. The internal structure of schwa syllables

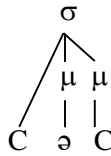
Given my moraic interpretation of * $\text{ə}]_{\sigma}$, three possible scenarios can be imagined regarding the internal structure of schwa-syllables:

(6) Internal structure of schwa-syllables:

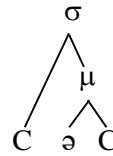
a. $C\text{ə}^{\mu}C$:



b. $C\text{ə}^{\mu}C^{\mu}$:



c. $C[\text{ə}C]^{\mu}$:



In (6a), the coda consonant of schwa syllables is appended to the syllable node. As far as our constraint is concerned, this representation is as ill-formed as the one in (6b). As shown further below, (6b) is infelicitous in another respect: Schwa is exclusively associated with a mora, as is the coda consonant. Such a configuration does not match the data to be considered, namely stress assignment, morphological augmentation and CL. We are left with only structure (6c) to consider.

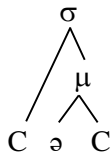
My analyses below will in fact be consistent with a representation such as (6c). On the one hand, although they are closed, schwa syllables are treated as light by the stress system of Goulmima Tamazight (GT). On the other hand, morphological augmentation and CL, both of which involve syllable weight encoded in mora-count, do not resort to schwa. In these very cases, that role is assigned to the full vowel [a], or one of its variants in the case of augmentation. It is crucial that the constraint * $\mu/\text{ə}$ is violated only when a mora is associated exclusively with schwa, as in (3b) or in (6a-b), for that matter. Contrariwise, when the mora associates with both schwa and a following consonant, the constraint * $\mu/\text{ə}$ is not violated. This understanding of the constraint * $\mu/\text{ə}$ is a determining factor in considering $[C\text{ə}C]_{\sigma}$ to be a light, mono-moraic syllable.

On this understanding, light (closed) schwa syllables contrast with heavy closed syllables headed by a full vowel. This results in a situation of variable closed syllable weight, the concern of the next section.

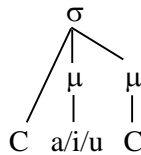
2.4. Schwa syllables and variable syllable weight

Stress assignment in GT treats syllables with a nuclear schwa as light, as opposed to the heavy syllables with the nuclear full vowels [a, i, u] (see §3.2 below). This results in variable closed syllable weight (Rosenthal and Hulst, 1999 and references therein), as in the two representations in (7):

(7) a. *Schwa syllable:*



b. *Full vowel syllable:*



I will now try to sketch an analysis of the moraic constituency of Amazigh syllables, extending and refining that in Bensoukas (2006/7) (see Bensoukas and Boudlal, 2012a-b). I start with the simplest type possible, i.e. open and closed syllables whose nuclei are underlying full vowels. Bear in mind my assumptions that vowels are underlyingly associated with a mora and that weight can be distinctive or coerced. In the case at hand, distinctive weight is contributed by the underlying moras associated with vowels, while coerced weight is the result of WBP, the requirement that codas be moraic.

In the constraint-based analysis I propose, vowels remain faithful to their underlying moraicity and the moraicity of coda consonants leads to a violation of the markedness constraint against consonantal moras. (8) gives the relevant constraints along with their ranking. Ranking (8b) is justified, for one thing, by the fact that an underlying vowel mora is preserved, breaching the markedness constraint against vowel moraicity. For another, coda consonants are associated with a mora, violating the faithfulness constraint and the markedness constraint against consonants being moraic.

(8) Mora structure in Amazigh:

a. *Weight constraints:*

* μ/V : Do not associate a mora with a vowel (after Morén, 2003)

* μ/C : Do not associate a mora with a consonant (after Morén, 2003)

WeightByPosition (WBP): Coda consonants must surface as moraic (after Hayes, 1989)

MaxLink-Mora [V]: (stated in (4) above with SEG but repeated here with V for ease of exposition) A particular vowel segment affiliated with a mora underlyingly should remain affiliated with a mora on the surface.

DepLink-Mora [SEG]: A segment that does not have a mora underlyingly should not have a mora on the surface (after Morén, 2003)

b. *Ranking*:

MaxLink-Mora [V], WBP » * μ /V, DepLink-Mora [C], * μ /C

Tableau (9) for the word [açal] ‘soil’ shows that the candidate incorporating the underlying vowel mora and simultaneously assigning a mora to the coda consonant is the winner (the dotted line indicates constraints that are not ranked with respect to one another):

(9)

/a ^μ çá ^μ l/	MaxLink-Mora [V]	WBP	* μ /V	DepLink-Mora [C]	* μ /C
a. a . ç á l	*!*	*			
b. a ^μ . ç á ^μ l		*!	**		
☞ c. a ^μ . ç á ^μ l ^μ			**	*	*

In order that the bimoraicity of a closed syllable with a full vowel be ensured, we need to rank the constraint *APPEND, which bans syllabifying segments as syllable appendices (represented as C θ ^μC), over * μ /C, as in Rosenthal and Hulst (1999: 503) (after Sherer, 1994). Next, we need to account for what it is that prevents a closed syllable with a full vowel from having a branching mora and, therefore, sparing violation of * μ /C. For this purpose, I incorporate into the hierarchy IdentLink-Mora, which demands identity between input and output association to moras.³ IdentLink-Mora plays a different role from MaxLink-Mora, which requires that an underlying mora link be present in output forms. IdentLink-Mora is violated whenever an underlying association to a mora is altered, as in the case where one mora is doubly associated to two segments. A case in point is a vowel associated underlyingly with a mora and sharing its mora with a following consonant (represented below as C[VC] _{μ}). This is in favor of high-ranking IdentLink-Mora with respect to * μ /C, as in (10). APPEND and IdentLink-Mora are not ranked with respect to one another.

(10) a. *Constraints*:

*APPEND (APP): Do not syllabify segments as syllable appendices.

IdentLink-Mora: An underlying mora link and its output correspondent must be identical.

³ The constraint IdentLink-Mora is inspired from Morén (1999, 2003), in which the constraints DepLink-Mora and MaxLink-Mora are proposed.

b. *Ranking*: APPEND, IdentLink-Mora » * μ /C

(11) Weight of underlying full vowel syllables:

/...CV μ C.../	IdentLink-Mora	*APP	* μ /C
a. CV μ C μ			*
b. CV μ C		*!	
c. C[VC] μ	*!		

With respect to the ranking (10b), only candidate (11a), whose coda is associated with a mora, wins as it satisfies both IdentLink-Mora and *APPEND, while only minimally violating the dominated constraint * μ /C.

The next issue in relation to variable syllable weight in Amazigh is the source of the mora that surfaces in a closed schwa syllable. I will contemplate three scenarios. First, the vowel has its own mora in compliance with the precept of moraic theory that vowels are underlyingly associated with a mora. In my account, even candidates that come underlyingly with a moraic schwa, in compliance with Richness of the Base (Prince and Smolensky, 1993/2004), will be ruled out by the constraint * μ /ə dominating MaxLink-Mora[V]:

(12)

Input: a μ z ə μ n	* μ /ə	MaxLink-Mora[V]
a. a μ . z ə μ n	*!	
b. a μ . [z ə n] μ		*

As the description and analysis of stress facts below will show, a closed syllable with schwa is light. The only representation consistent with this behavior is to have schwa and the following consonant share a mora as in (12b). This sharing calls for the low ranking of the constraint against branching moras, namely NoSharedMora:

(13) *NoSharedMora*: A mora must not be doubly linked to segments. (Morén, 1999 and references therein)

A markedness constraint on the types of mora-to-segment association, NoSharedMora is violated by any doubly associated mora. The work this constraint does is different from the one IdentLink-Mora does, since IdentLink-Mora requires faithfulness to underlying mora associations, while NoSharedMora simply rules out a doubly associated mora. In the present case, epenthetic schwa and the following consonant share a mora. In this specific instance, faithfulness is not at stake; accordingly, IdentLink-Mora is not relevant. On the basis of the ranking IdentLink-Mora, *APP » * μ /C, to which NoSharedMora is added as a dominated constraint, let us compare the candidates in (14) for optimality:

(14) Weight of epenthetic schwa syllables: $*\mu/C \gg \text{NoSharedMora}$

/...CC.../	IdentLink-Mora	*APP	* μ/C	NoSharedMora
☞ a. C/əC/μ				*
b. Cə ^μ C ^μ			* !	
c. Cə ^μ C		* !		

According to this ranking, the optimal candidate is the one with mora-sharing since the candidate that has schwa and a coda to each of which a mora is associated incurs a fatal violation of $*\mu/C$.

The second possibility consists in treating schwa as morales and the mora of the closed syllable as being contributed by the coda through WBP. Recall my assumption that schwa's being associated with a mora together with the following consonant does not violate $*\mu/\text{ə}$, violation of which is only incurred by a one-to-one mapping of schwa to a mora:

(15) Weight of schwa syllables: $*\mu/C \gg \text{NoSharedMora}$

/...CC.../	IdentLink-Mora	*APP	* $\mu/\text{ə}$	* μ/C	NoSharedMora
☞ a. CəC ^μ				*	*
b. Cə ^μ C ^μ			* !	*	
c. Cə ^μ C		* !	* !		

One objection to this analysis is that it does not conform to the essence of WBP as postulated in Hayes (1989), whereby the presence of a first mora is a prerequisite for the assignment of a second mora. OT not being based on such serialism, one might regard WBP as a constraint on output forms. In this case, what matters more is whether the output has a moraic coda or not, without worrying about the process behind this association. I do still reject the second possibility on the basis of its not conforming to the essence of WBP, and also because the third possibility seems to me to be simpler.

The third possibility is to consider the presence of the mora as a requirement of prosodic licensing. Given the Strict Layer Hypothesis (Selkirk, 1984), Zec (1988) argues that the relationship between the root node and the higher syllabic node has to be mediated by the moraic node. In moraic theory, onsets are associated directly to the syllable node in the models proposed by Hayes (1989) and McCarthy and Prince (1993). The rime constituent should be dominated by a mora. In this case, schwa and the following consonant are both parsed by the mora, and that is the way they get associated with the syllable node. The point here is that if no mora is supplied to parse the unsyllabified consonants, the Parse-Seg constraint is violated. I have demonstrated above that this constraint is high-ranking in the hierarchy. Schwa is

needed because consonant clusters are not tolerated in the varieties of Amazigh resorting to schwa epenthesis (i.e. Tamazight and Tarifiyt).⁴

In the remainder of the paper, I will show that * $\mu/\text{ə}$ is so pervasive in the grammar of the language that weight-sensitive activity in various phonological and prosodic morphological areas (see for example Ryan, 2016) ensues from it, as I show in §3.2, §4.1, and §4.2.

3. Evidence for the proposal

3.1. Schwa epenthesis and open syllables

Two pieces of evidence show that schwa is epenthetic in Amazigh: (i) in words that are morphologically related, schwa is either absent or located in different places in the words in question (16); and (ii) with a few exceptions, schwa has a very predictable distribution (17). The data is from Faizi (2002: 100-11).

(16) Schwa in different morphologically related forms:

a.	<i>Verb</i>	<i>Action n.</i>	
	zəɖ	iziɖ	‘grind’
	nçər	tanəçra	‘get up’
b.	<i>Verb</i>	<i>Agentive n./Adj.</i>	
	çməɖ	anəçmuɖ	‘burn’
	lwiɣ	aməlway	‘be soft’
c.	<i>Sg. n.</i>	<i>Pl. n.</i>	
	iflu	ifəlwan	‘door’
	amda	imədwan	‘lake’
	ifiɣər	ifayriwən	‘snake’

(17) a. Schwa in consonant-only words:

/sɣ/	səɣ	‘to buy’
/bɖr/	bɖər	‘to mention’
/ssn/	ssən	‘to know’
/t-rzɱ/	tər.zəm	‘she opened’

⁴ Shih (2018) distinguishes three types of schwa syllables: (i) a minor syllable with non-moraic schwa [C[◦]], (ii) the mono-moraic schwa syllable [Cə], and (iii) the bi-moraic schwa syllable [Cə:]. Commenting on the phonetic properties of moraless schwa, the author states that it has minimal duration and largely varies in vowel quality as opposed to the other two types. In terms of representation, syllables with non-moraic schwa can have one of three configurations, in which schwa is directly dominated by the syllable node, in conformity with Itô and Mester’s (2003) “hierarchical locality restriction on markedness constraints”, according to which “if a markedness constraint mentions prosodic node *p*, it may mention nodes at *p-1* and *p-2*, but not nodes at other levels” (ibid.: 16). The configurations are: [◦C[◦]], [◦C[◦]C] [◦C[◦]C[◦]]. Shih’s representations differ largely from mine in two respects. First, schwa can be dominated directly by the syllable node, which is not possible under the Strict Layer Hypothesis assumed in this paper. Second, the consonant closing a schwa syllable can bear a mora.

b. Schwa in words with vowels and consonants:

i. Schwa appears between last two Cs

/azn/	a.zən	‘to send’
/udm/	u.dəm	‘a face’
/zijzl/	zij.zəl	‘to shorten’
/adfl/	ad.fəl	‘snow’
/uʃʃn/	uʃ.ʃən	‘a jackal’
/azuzzr/	a.zuz.zər	‘winnowing’

ii. Schwa between word-medial Cs

/azuçnni/	a.zu.çən.ni	‘thyme’
/ax ^w dmi/	a.x ^w d.mi	‘a knife’
/amrwas/	a.mər.was	‘debt’
/iyzdis/	i.ʏz.dis	‘rib’
/awssar/	a.wəs.sar	‘an old person’
/tamyra/	ta.məy.ra	‘marriage ceremony’

The analysis in this section and the next one is a summary of the analysis in Bensoukas and Boudlal (2012a-b). The constraints involved are provided in (18), and their interaction in evaluating the syllabification of a word without schwa is given in (19).

(18) Syllable structure constraints

Onset (Prince and Smolensky, 1993/2004): Syllables must have onsets.

No-Coda (Prince and Smolensky, 1993/2004): Coda consonants are prohibited.

Parse-Seg (Prince and Smolensky, 1993/2004): Segments must belong to syllables.

Align-L (McCarthy and Prince, 1993): The left edge of the stem must be aligned with the left edge of the prosodic word.

MAX (McCarthy and Prince, 1995): Segments in the input must have correspondents in the output.

DEP (McCarthy and Prince, 1995): Segments in the output must have correspondents in the input.

(19)

/iflu/	Align-L	MAX	DEP	ONS	No-Coda
☞ a. if.lu				*	*
b. ʔif.lu	*!		*		*
c. i.lu		*!		*	
d. lu	*!	*!*			

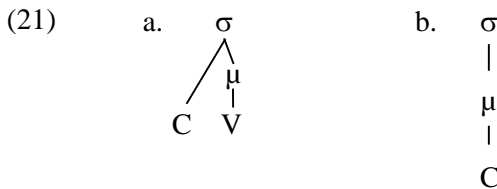
Because MAX is ranking higher than DEP, vowel epenthesis is favored over segment deletion. The constraint ONS is dominated by Align-L so that it does not ban word-initial onsetless syllables. Finally, the constraint No-Coda is not ranked with respect to ONS.

Now, I deal with syllables with schwa as a nucleus. Again, consonants are not deleted when unsyllabifiable; rather, schwa is epenthesized. Schwa epenthesis reveals that both Parse-Seg and MAX dominate the faithfulness constraint DEP, which militates against vowel epenthesis.⁵ In (20), the competing candidates for the word [azən] ‘to send’ are assessed:

(20)

/azn/	Parse-Seg	MAX	DEP	No-Coda
a. az		*!		
b. az.n	*!			*
c. a.zn	*!			
☞ d. a.zən			*	*

I assume that complex margins are not allowed, in compliance with *Complex. Following Boudlal (2001), I establish a distinction between (i) a major syllable (21a), whose nuclear element is a full vowel (schwa included), and (ii) a minor syllable (21b), consisting exclusively of a moraic consonant:



What interests us at the moment is the light minor syllable in (21b) which is dominated by a consonantal mora, and which leads to the violation of a constraint banning minor syllables (i.e. *Min-σ). To ensure that schwa is epenthesized before the final consonant in CCC roots, I posit an alignment constraint (Align-R-Maj-σ) requiring that the right edge of the stem be aligned with the right edge of a major syllable. The constraints needed to account for epenthesis in CCC roots as well as their respective ranking are given in (22) below:

(22) MAX, Parse-Seg, *Complex, Align-R-Maj-σ » DEP » *Min-σ » No-Coda.

I assume that the constraint Align-R-Maj-σ must dominate DEP to force schwa epenthesis between the last two consonants of triconsonantal words. Ranking DEP

⁵ Both the constraints MAX and PARSE-Seg are needed since they perform different functions. MAX ensures that all input segments appear in the output, while PARSE-Seg requires them to belong to syllables and, thus, triggers schwa epenthesis between consonants that would otherwise remain unsyllabified and, consequently, be adjoined to the foot or PrWd. In [az.n], for example, Parse-Seg is violated by the final consonant not belonging to a syllable.

above *Min- σ ensures that a form such as *C ə .C ə C is ruled out (a form that could also be ruled out, as in (25) because it contains schwa in an open syllable); a form such as C.C ə C, which attributes the minor syllable status to the initial consonant is ruled in, in spite of its violating the lower ranked constraint *Min- σ .

The result of this constraint interaction is shown in the GT word *bdər* ‘mention’. The winner is candidate (23b), with a minor syllable, while candidates (23c-d) lose, both breaching *Complex. To save space, I do not include in the tableaux the high-ranking constraints MAX and Parse-seg.

(23)

/bdr/	*Complex	Align-R-Maj- σ	DEP	*Min- σ	No-coda
a. bəd.r ^h		*!	*	*	*
☞ b. b ^h .dər			*	*	*
c. bdər	*!		*		*
d. bədr	*!		*		*

Not considered in this tableau is the candidate **bədər*. It could readily be ruled out because of the double violation of DEP it incurs. More importantly, it would not survive as it has schwa in an open syllable, an issue I take up immediately with a clearer case in (24).

Although schwa is inserted to ensure proper syllabification, it is never inserted if an open syllable is the result. The constraint hierarchy established thus far makes the wrong prediction as to the optimal output of a word like *taməyra* ‘marriage ceremony’:

(24)

/tamyra/	*Complex	Align-R-Maj- σ	DEP	*Min- σ	No-coda
a. tamɣ.ra	*!	*			*
☞ b. ta.məɣ.ra			*		*
☞ c. tam.ɣə.ra			*		*

As it stands, the hierarchy yields two optimal analyses which tie on all constraints including DEP. This calls for an additional constraint to untie the situation by ruling in a syllable like [məɣ] while ruling out one like [ɣə].

In explaining this incongruity, I build on the idea that schwa is not mora-bearing (as in (5b) above). There, I suggested splitting the constraint * μ /V into * μ /ə, * μ /a, * μ /u, and * μ /i, with * μ /ə being undominated since only schwa does not seem to be allowed in open syllables. With the constraint * μ /ə, the tie is resolved as in (25):

(25)

/tamyra/	* μ /ə	*Complex	DEP	*Min- σ	No-coda
☞ a. ta.məɣ.ra			*		*
b. tam.ɣə.ra	*!		*		*

To sum up, the fact that schwa eschews open syllable contexts is accounted for through a markedness constraint against the association of schwa to a mora: Schwa occurring in an open syllable is the equivalent of having a moraic schwa, a fatal violation of the high-ranking * μ/\emptyset . I now turn to another type of evidence for the proposal.

3.2. Stress assignment in Goulmima Tamazight

3.2.1 Goulmima Tamazight stress facts: An OT analysis

Syllable weight is clearly shown by word stress, a process sensitive to moraic structure. Amazigh heavy syllables generally attract primary stress (Adnor, 1995; Marouane, 1997; Faizi, 2002, 2009, 2011, 2017; Hdouch, 2004). The GT facts in (26) indicate that, when co-occurring with (a) light syllable(s), a heavy syllable is stressed regardless of its position:

(26) Heavy syllable attracts stress (Faizi 2002: 203-212):

a. Word initial heavy syllable:

áx.bu	‘hole’	áq.mu	‘mouth’
túk.ki	‘donation’	tíd.di	‘height/stature’
áy.ba.lu	‘spring’	tíz.wi.ri	‘beginning’

b. Word medial heavy syllable:

ti.wír.ja	‘dreams’	i.síj.nu	‘cloud’
-----------	----------	----------	---------

c. Word final heavy syllable:

u.ǰíf	‘swimming’	a.çál	‘soil’
a.zu.rár	‘big’	a.ǰi.ǰáw	‘chick’
ti.su.ri.fín	‘small steps’	ti.wu.ri.wín	‘occupations’

According to Faizi (2002), when the word contains two heavy syllables, the last heavy syllable is stressed (27a); whereas when the word consists of more than one light syllable, the first syllable is stressed (27b):

(27) Stress in Amazigh:

a. Two heavy syllables: Last heavy syllable is stressed

ar.ráw	‘children’	an.jáz	‘pain’
tij.da.tín	‘female dogs’	taw.ma.tín	‘sisters’
aǰ.mám.mu	‘kind of stick’	al.jám.mu	‘rein’
ti.maz.da.rín	‘low (fem. pl.)’	ti.mar.za.jín	‘bitter ones (fem. pl.)’
i.məd.duk.kál	‘friends’		

b. Light syllables: Initial syllable is stressed

í.zi	‘fly’	ú.di	‘butter’
á.ja.ri	‘bullet’	í.ju.ta	‘ropes’
tá.ra.za	‘sort of hat’	í.mu.la	‘shadows’

Quite amazingly, words with schwa-syllables are special. When the schwa syllable co-occurs with a closed syllable with a full vowel, stress is assigned to the syllable with the full vowel (28a), even if this syllable precedes the schwa syllable. When a schwa syllable co-occurs with an open syllable that has a full vowel, stress is on the initial syllable (28b):

(28) Stress in words with full vowel syllables and schwa syllables:

a. Schwa closed syllable and heavy syllable:

ád.fəl	‘snow’	a.zúz.zər	‘winnowing’
íč.ni.wən	‘twins’	áw.ma.tən	‘brothers’

b. Schwa closed syllables and light syllables:

í.nəy.mi.sən	‘news’	í.ma.zi.yən	‘Amazigh people’
í.xa.ta.rən	‘great (masc. pl.)’	í.yər.ɗa.jən	‘mice’
tí.səl.li	‘stone’	tú.dərt	‘life’
í.yən.ça	‘illness’	tá.məy.ra	‘marriage’
í.məg.gu.ra	‘last (masc. pl.)’	í.məz.wu.ra	‘first’
á.zən.zə.ri	‘blue (masc. sg.)’	tí.məg.gu.ra	‘last (fem. pl.)’
tí.yəm.mu.ɾa	‘corners’		

In (28a), for instance, we expect at first blush the last syllable in each one of the words to bear primary word stress. However, this seems never to be the case in GT. This issue is addressed in § 3.2.2.

Given the hypothesis that schwa is not mora-bearing, the facts of GT word stress are systematic and receive a simple account. In (28a), as in (26), the heavy syllable attracts stress. In (28b), when the word contains more than one light syllable, the initial syllable is stressed, which is quite reminiscent of (27b). On the opposite assumption that schwa is moraic, on a par with the full vowels, GT stress facts will be extremely difficult, if not impossible, to account for.

Following Walker (1996), who assumes a foot-free account using relative prominence to locate syllable heads, the analysis of the GT stress facts I present (essentially that in Bensoukas and Boudlal, 2012a-b) relies on syllable weight, peripherality and non-finality to determine prominence. The constraints needed to account for stress facts are given in (29a) and their ranking is provided in (29b):

(29) Stress in GT (Bensoukas and Boudlal, 2012a-b):

a. *Constraints:*

Pk-Prom (Prince and Smolensky, 1993: 39): Peak (x) > Peak (y) if |x| > |y|: An element (x) makes a better peak than an element (y) if the intrinsic prominence of (x) is greater than that of (y).

Align-L(σ_μ, PrWd) (Zoll, 1995; see Walker, 1996): For all stressed light syllables, there exists some prosodic word such that the left edge of the stressed light syllable and the left edge of the PrWd are shared.

Align-R(Pk, PrWd) (McCarthy and Prince, 1993): The right edge of the peak must coincide with the right edge of the PrWd.

Non-finality (Prince and Smolensky, 1993: 30): The prosodic head of the word does not fall on the word-final syllable.

b. *Ranking:* Align-L(σ_μ, PrWd), Pk-Prom » Align-R(Pk, PrWd) » Non-finality

Ranking (29b) is justified as follows. The stress facts presented in (26) and (27) above show that PkProm is undominated, and this follows from the requirement that heavy syllables attract stress in Amazigh (Faizi, 2002; Hdouch, 2004). Word-final stressed heavy syllables breach Non-finality without this affecting in the least their being optimal. This argues for ranking Align-R(Pk, PrWd) above Non-finality. To allow for stressed initial syllables in words consisting of light syllables alone, Align-L(σ_μ, PrWd) is undominated.

Ranking (29b) accounts for both heavy stressed syllables and light ones. When the word contains only one heavy syllable, stress falls on the heavy syllable as a result of the high rank of Pk-Prom in the constraint hierarchy. The cases involving more than one heavy syllable, with final stress, are accounted for by the constraint Align-R(Pk, PrWd). When Pk-Prom is satisfied by all the syllables, only the rightmost, stressed, heavy syllable is optimal. These interactions are illustrated in (30). When the syllables are all light, the initial syllable receives stress. This is accounted for by the ranking of Align-L(σ_μ, PrWd) as in tableaux (31).

(30)

/afar/	Pk-Prom	Align-L (σ _μ , PrWd)	Align-R (Pk, PrWd)	Non-finality
☞ a. a.fár				*
b. á.far	*!		*	
<hr/>				
/tiwirja/				
☞ a. ti.wír.ja			*	
b. tí.wir.ja	*!		*	
c. ti.wir.já	*!	*		*
<hr/>				
/arraw/				
☞ a. ar.ráw				*
b. ár.raw			*!	

(31)

/taraza/	Pk-Prom	Align-L (σ_μ , PrWd)	Align-R (Pk, PrWd)	Non-finality
☞ a. tá.ra.za			*	
b. ta.rá.za		*!	*	
c. ta.ra.zá		*!		*
/tama/				
☞ a. tá.ma			*	
b. ta.má		*!		*

Ranking (29b) also accounts for words with schwa syllables, with one proviso: the inclusion of $*\mu/\emptyset$ in the hierarchy. This will be shown in the following section.

3.2.2 Schwa syllables and stress in Goulmima Tamazight

In GT, when closed schwa syllables co-occur with closed syllables with full vowels, it is always the syllables with full vowels that are stressed. This reveals that schwa syllables are light, their being closed notwithstanding. We see this in the examples in (32), reproduced from (28) above:

(32) The stress pattern of GT schwa syllables:

a. σ_s and σ_H : σ_H attracts stress

ád.fəl ‘snow’
a.zúz.zər ‘winnowing’

b. σ_s and σ_L : Stress on the initial syllable

í.nəy.mi.sən ‘news’
tá.məy.ra ‘marriage’

Now, let us consider one word from each of the classes in (32). First is the word *azúzzər* ‘winnowing’, which consists of a medial heavy syllable flanked by a light syllable on the left edge and a schwa syllable on the right edge. Candidate (33d), which has a bimoraic, heavy schwa syllable mistakenly emerges as optimal instead of the correct candidate, (33a). As it stands, the stress constraint hierarchy cannot rule this candidate out:

(33)

/azuzzr/	Pk-Prom	Align-L (σ_μ , PrWd)	Align-R (Pk, PrWd)	Non-finality
⊖ a. a.zúz.zər ^H			*!	
b. á.zuz.zər ^H	*!		*	
c. a.zuz.zár ^H	*!			*
☞ d. a.zuz.zá ^H r ^H				*

In words such as *táməyɾa* ‘marriage ceremony’, the ranking selects the optimal candidate (34a) so long as we assume that the schwa syllable is light. If it is heavy, the winner is the candidate with stress on the schwa syllable, i.e. (34d).

(34)

/tamyra/	Pk-Prom	Align-L (σ_μ , PrWd)	Align-R (Pk, PrWd)	Non-finality
☞ a. tá.məy ^h .ra			*	
b. ta.móy ^h .ra		*!	*	
c. ta.məy ^h .rá		*!		*
☞ d. ta.móy ^h .ra			*	

Recall from my discussion above that schwa never occurs in an open syllable, in satisfaction of the high-ranking constraint $*\mu/\emptyset$, which rules out schwas that carry a mora. If the two cases above are reconsidered with the constraint $*\mu/\emptyset$ included in the evaluation, candidates (33d) and (34d) are now ruled out because of their fatally violating $*\mu/\emptyset$:

(35)

/azuzzr/	$*\mu/\emptyset$	Pk-Prom	Align-L (σ_μ , PrWd)	Align-R (Pk, PrWd)	Non-finality
☞ a. a.zú.z.zər ^h				*	
b. á.zuz.zər ^h		*!		*	
c. a.zuz.zér ^h		*!			*
d. a.zuz.zér ^h r ^h	*!				*

(36)

/tamyra/	$*\mu/\emptyset$	Pk-Prom	Align-L (σ_μ , PrWd)	Align-R(Pk, PrWd)	Non-finality
☞ a. tá.məy ^h .ra				*	
b. ta.móy ^h .ra			*!	*	
c. ta.məy ^h .rá			*!		*
d. ta.móy ^h .ra	*!			*	

I now deal with the second type of evidence in support of the proposal, i.e. augmentation and CL.

4. Augmentation and compensatory lengthening

4.1. Prosodic augmentation of morphological stems

The purpose of this section is to show that, in a morphologically-governed vowel epenthesis in Amazigh (Bensoukas, 1994, 2001a, 2017b; Jebbour, 1996; Lahrouchi, 2001), the vowel is never specified as schwa, but rather as a full vowel. The reason, I will argue, is that the full vowel provides an additional mora to the stem, which schwa cannot bear, another instantiation of $*\mu/\emptyset$.

(37) illustrates this general process by examples from intensive aorist (IA) verb morphology. In most cases, [a] is epenthesized stem-prefinally, with a vowel copying process sometimes replicating the root vowel (Basset, 1929; Dell and Elmedlaoui, 1991; Bensoukas, 2001a-b, 2002, 2004, 2017b among others).⁶

(37) Morphologically motivated epenthesis in intensives

UR	IA		
/fry/	ttfray	‘be crooked’	Abdelmassih (1968: 166)
/βzg/	ttβzag	‘be wet’	Boukhris (1986: 52)
/ħlls/	tthllas	‘saddle’	Abdelmassih (1968: 169)
/gn/	ggan	‘sleep’	Iazzi (1991: 210)

The core idea of the analysis is that this morphologically governed epenthesis aims at making the last syllable of the stem heavy (Bensoukas (2001a), which itself is built on the insight in Bensoukas (1994) and Jebbour (1996)). This illustrates weight coercion driven by a prosodic morphological requirement. The process applies minimally; accordingly, it crucially fails to apply to bases whose ultimate syllable is heavy as well as to those in which a hiatus would ensue from vowel epenthesis. Additionally, stem-final syllable heavy weight is ensured by assigning a mora to the final consonant through WBP (Hayes, 1989; Rosenthal and Hulst, 1999).

In my account, forms like those in (38a) are well-formed by virtue of having a prefinal epenthetic vowel that supplies a mora. This mora and the one gained through WBP make the stem achieve the mandatory augmentation:

(38) Amazigh morphologically motivated epenthesis:

	a. Stem: $\sigma_{\mu\mu} \#$	b. Stem: $\sigma_{\mu} \#$
/fry/	ttfray	*ttfrəy
/βzg/	ttβzag	*ttβzəg
/ħlls/	tthllas	*tthlləs
/gn/	ggan	*ggən

On the contrary, unattested forms like *ttfrəy (38b) have an epenthetic non-moraic vowel. Although the syllables ultimately associate with a mora, this is not sufficient enough moraic material to satisfy augmentation.

⁶ The epenthetic vowel is [a] (*fry/tt-fray* ‘be crooked’) or a copy of a root vowel (*bbaqqi/tt-baqqaj* ‘explode’; *xinss/tt-xinss* ‘sob’; *susm/tt-susum* ‘be silent’). The items in (37) will be further subject to schwa epenthesis, and the output form of *ttfray*, for example, is [ttəfray].

An OT formalization of the idea is possible on the basis of the analysis in Bensoukas (2001a). The constraint $\sigma_{\mu\mu}]_{\text{Stem}}$ (39a), claimed to drive this epenthesis, aims at making the stem end in a heavy syllable and conflicts with DEP-V, which bans vowel epenthesis. Recall that the constraint $*\mu/\emptyset$, is high-ranking, and I have no evidence for ranking it with respect to $\sigma_{\mu\mu}]_{\text{Stem}}$. The tt-prefix in all candidates is not relevant to the discussion.

- (39) a. $\sigma_{\mu\mu}]_{\text{Stem}}$: The right edge of the stem must correspond to a heavy syllable.
 b. *Ranking*: $*\mu/\emptyset, \sigma_{\mu\mu}]_{\text{Stem}} \gg \text{DEP-V}$

(40)

/fry, IA/		$*\mu/\emptyset$	$\sigma_{\mu\mu}]_{\text{Stem}}$	DEP-V
a.	tt-fry		*!	
b.	tt-fra ^h y ^h			*
c.	tt-frəy ^h		*!	*
d.	tt-frə ^h y ^h	*!		

(40a), the faithful candidate, does not satisfy the augmentation requirement. The candidates with schwa are both ill-formed: (40c), with an epenthetic schwa, falls short of final bimoraicity, and (40d) satisfies it by fatally having an underlying moraic schwa. Candidate (40b), with only a minimal violation of DEP-V, is the optimal candidate.

In short, my argument is that schwa’s incapacity to bear a mora is far from being concomitant with the prosodic morphological coerced weight requirement. Accordingly, schwa epenthesis, as an option to coerce prosodic morphological weight, is largely eschewed, once again an effect of $*\mu/\emptyset$.

4.2. Compensatory lengthening in Tarifiyt

The third piece of evidence for my proposal comes from Tarifiyt CL, another weight sensitive process. According to this process, a would-be coda [r] is deleted and the preceding vowel is lengthened (when V=a) or diphthongized (when V=i, u). The purpose of this section is to show that, due to its being non-moraic, schwa does not participate in Tarifiyt CL.⁷

⁷ The way I conceive of CL is concomitant with the widely held view of the process (DeChene and Anderson, 1979; Hayes, 1989 among others). The process is considered unitary, involving segment loss followed by the lengthening of an adjacent segment. This situation has been referred to as ‘local CL’, as opposed to ‘non-local CL’, a process that involves the lengthening of a vowel that is not adjacent to the deleted segment. In light of this distinction, the Tarifiyt case is characterized as a case of local CL. Tarifiyt dialects show variation with respect to CL. The diphthongization facts are those of Ait Oulichek Tarifiyt and Ath Sidhar Tarifiyt. In Iharassen Tarifiyt, for example, long mid vowels ε : and σ : are attested instead of the diphthongs (see Amrous and Bensoukas, 2004, 2006/2007; Iazzi, 2001, 2018 for a more detailed analysis and

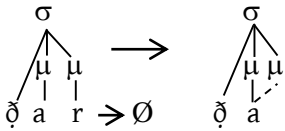
(41a-b-c) stand for the three classes of Tarifiyt CL. The first column of (41) contains what I assume to be the URs. The second column contains items deleting coda [r] and lengthening or diphthongizing the preceding vowel.⁸ The third column shows that [r] in an onset position is maintained. In (42), autosegmental representations show how the Tarifiyt CL process applies.

(41) CL in words with an underlying /..Vr../ sequence:

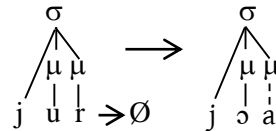
- | | | | | |
|----|----------|--------|---------|---------------------|
| a. | /ðar/ | ða: | ðarinu | ‘foot/ my foot’ |
| b. | /aʕʕmir/ | aʕʕmea | aʕʕmira | ‘beard/ this beard’ |
| c. | /jur/ | jɔa | jura | ‘moon/ this moon’ |

(42)

a. Vowel lengthening:



b. Diphthongization:



In the OT conception of CL, which is basically that in Amrous and Bensoukas (2006/7) with minor modifications, CL is basically the outcome of the interaction of the constraints in (43a), which are ranked as in (43b).

(43) Tarifiyt CL: Amrous and Bensoukas (2006/7) (slightly revised)

a. *Constraints*

**Coda-r*: Coda r is banned.

PosCorr: An input segment must have an output correspondent either segmentally, by means of a root node or prosodically by means of a mora (after Topinzi, 2006).

**Vowel Weight* (*VWT): Vowels associated with two moras are banned.

b. *Basic ranking for Tarifiyt CL*:

*Coda-r, PosCorr » *VWT

further references). Also, the [r] in question is totally different from the [r] which is the phonetic realization of an underlying /l/. In /ul/ ‘heart’, phonetically realized as [ur], the coda-r is maintained (for details, see the aforementioned references).

⁸ Vowel lengthening and diphthongization subsequent to r-drop seem to be different, yet I think of them as a unitary process to which I refer as CL for the lack of a better term (see Amrous and Bensoukas, 2006/7). This position is founded since in moraic theory, long vowels and diphthongs form a ‘natural class’ by virtue of their being associated with two moras (e.g. Rosenthal, 1994; Selkirk, 1990; Katada, 1990).

*Coda-r, a coda condition, bans the occurrence of coda [r]. According to PosCorr (Topinzi, 2006, 2012 and references therein), an input segment may delete, but its position is preserved through a mora. These interact with *VWT, a markedness constraint banning long vowels and diphthongs (this constraint is split into *Diph(thong) and NoLongVowel[Low] in (44) below). Two more higher-ranking markedness constraints not listed for space reasons, along with the candidates incurring their violation, are NLV[High] and NLV[Mid], which ban long high and long mid vowels.

Tableaux (44a-b-c) show how the constraint hierarchy works with respect to both vowel lengthening and the two cases of diphthongization:

(44) a. Vowel lengthening: a:

/ðar/	*Coda-r	PosCorr	*Diph	NLV [Lo]	ID-WT
a. ðar	*!				
b. ða		*!			
☞ c. ða:				*	*

b. Diphthongization: əa

/jur/	*Coda-r	PosCorr	*Diph	NLV [Lo]	ID-WT
a. jur	*!				
b. ju		*!			
☞ c. jəa			*		*

c. Diphthongization: əa

/aʃmir/	*Coda-r	PosCorr	*Diph	NLV [Lo]	ID-WT
a. aʃmir	*!				
b. aʃmi		*!			
☞ c. aʃmɛa			*		*

The two cases of diphthongization are the ones relevant to the behavior of schwa. Although Tarifiyt has schwa epenthesis as a phonological process for syllabification purposes (e.g. Chtatou, 1982, 1991), schwa is not used in CL. If the high-ranking *μ/ə is included in the hierarchy, this behavior is immediately predictable. Illustration is provided in tableaux (45a-b):

(45) a. əə diphthongization

/jur/	*μ/ə	*Coda-r	PosCorr	*Diph	ID-WT
a. jur		*!			
☞ b. jəa				*	*
c. jəə	*!			*	*

b. $\epsilon\text{ə}$ diphthongization

/aʃʃmir/	* $\mu/\text{ə}$	*Coda-r	PosCorr	*Diph	ID-WT
a. aʃʃmir		*!			
☞ b. aʃʃmεa				*	*
c. aʃʃmεə	*!			*	*

As I have just shown, Tarifiyt CL provides additional support for the proposal that schwa is not moraic. It is worth mentioning at this point that there is another facet of Tarifiyt CL, which I omitted from the discussion so far. Although presenting a complexity, this aspect of CL gives credence to the non-moraicity of schwa. A sequence /Cr/ is never syllabified as [Cər]: [r] is deleted and compensated for by a long vowel. Examples are /amrwas/ [ama:was, *amə:was] ‘debt/dowry’, /asrðun/ [asa:ðun, *asə:ðun] ‘mule’ and /ayrðə/ [aya:ðə, *ayə:ðə] ‘mouse’. Crucially, a /CC/ sequence in which C is any consonant other than /r/ is syllabified with schwa epenthesis between the two consonants. Whatever analysis is provided for this case, it remains certain that schwa does not participate in the weight-sensitive phenomenon of CL. Again, a situation in which schwa is moraic is banned in Amazigh.

To sum up, in addition to syllabification and word stress facts, which treat schwa as being non-moraic (§3), two prosodic phenomena provide additional support to my proposal. First, the prosodic morphological operation of vowel epenthesis never resorts to schwa to augment Amazigh stems. Second, schwa never participates in the CL phenomenon of Tarifiyt. What these two aspects have in common is their being weight-sensitive phenomena.

5. Suggestions for future research

Research on ‘vowel intrusion’ (e.g. Hall, 2006) opens up the possibility for an alternative analysis of the facts of schwa presented in this paper.

Hall (2006: 391) (see also the references therein) claims that intrusive vowels, or ‘phonologically invisible inserted vowels’ as she alternately calls them, are distinguished from epenthetic vowels in various respects. For example, intrusive vowels can have either the quality of schwa or that of a nearby vowel (through copying). An intrusive vowel is also characterized by optionality, a highly variable duration and absence in fast speech. Finally, intrusive vowels apparently play no role in repairing ill-formed structures. Hall (2006: 424) concludes that “in vowel intrusion, the articulatory gestures associated with existing segments are phased in a way that creates an acoustically vocalic period, but no phonological segment is inserted, and hence no new syllable is created.”

This idea is implemented in Gafos (2002) with respect to Moroccan Arabic (MA). The claim is that in MA, “for example... the active participle of the verb ‘to write’ is [katʔb], with a schwa-like vocalic transition in the final CC cluster... There is a period of no constriction in the transition between /t, b/ that is identified as a schwa-like vocalic element.” (Gafos,

2002: 271-2). Accordingly, what is perceived as a schwa vowel is just an effect of temporal organization of gestures, according to the author. The facts of MA are more complicated by the generalization reached in the instrumental study in Ali, Lahrouchi and Ingleby (2008). Their exploratory study reveals that schwa in MA occurs in open syllables.

Let us now clarify how relevant this research on MA is to the facts of Amazigh analyzed in this paper. In Bensoukas and Boudlal (2012a-b), a lengthy comparison of the behavior of schwa in GT and MA is undertaken. The authors claim that the behavior of schwa is more or less similar in the two languages with respect to syllable structure, stress and syllable weight. One aspect that is emphasized is the fact that schwa does not occur in open syllables in either language. The research undertaken by Gafos (2002) and Ali, Lahrouchi and Ingleby (2008) seems to belie the findings in Bensoukas and Boudlal (2012a-b).

It may as well be the case that the schwa I treat in this paper as epenthetic is in fact an intrusive vowel, an idea which is not novel to the literature on Amazigh phonology; an example is Idrissi (1992), who entertains the idea that schwa is an excrescent (intrusive) vowel. A conception of the problem along these lines will treat the presence of the schwa-like sound as an articulatory requirement. Accordingly, the seemingly schwa-like sound is not a phonological unit, let alone one that is associated with a mora, a concept used to encode vowel weight. It is clear that further investigation is in order in this respect.

The more serious challenge is that an analysis in terms of vowel intrusion may require a whole-sale revision of the available models of Amazigh syllable structure. One very intricate aspect of syllabification is the fact that Tashlhit resorts to consonant syllabicity, so that some words may consist entirely of consonants only, syllabified around consonantal syllable peaks (Boukous, 1987, 2009; Dell and Elmedlaoui, 1985, 2002, among others). The even interesting generalization that the dialects of Amazigh differ along this dimension needs revision. In Ridouane (2008, 2016) and Hdouch (2012), for example, it is suggested that the dialects not resorting to schwa epenthesis as a means of improving syllable structure resort to consonant syllabicity to avoid clusters of unsyllabifiable consonants. Findings of recent research about Tashlhit by Ridouane and Cooper-Leavitt (2019) relating to schwa also have to be taken in to consideration. One immediate implication of the intrusion analysis is that Tashlhit syllable structure and that of Tamazight/Tarifiyt are the same, more or less. Guerssel (1985), for instance, deals with the syllable structure of Ait Seghrouchen Tamazight using the model of consonant syllabicity. In addition, a wholesale revision of the work in prosodic morphology is required under such a move, and only future research can enlighten us about these issues.

6. Conclusion

The present paper has dealt with the so often pointed out fact that schwa never occurs in an open syllable in Amazigh in general. The proposal I have argued for is that, unlike the full vowels of the language, schwa is a non-moraic vowel. This is encoded in a constraint against the association of schwa to a moraic node.

This constraint is so pervasive in the grammar of the language that activity in various phonological and prosodic morphological areas ensues from it. First, it bans schwa from occurring in open syllables. Second, it inhibits schwa from contributing to the weight of closed syllables for the sake of stress assignment. Third, it makes schwa ineligible for participating in morphological-prosodic weight sensitive vowel epenthesis. Last, it hampers schwa from filling a vacant mora to satisfy a requirement of CL. As a result, the proposal brings together Amazigh prosodic and prosodic morphological phenomena that seem at first sight to be quite unrelated.

Finally, the analysis in terms of vowel intrusion seems to open other paths for explaining the behavior of schwa in Amazigh. To what extent this option works for Amazigh and what changes it will induce on the whole gamut of prosodic (including morphological) phenomena in the language is an issue left for future research.

References

- Abdel-Massih, E.T. (1968), *Tamazight verb structure: a generative approach*, Indiana University Publications, Bloomington.
- Adnor, A. (1995), *Stress assignment in Idaw Tanane Tashlhit (a metrical approach)*, D.E.S. thesis, MV University, FLHS, Rabat.
- Al Ghadi, A. (1994), « An OT account of Moroccan Arabic prosody », ms. University of Delaware.
- Ali, A., M. Lahrouchi and M. Ingleby (2008), « Vowel epenthesis, acoustics and phonology patterns in Moroccan Arabic », in Fletcher, J. et al. (eds.), *Interspeech 2008*, pp. 1178-1181.
- Amrous, N. and K. Bensoukas (2004), « Tarifiyt long vowels and diphthongs: independent phonemes or simple phonetic variants of the basic Amazighe vowels? » in Boumalk, A. and M. Ameer (eds.), *Standardisation de l'amazighe*, IRCAM, Rabat, pp. 117-139.
- Amrous, N. and K. Bensoukas (2006/7), « Coerced vowel weight in Tarifiyt Berber: a comparison of three dialects », *Languages and Linguistics* N°18/19, pp.1-30.
- Basset, A. (1929), *La langue berbère. Morphologie. Le verbe- Etude de thèmes*, Leroux, Paris.

- Bensoukas, K. (1994), *Tashlhit agentive nouns- an Optimality-theoretic approach*, D.E.S. thesis, MV University, FLHS, Rabat.
- Bensoukas, K. (2001a), *Stem forms in the nontemplatic morphology of Berber*, Doctorat d'État thesis, MV University, FLHS, Rabat.
- Bensoukas, K. (2001b), « Markedness and epenthetic quality in Tashlhit imperfective verbs: an OT approach », *Linguistic Research* N°6.1, pp. 81-123.
- Bensoukas, K. (2002), « The emergence of the unmarked in Berber epenthetic vowel quality », ms., MV University, FLHS, Rabat.
- Bensoukas, K. (2004), « On the unity of the morphology of Moroccan Amazighe: aspects of the imperfective form of the verb », in Boumalk, A. and M. Ameer (eds.), *Standardisation de l'amazighe*, IRCAM, Rabat, pp. 198-224.
- Bensoukas, K. (2006/7), « Variable syllable weight in Amazighe », *Languages and Linguistics* N°18/19, pp. 31-58.
- Bensoukas, K. (2017a), « No schwas in Amazigh open syllables: Why the mismatch? », in Allati, A. (ed.), *Auréoles berbères- Mélanges offerts à Michael Peyron*, Rüdiger Köppe Verlag, Köln, pp. 209-226
- Bensoukas, K. (2017b), « Stem-augmentation in Amazigh intensive aorists: Default vs. copy epenthesis », To appear in *Actes du Premier colloque international de linguistique berbère- En hommage à André Basset*. March 9-10, 2017, LACNAD/INALCO- Paris.
- Bensoukas, K. (2019), « Amazigh-Arabic language-contact: issues and perspectives in phonological and morphological borrowing », in Erguig, R. et al. (eds.), *Cultures and languages in contact V*, Publications of FLHS- El Jadida, El Jadida, pp. 25-48.
- Bensoukas, K. and A. Boudlal (2012a), « The prosody of Moroccan Amazigh and Moroccan Arabic: similarities in the phonology of schwa », in Borowsky, T. et al. (eds.), *Prosody matters: essays in honor of Lisa Selkirk*, London, Equinox, pp. 3-42.
- Bensoukas, K. and A. Boudlal (2012b), « An Amazigh substratum in Moroccan Arabic: the prosody of schwa », *Langues et Littératures* N°22, pp. 179-221.
- Boudlal, A. (2001), *Constraint interaction in the phonology and morphology of Casablanca Moroccan Arabic*, Doctorat d'État thesis, MV University, FLHS, Rabat. Available at <http://roa.rutgers.edu>, ROA#650.
- Boukhris, F. (1986), *Le verbe en tamazight: lexique et morphologie (Parler des Zemmours)*, Third Cycle thesis, Université Paris III, EPHE (4ème Section).
- Boukous, A. (1987), *Phonotactique et domaines prosodiques en berbère*, Doctorat d'État thesis, Université Paris VIII- Vincennes, Saint-Denis.
- Boukous, A. (2009), *Phonologie de l'amazighe*, Rabat, IRCAM.

- Chtatou, M. (1982), *Aspects of the phonology of a Berber dialect of the Rif*, Ph.D. dissertation, SOAS, London.
- Chtatou, M. (1991), « Syllable structure in Tarifit Berber », *Langues et Littératures* N°9, pp. 27-60.
- De Chene, B. and S.R. Anderson (1979), « Compensatory lengthening », *Language* N°55, pp. 505-35.
- Dell, F. and M. Elmedlaoui (1985), « Syllabic consonants and syllabification in Imdlawn Tashlhiyt Berber », *JALL* N°7, pp. 105-130.
- Dell, F. and M. Elmedlaoui (1991), « Clitic ordering, morphology and phonology in the verbal complex of Imdlawn Tashlhiyt Berber (part II) », *LOAPL* N°3, pp. 77-104.
- Dell, F. and M. Elmedlaoui (2002), *Syllables in Tashlhiyt Berber and in Moroccan Arabic*, Dordrecht, Kluwer.
- Dell, F. and M. Elmedlaoui (2017), « Syllabic weight in Tashlhiyt Berber », in Newman, P. (ed.), *Syllable weight in African languages*, Benjamins, Amsterdam, pp. 83-95.
- Faizi, R. (2002), *Stress and syllabicity in Goulmima Tamazight Berber: a metrical approach*, Doctoral dissertation, MV University, FLHS, Rabat.
- Faizi, R. (2009), « An acoustic study of stress in Amazigh », *Languages and Linguistics* N° 23, pp.1-14.
- Faizi, R. (2011), « Stress systems in Amazigh: A comparative study », *Asinag* N°6, pp. 115-127.
- Faizi, R. (2017), « Amazigh and Moroccan Arabic in contact: The effects on stress assignment », *Asinag* N°12, pp. 29-39.
- Gafos, A.I. (2002), « A grammar of gestural coordination », *NLLT* N°20, pp. 269-337.
- Gordon, M. (2004), « Syllable weight », in Hayes, B., Kirchner, R. and D. Steriade (eds.), *Phonetically-based phonology*, CUP, Cambridge, pp. 277-312.
- Gordon, M.K. (2006), *Syllable weight- phonetics, phonology and typology*, New York, Routledge.
- Guerssel, M. (1976), *Issues in Berber phonology*, MA Thesis, University of Washington.
- Guerssel, M. (1985), « The role of sonority in Berber syllabification », *Awal* N°1, pp. 81-110.
- Hall, N. (2006), « Cross-linguistic patterns of vowel intrusion », *Phonology* N°23, pp. 387-429.
- Hayes, B. (1989), « Compensatory lengthening in moraic phonology », *LI* N°20, pp. 253-306.

- Hdouch, Y. (2004), *Some aspects of extraprosodicity in Ayt-Wirra Tamazight Berber: an Optimality Theoretic approach*, Doctorat thesis, MV University, FLHS, Rabat.
- Hdouch, Y. (2012), « The syllable structure of Amazigh dialects: an Optimality-Theoretic variation approach », *Langues et Littératures* N°22, pp. 63-102.
- Hyman, L. (1985), *A theory of phonological weight*, Dordrecht, Foris.
- Iazzi, E.M. (1991), *Morphologie du verbe en tamazight- (Parler des Ait Attab, Haut Atlas Central)- Approche prosodique*, D.E.S. thesis, MV University, FLHS, Rabat.
- Iazzi, E.M. (2001), « L'alternance r/Ø en tamazight Marocain du nord- Une analyse par contraintes », in Jebbour, A. and L. Messaoudi (eds.), *Méthodes actuelles en phonologie et morphologie*, Publications of FLHS-Kénitra, Kénitra, pp. 83-101.
- Iazzi, E.M. (2018), *Norme et variations en amazighe marocain (aspects morpho-phonologiques)- Pour une approche polynomique de l'aménagement linguistique*, Doctorat d'Etat thesis, Ibn Zohr University, FLHS, Agadir.
- Idrissi, A. (1992), *Syllabicity and syllabification in Aït Seghrouchen: Tamazight Berber dialect of Marmoucha*, D.E.S. thesis, MV University, FLHS, Rabat.
- Itô, J. and A. Mester (2003), « Weak layering and word binarity », in Honma, T. et al. (eds.), *A new century of phonology and phonological theory. A festschrift for Professor Shosuke Haraguchi on the occasion of his sixtieth birthday*, Kaitakusha, Tokyo, pp. 26-65.
- Jebbour, A. (1996), *Morphologie et contraintes prosodiques en Berbère (tachelhit de Tiznit)- Analyse linguistique et traitement automatique*, Doctorat d'État thesis, MV University, FLHS, Rabat.
- Jebbour, A. (1999), « Syllable weight and syllable nuclei in Tachelhit Berber of Tiznit », *Cahiers de Grammaire* N°24 "Phonologie: Théorie et Variation", pp. 95-116.
- Katada, F. (1990), « On the representation of moras: Evidence from a language game », *LI* N°21, pp. 641-646.
- Lahrouchi, M. (2001), *Aspects morpho-phonologiques de la dérivation verbale en Berbère (parler chleuh d'Agadir. Contribution à l'étude de l'architecture des gabarits)*, Doctoral dissertation, Université Paris VII.
- Marouane, M. (1997), *Word stress and consonant syllabicity in Ayt Souab Tashelhit Berber*, D.E.S thesis, MV University, FLHS, Rabat.
- McCarthy, J. (2007), « What is Optimality Theory? », *Language and Linguistics Compass* N°1, pp. 260-291.
- McCarthy, J. and A. Prince. (1986), « Prosodic morphology », ms., University of Massachusetts, Amherst and Brandeis University.

- McCarthy, J. and A. Prince (1993), *Prosodic morphology I: Constraint interaction and satisfaction*. ms., University of Massachusetts, Amherst and Rutgers University.
- McCarthy, J. and A. Prince (1995), « Faithfulness and reduplicative identity », *UMOPL N°18: Papers in Optimality Theory*. Available at <http://roa.rutgers.edu>, ROA#60.
- McCarthy, J. and A. Prince (1999), « Faithfulness and identity in prosodic morphology », in Kager, R., H. van der Hulst, and W. Zonneveld (eds.), *The prosody-morphology interface*, CUP, Cambridge, pp. 218-309.
- Morén, B.T. (1999), *Distinctiveness, coercion and sonority: A unified theory of weight*, Ph.D. dissertation, University of Maryland at College Park.
- Morén, B.T. (2003), « Weight typology: an Optimality Theoretic approach », *TLR* N°20, pp. 281-304.
- Prince, A. and P. Smolensky (1993/2004), *Optimality Theory: Constraint interaction in Generative Grammar*, ms., Rutgers University and University of Colorado at Boulder/ Blackwell, Malden, MA.
- Ridouane, R. (2008), « Syllables without vowels: phonetic and phonological evidence from Tashlhiyt Berber », *Phonology* N°25, pp. 1-39.
- Ridouane, R. (2016), « Leading issues in Tashlhiyt phonology », *Language and Linguistics Compass* N°10, pp. 644-660.
- Ridouane, R. and J. Cooper-Leavitt (2019), « A story of two schwas: a production study from Tashlhiyt », *Phonology* N°36, pp. 433-456.
- Rosenthal, S. (1994), *Vowel-glide alternation in a theory of constraint interaction*, Ph.D. dissertation, University of Massachusetts, Amherst.
- Rosenthal, S. and H. van der Hulst (1999), « Weight-by-position by position », *NLLT* N°17, pp. 499-540.
- Ryan, K.M. (2016), « Phonological weight », *Language and Linguistics Compass* N°10, pp. 720-733.
- Saib, J. (1976a), « Schwa in Berber: un problème de choix », *Afroasiatic Linguistics* N°3/4, pp. 71-83.
- Saib, J. (1976b), *A phonological study of Tamazight Berber: dialect of the Ayt Ndir*, Ph.D. dissertation, UCLA.
- Selkirk, E. (1984), *Phonology and syntax: the relation between sound and structure*, The MIT Press, Cambridge, MA.
- Selkirk, E. (1990), « A two-root theory of length », *UMOPL* N°14, pp. 123-171.
- Sherer, T.D. (1994), *Prosodic phonotactics*, Ph.D. dissertation, University of Massachusetts, Amherst.

Shih, S-H. (2018), *Non-moraic schwa: phonology and phonetics*, Ph.D. dissertation, The State University of New Jersey Rutgers.

Topintzi, N. (2006), « A (not So) paradoxical instance of compensatory lengthening: Samothraki Greek and theoretical implications », *Journal of Greek Linguistics* N°7, pp. 71-119.

Topintzi, N. (2012), « Compensatory lengthening », ms. Universität Leipzig. [www.uni-leipzig.de/~topinzi/papers/MFM20_CL.pdf; retrieved on 1/6/ 2013.]

Walker, R. (1996), « Prominence-driven stress », ms., University of California, Santa Cruz.

Zec, D. (1988), *Sonority constraints on prosodic structure*, Ph.D. dissertation, Stanford University.

Zoll, C. (1995), « Licensing and directionality », ms., University of California, Berkeley.

Comptes rendus

Karl-G. Prasse & Ghabdouane Mohamed. *L'histoire du Niger* t.1 et t.2, *Berber Studies Rüdiger Köppe Verlag.Köln*. Volume 53 – 2019.

Cette contribution bilingue sur l'histoire du Niger, par nos regrettés Ghadouane Mohamed et Karl-G. Prasse, mérite d'être considérée. Elle comprend deux tomes l'un en français et l'autre en langue touarègue. Elle est destinée à l'enseignement de l'histoire nationale dans les écoles nigériennes qui enseignent à la fois le français et les langues nationales, dont le touareg.

Le Professeur Karl-G. Prasse, est un chercheur bien connu dans le domaine berbère, ou *amazigh*, en raison de la qualité de ses nombreux travaux sur la langue touarègue qui en fait partie. Une recension complète en a été établie par H. Stroomer dans le Supplément de *Berber Studies volume 53* (p. 13-33).

La qualité et l'étendue de ses études universitaires en linguistique ont d'abord concerné l'arabe et l'hébreu au Danemark, puis le berbère et l'amharique à Paris, à Rome l'amharique et le somali. De retour à Copenhague, il enrichit son domaine chamito-sémitique avec l'égyptien ancien. Cette formation très étendue et complémentaire l'avait bien préparé pour le poste de professeur d'arabe et de berbère à Copenhague.

L'UNESCO le chargea en 1966 d'écrire une grammaire touarègue et il participa en 1966 et en 1968 à l'élaboration d'un alphabet latin aménagé pour l'enseignement, l'écriture et l'alphabétisation en langues nationales, au Burkina, au Mali et au Niger.

Son domaine linguistique et culturel incluait aussi les domaines allemand, russe, anglais et italien. Ses connaissances dans ces domaines aussi vastes, furent reconnues et honorées dans la sphère universitaire nationale et internationale.

Son intérêt pédagogique le fit participer très activement à la création d'une école primaire à Amataltal (1999-2010) dans la région d'Agadez au nord du Niger. Il participa ainsi aux activités de coopération autant qu'il pouvait.

A ses travaux sur la langue touarègue, furent associés ses fidèles collaborateurs Ghoubéïd Alojaly, Akhmedou Khamidoun, Ekhya ägg-Älbostan äg-šidyän, et Ghadouane Mohamed.

Cet ouvrage, qu'il put mener à son terme avant sa mort, comprend donc deux volumes, le tome I est en touareg de l'Ayr (l'Aïr) de la région d'Agadez au Niger, le tome II est la version française. Les auteurs en expliquent la construction : c'est le texte français qui est l'original dont la traduction en touareg a été réalisée avec la participation de ses collaborateurs. On verra que cette composition peut expliquer qu'aux difficultés habituelles de toute traduction qui doit tenir compte de l'écart culturel, se sont ajoutées celles que constitue le passage du texte français au touareg et non du texte oral touareg à sa transcription.

Cet ouvrage bilingue du pays nigérien implique les diverses populations locutrices des différentes langues, dont le touareg, dans un projet pédagogique annoncé.

La chronologie des faits historiques, élaborée à partir des travaux d'« historiens de profession », ne prétend pas apporter de nouveaux témoignages, mais considère les faits historiques sous « un angle touareg » issus des traditions orales touarègues, c'est-à-dire de la mémoire des acteurs qui constituent la population. A ce titre, le texte associe le répertoire diachronique et les interventions mémorielles. Cette participation de la société touarègue concerne l'histoire du Hoggar algérien et du Mali pour les périodes contemporaines à partir du XIX^e s.

Les onze chapitres chronologiques s'ouvrent sur un aperçu de l'Humanité des périodes pré-historiques, puis évoquent l'origine des Berbères dont font partie les Touaregs. Ensuite, sont évoquées les périodes de la haute Antiquité, de l'Egypte des millénaires de 3000 à 1500 av. J.-C., l'expansion de Carthage et Rome, Byzance et Garama, jusqu'à la naissance de l'Islam et sa diffusion au Sahara Central entre 700 et 1400 de notre ère. Cette étape concerne l'arrivée des tribus touarègues dans l'Aïr - 700-1000 - puis celles des *Issandalan*, des *Inessufa*, des *Kel-Geres* entre 1000 et 1400.

C'est après l'an 1000 que les Empires noirs s'organisent : l'empire du Mali des Malinkés en 1100, conquis par les Touaregs en 1438, puis par les Songhays en 1450 ; le domaine Haoussa de 1000 à 1500 ; le domaine Toubou avec le puissant groupe des Kanuris au XIX^e s.

Le chapitre V reprend la diachronie de l'Aïr, de 1400 à 1600, l'arrivée des *Kel-Ferwan* et d'autres groupes touaregs comportant des tribus maraboutiques, qui ont participé à la diffusion de l'Islam. Ils ont été chassés d'Agadez en 1700 par les *Iwellemmedan Kel-Denneg*, plaque tournante de l'Aïr conquise en 1515 par les Songhays.

Les chapitres suivant évoquent, de 1600 à 1920, l'organisation de ces multiples sociétés, et les luttes internes pour le pouvoir. Les XIX^e et XX^es., voient l'installation des conquêtes coloniales à partir des années 1920 jusqu'en 1960, année de l'indépendance du Niger.

Le dernier chapitre évoque de 1960 à 2000, l'installation des structures de la politique postcoloniale et la succession des différents pouvoirs présidentiels issus d'élections, alternant avec des coups d'Etat militaires jusqu'en 2010.

Cet inventaire historique en français est donc repris en touareg pour l'enseignement dans cette langue nationale. L'examen des deux versions concerne les problèmes de l'écriture dans l'alphabet déjà mentionné, pour la transcription, et ceux de la langue.

L'absence de certains termes lexicaux dans la langue propre à une société nomade nécessite soit de faire des emprunts aux langues de contact, soit d'utiliser le stock lexical de cette langue de nomades en utilisant des unités lexicales qui ont une

proximité sémantique, et par l'adjonction possible de ses marques grammaticales par exemple :

- *asihar* "rendez-vous" > "conférence"
- *aməsənsa* "fait de disposer ensemble" > "index, liste"
- *tugdāt* "égalité" > "assimilation (phonétique)"

Ces exemples montrent le recours au lexique touareg avec extension du champ sémantique. Ce processus est bien connu dans toutes les langues et a l'avantage d'être facilement compris.

Ici, on constate que les néologismes nécessaires résultent principalement d'emprunts à l'arabe de contact, langue de prestige connue des auteurs. Eventuellement, les emprunts sont faits aussi au français et au haoussa. Dans les deux cas, on constate une adaptation phonétique qui facilite l'intégration à la langue touarègue. Un certain nombre de ces emprunts risquent cependant d'être inintelligible aux lecteurs et aux élèves en particulier. Recourir, par facilité, à l'emprunt ne se justifie pas quand la langue et les usagers peuvent utiliser des termes connus qui peuvent être identifiés : on relève aussi des approximations sémantiques à l'origine de contre-sens comme pour l'emprunt à l'arabe.

-*aləstiγmar* (*alestighmar*) qui est traduit à la fois par "indépendance" et "colonisation" et aussi *alestiqlal* "indépendance".

Par exemple, l'expression culturelle, *agoras wa yəbsosäyän* traduit "forêt clairsemée", or, *agoras* connote, en fait, "brousse arbustive", qui ne correspond pas, en français, à "forêt". En touareg, on utilise le terme *efəy/efäy* "étendue boisée de grands arbres", en français "forêt, bois".

Autres types d'approximation dans le texte en français qui sont retrouvés dans le texte touareg : l'homme de la préhistoire est passé de la position horizontale à la position verticale quand il est devenu plantigrade. Ce concept est expliqué par "ses jambes ressemblent à celles de l'homme" ; l'expression est malheureuse, comme celle de "position très droite" pour "verticale".

Mais, ce qui gêne le plus, dans la reconstitution de la période préhistorique, est de présenter comme avéré des faits que les préhistoriens communiquent prudemment. Puis, de les modérer par des expressions approximatives telles que "sans doute", "probablement"... Ailleurs, enseigner et affirmer "le frère contemporain le plus proche de l'homme est le chimpanzé" (p. 17). Cette expression fait allusion à l'« évolution des espèces », généralement inconnue ou rejetée.

La transcription du texte français en touareg se fait donc avec l'alphabet latin aménagé, élaboré par des linguistes, depuis l'indépendance, et revue à la lumière des récentes recherches dans ce domaine. Cet alphabet a été conçu en tenant compte des particularismes phonétiques des différentes langues nationales. En touareg, une attention particulière est accordée à l'assimilation et à la segmentation.

L'assimilation est une réalisation phonétique qui concerne certaines consonnes en contact :

le plus souvent, la dernière d'un mot en contact avec la première du mot suivant. La première modifie la seconde et la rend "semblable" :

$d + n - > n^{\wedge}n$; $ad\ n\ \text{\textasciitilde}\ nnu > an^{\wedge}n\ \text{\textasciitilde}\ nnu$ " nous dirons" ; mais $ad\ \text{\textasciitilde}\ n\ \text{\textasciitilde}\ y$ "je dirai".

Dans le deuxième exemple, le *d* de la particule modale *ad* n'entraîne pas d'assimilation car il n'est pas en contact avec une consonne. En effet, pour que l'assimilation se produise, il faut qu'il y ait une situation syntaxique qui le permette, ce qui n'est pas le cas.

C'est le même procédé à l'intérieur d'un mot, particulièrement fréquent avec les mots féminins caractérisés le plus souvent par *t* — *t* :

– $y + t > q + q$ $amajay > tamajayt > tamajaq$ "femme touarègue" ;
 $allay > tallayt > tallaq$ "lance, petite lance"

Autrement dit, ici, l'assimilation des deux consonnes en contact ne dépend pas de la situation syntaxique ; elle n'est donc pas aléatoire mais permanente et se note à l'écrit.

On peut rapprocher cette assimilation de ce qui se passe à l'oral en arabe avec *alif* : le *lam* de l'article *al-* précédant une consonne solaire créant une assimilation jamais écrite, comme par exemple :

$al\text{-}\text{\textasciitilde}\ sams > [a\text{\textasciitilde}\ \text{\textasciitilde}\ sams]$ "le soleil", la consonne *l* s'assimile et se réalise – $\text{\textasciitilde}\ \text{\textasciitilde}\ \text{\textasciitilde}$ –

$al\text{-}\text{\textasciitilde}\ n\ \text{\textasciitilde}\ s > [an\text{-}\text{\textasciitilde}\ n\ \text{\textasciitilde}\ s]$ "les hommes", la consonne *l* s'assimile et se réalise – $n\text{-}n\text{-}$ –

On peut de même rapprocher de l'assimilation ce qui se passe en français (pour des raisons différentes) avec la "liaison", réalisée à l'oral mais non écrite, quand certaines consonnes sont proches des voyelles :

un \wedge oiseau — $n + o$ — réalisé [unoiseau]

des \wedge années — $s + a$ — réalisé [dèszannées]

La question de la segmentation dans les énoncés est également délicate. L'espace entre des unités syntaxiques marque qu'elles sont distinctes, le tiret annule l'espace et montre une dépendance en reliant verbes, pronoms, subordinants..., ici, souvent sans véritables justifications. L'abondance des tirets non justifiée alourdit l'écriture, gêne l'analyse et la lecture. C'est le sort, dans le texte, de certaines prépositions reliées aux noms, aux démonstratifs, aux supports de détermination : *ad* ou *d*, *an* ou *n* ou *nn* ...

ad-k\text{\textasciitilde}\ llu nn-iri an-t\text{\textasciitilde}\ w\text{\textasciitilde}\ qqast tann asuf

"et tous les animaux sauvages de la brousse" (t. 2. p. 37).

Dans la transcription officielle suivante, les scolaires distinguent mieux les diverses unités syntaxiques :

əd kəllu nn iri n tǎwǎqqast ta nn əsuf.

Il en est de même dans ce second exemple.

Ewərrəx ən-musǎnǎn ən-tərəwət d-əwərrəx ən-musǎnǎn n-əttarix, "datation archéologique et datation historique".

En transcription officielle on écrirait :

Ewərrəx ən musǎnǎn ən tərəwət d əwərrəx ən musǎnǎn n əttarix.

Il est évident que si l'auteur avait pu relire cette épreuve, un certain nombre de coquilles aurait été corrigé. Cependant, les élèves d'Amataltal et les autres scolaires destinataires de cet ouvrage utile, ne lui en seront pas moins reconnaissants. En effet, Karl-G. Prasse a été et demeurera pour tous, comme l'un des plus grands spécialistes de la langue touarègue. Grâce à son travail acharné, le monde *amazigh*, et touareg en particulier, dispose d'une somme de connaissances prodigieuses contenues dans ses multiples productions scientifiques.

Cet ouvrage est un véritable support pédagogique pour l'Histoire du Niger "*Attarix wa n Nijer*" en langue touarègue car les scolaires y trouveront les principaux repères historiques que les auteurs se sont efforcés de synthétiser.

Ce premier ouvrage incitant à promouvoir la *temajaq*, "le touareg", une des langues nationales du Niger, encouragera sans doute de nouvelles publications en langues nigériennes dans les autres matières d'enseignement. C'est un pari pédagogique, véritable défi à relever pour l'emploi confirmé des langues africaines et nigériennes, notamment dans le système éducatif.

Quelles que soient les divergences qu'il est toujours bon de mentionner, et en dépit de quelques "coquilles", cet ouvrage est le témoignage d'une ancienne et chaleureuse connaissance de la société touarègue et d'une empathie incontestable.

Mohamed AGHALI-ZAKARA

Guide de rédaction de la revue oOxiX-Asinag

Conditions générales

- Tout article proposé doit être original.
- Tout article proposé doit être accompagné d'une déclaration de l'auteur certifiant qu'il s'agit d'un texte inédit qui n'est pas soumis à une autre publication.
- Le compte rendu de lecture doit avoir pour objet la lecture critique d'une publication récente (ouvrage, revue ou autres) en la situant dans l'ensemble des publications portant sur le thème concerné.
- Les auteurs s'engagent à ne pas soumettre simultanément leurs textes à d'autres revues. Les auteurs confèrent un droit irréversible de reproduction et de diffusion de leurs articles à la revue Asinag, dans toutes les langues, dans tous les pays et sur tous médias connus ou à venir.
- Un article publié par la revue Asinag devient sa propriété et ne peut être ni reproduit (sur tous médias connus ou à venir), ni traduit sans autorisation de la direction de la revue. L'auteur s'engage à ne pas le publier ailleurs sans l'autorisation préalable du directeur de la revue.
- Les idées et opinions exprimées sont celles de leurs auteurs et n'engagent en rien la revue. Les auteurs sont ainsi responsables des propos qu'ils expriment dans leurs articles, du contenu de leurs contributions, de l'exactitude de leurs citations, de leurs références et du droit légal de publier le matériel proposé. Ils ont la responsabilité d'obtenir la permission écrite, si nécessaire, de reproduire des données protégées par copyright, et devront faire obligatoirement parvenir à la direction de la revue le formulaire d'autorisation dûment rempli et signé.
- Toute utilisation de tout ou partie du contenu de la revue Asinag par une tierce personne doit être accompagnée de sa notice bibliographique et doit être clairement référencée (indiquant le nom de la revue, le numéro et l'année d'édition concernés). La reproduction partielle ou intégrale des articles, sans autorisation écrite, à des fins commerciales est strictement interdite.
- Les textes non retenus ne sont pas retournés à leurs auteurs. Ceux-ci n'en seront pas avisés.

Présentation de l'article

- Une page de couverture fournira le titre de l'article, le nom, le prénom, l'institution, l'adresse, le numéro de téléphone, le numéro de fax et l'adresse électronique de l'auteur. Seuls le titre de l'article, le nom et le prénom de l'auteur et le nom de son institution doivent figurer en tête de la première page du corps de l'article.
- Les articles seront envoyés par courrier électronique sous forme de fichier attaché en format Word ou RTF (Rich Text Format) à l'adresse suivante : « *asinag@ircam.ma* ».
- L'article ne dépassera pas 40.000 caractères (Bibliographie et moyens d'illustration compris).
- Le texte sera rédigé en police **Times New Roman**, taille 11, interligne exactement 12, sur des pages de format (17x24). Le texte en tiffinaghe doit être saisi en police **Tiffinaghe-ircam Unicode**, taille 11, téléchargeable sur le site Web de l'IRCAM <http://www.ircam.ma/lipolicesu.asp>. Pour la transcription de l'amazighe en caractères latins, utiliser une police Unicode (**Gentium**, par exemple).
- Le titre est d'environ 10 mots et peut être suivi d'un sous-titre explicatif. Il sera rédigé en gras, de police Times et de taille 14.
- Les articles sont accompagnés de deux résumés, ne dépassant pas 10 lignes, dont l'un en anglais. Ils sont suivis de mots clés (7 au maximum) décrivant le contenu de l'article et disposés en fonction de leur apparition dans l'article.

Moyens d'illustration

- Les tableaux sont appelés dans le texte et numérotés par ordre d'appel. La légende figurera en haut des tableaux.
- Les figures et les images sont appelées dans le texte et numérotées par l'ordre d'appel. La légende sera donnée en dessous des figures.

Références bibliographiques et webographiques

- Les références bibliographiques ne sont pas citées en entier dans le corps du texte, ni dans les notes. Sont seulement indiqués, dans le corps du texte et entre parenthèses, le nom de/des auteurs suivi de la date de publication du texte auquel on se réfère et, le cas échéant, le(s) numéro(s) de la/des page(s) citée(s). Si les auteurs sont plus de deux, indiquer le nom du premier auteur, suivi de « *et al.* ».

Ex. : (Geertz, 2003 ; Pommereau et Xavier, 1996 ; Bertrand *et al.*, 1986 ; Bouzidi, 2002 : 20).

Dans le cas de plusieurs publications d'un auteur parues la même année, les distinguer à l'aide de lettres de l'alphabet en suivant l'ordre alphabétique (1997a, 1997b, etc.).

Ex. : (Khair-Eddine, 2006a ; 2006b).

Lorsque plusieurs éditions d'une même référence sont utilisées, on signalera la première édition entre crochets à la fin de la référence dans la liste bibliographique.

- Les références bibliographiques complètes, classées par ordre alphabétique des auteurs, sont fournies à la fin de l'article (sans saut de page).
- ✓ Les titres des ouvrages sont présentés en italique.
Les références aux **ouvrages** comportent dans l'ordre : le nom de l'auteur et l'initiale de son prénom, l'année de parution entre parenthèses, suivie, s'il s'agit de l'éditeur, de la mention (éd.), le titre, le lieu d'édition, le nom de l'éditeur. Toutes ces indications seront séparées par des virgules.

Ex. : Cadi, K. (1987), *Système verbal rifain, forme et sens*, Paris, SELAF.

- ✓ Les titres d'articles de revue, de chapitres d'ouvrages, etc. se placent entre guillemets.
Les références aux **articles de revue** comportent (dans l'ordre) : le nom et l'initiale du prénom de l'auteur, l'année d'édition, le titre de l'article entre guillemets, le titre de la revue en italique, le volume, le numéro et la pagination. Toutes ces indications seront séparées par des virgules.

Ex. : Peyrières, C. (2005), « La recette de notre caractère », *Science & Vie Junior*, n° 195, p. 48-51.

- ✓ Les références aux **articles de presse** comportent seulement le titre entre guillemets, le nom du journal en italique, lieu d'édition, la date et le numéro de page.

Ex. : « Les premiers pas du supermarché virtuel », *l'Economiste*, Casablanca, 26 octobre 2007, p. 17.

- ✓ Les références aux **chapitres d'ouvrages collectifs** indiquent le nom et le prénom de l'auteur, le titre du chapitre, la référence à l'ouvrage entre crochets : [...].
- ✓ Les références aux **actes de colloques** ou **de séminaires** doivent comporter le nom et la date du colloque ou du séminaire.

Ex. : Boukous, A. (1989), « Les études de dialectologie berbère au Maroc », in *Langue et société au Maghreb. Bilan et perspectives*, Actes du colloque organisé par la

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines-Rabat en octobre et décembre 1986, p. 119-134.

- ✓ Les références **aux thèses** : elles sont similaires aux références aux ouvrages, on ajoute l'indication qu'il s'agit d'une thèse, en précisant le régime (Doctorat d'Etat, Doctorat de 3^{ème} cycle, ...) et l'université.

Ex. : Hebbaz, B. (1979), *L'aspect en berbère tachelhiyt (Maroc)*, Thèse de Doctorat de 3^{ème} cycle, Université René Descartes, Paris V.

- Les références **webographiques** : il est nécessaire de mentionner l'URL (Uniform Resource Locator) et la date de la dernière consultation de la page web.

Ex. : http://fr.wikipedia.org/wiki/Langue_construite, (consulté le --/--/----).

Notes, citations et abréviations

- Dans le cas où des notes sont fournies, celles-ci sont en bas de page et non en fin d'article. Il faut adopter une numérotation suivie.
- Citations : les citations de moins de cinq lignes sont présentées entre guillemets « ... » dans le corps du texte. Pour les citations à l'intérieur des citations, utiliser des guillemets droits « ... "..." ... ». Les citations de plus de quatre lignes sont présentées sans guillemets, après une tabulation et avec un interligne simple.
- Toute modification d'une citation (omission, remplacement de mots ou de lettres, etc.) est signalée par des crochets [...].

Sous-titres : le texte peut être subdivisé par l'utilisation de sous-titres en caractères gras.

Italique : éviter de souligner les mots, utiliser plutôt des caractères en italique.

- Si l'auteur emploie des abréviations pour se référer à certains titres qui reviennent souvent dans l'article, il devra les expliciter dès leur premier usage.

Ex. : Institut Royal de la Culture Amazighe (IRCAM)